





JOURNAL ÉTRANGER.

SEPTEMBRE 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

NOUS sçavons combien la Littérature Angloise est devenue nécessaire à notre *Journal*. Le goût vif & presque exclusif qu'on a partout pour toutes les productions Britanniques, & principalement en France (où l'opinion & l'exemple tournent impérieusement les esprits), nous fait une loi de nous conformer en ce point au vœu général. Cependant jusqu'ici les circonstances nous ont empêché de donner à cette partie toute l'étendue qu'elle doit occuper dans nos Fastes. La Guerre qui coupe tous les canaux du Com-

merce Politique, Œconomique, &c. n'interrompt point à la vérité directement celui des Lettres ou des Muses, mais elle le rend toujours plus difficile ; & nos bons voisins les Anglois ne sçauroient être actuellement ni plus près ni plus loin de nous (1). Il a donc fallu quelque tems pour se mettre en état de connoitre toutes les nouveautés Littéraires dont on va donner les Notices. Les Ouvrages que nous indiquons sont la récolte des mois de Mai, Juin, Juillet & Août 1756.

THÉOLOGIE.

The Scripture Doctrine of the Redemption, &c. » La Doctrine de l'E-» criture sur la Rédemption de l'Hom-» me par J. C. en deux parties. Par » *Arthur Ashley Sykes*, *in*-8o. de 418

---

(1) *Vicinus meus est .... nec*
Quisquam est tam propè, tam proculque nobis.
Martial.

» pages ». *L'Essai sur la Vérité de la Religion Chrétienne*, que cet Auteur a déja donné, a commencé sa réputation : ce nouvel Ouvrage est fait pour la soutenir. Son plan général a été de rassembler tous les textes de l'Ecriture-Sainte qui parlent de la Rédemption : il les éclaircit par de sçavantes notes, & fait ensuite ses observations sur les preuves qui en résultent. Avec ces matériaux l'Auteur entreprend de former un corps de doctrine sur la Rédemption, & il croit pouvoir en garantir la solidité. Le premier Chapitre contient 36 textes qui établissent la bonté & la miséricorde de Dieu. Ceux qui sont rapportés dans le second Chapitre, tendent á prouver que Dieu a aimé les hommes antécédemment à la mort de son fils, qu'il ne nous a envoyé que pour manifester cet amour. C'est sur cette manifestation que roule le troisiéme Chapitre : le quatriéme explique l'état de l'homme avant la venue du Messie. M. Sykes prétend qu'on s'est souvent trompé sur le vrai sens de plusieurs passages de l'Ecriture, faute de faire attention à la difference qu'il y avoit entre les Gentils & les Juifs.

Les premiers étoient dans les ténebres de l'idolâtrie : c'étoient des rebelles qui ne vouloient pas reconnoître leur vrai Souverain. Ceux-ci étoient de pecheurs qui reconnoissoient l'autorité, mais qui violoient la loi à laquelle ils s'étoient soumis. Il arrive donc quelquefois que les passages de l'Ecriture qui regardent les uns, ne doivent pas s'appliquer aux autres. Dans le cinquieme Chapitre l'Auteur rassemble tous les textes de l'Ecriture, sur ce que le Sauveur a fait & souffert pour nous. Le sixieme contient les passages du Nouveau Testament sur la mort de J. C. & le septieme ceux qui concernent les suites ou les effets de cette mort.

La deuxieme partie de l'Ouvrage consiste en quarante-huit propositions déduites par l'Auteur de tous ces Textes, & qui établissent complettement la Doctrine de la Redemption.

An humble Apology for the Quakers, &c. » Humble Apologie des Quakers, *in-8°*. Voici à quelle occasion a été fait cet Ecrit. Au dernier jeûne ordonné par

le Roi en 1756, quelques Quakers de Londres s'obſtinerent à ne le pas obſerver & à tenir leurs boutiques ouvertes, tandis qu'elles étoient toutes generalement fermées, comme elles le ſont dans les jours de jeûnes publics. La Populace s'amaſſa autour des maiſons de quelques-uns d'entr'eux, & caſſa leurs vitres. Cet évenement a occaſionné differens Ecrits contre les Quakers, auxquels on repond dans cet Ouvrage. L'Auteur inſiſte principalement ſur ce que les Quakers s'étant conduits en cette occaſion ſuivant leur conſcience, il y a eu de l'inhumanité & de la tyrannie dans les inſultes qu'on leur a faites, qu'il traite de perſécution. Il n'en eſt pas moins vrai, dit-on, qu'ils troublent le Gouvernement & la Societé, en voulant ſe diſtinguer par une réſiſtance publique aux Loix de l'Etat. On leur permet l'exercice de leur Religion : l'Angleterre, en cela ſemblable à l'ancienne Rome, admet tous les cultes, à l'exception de celui dont l'eſſence eſt d'être excluſif; mais ils doivent ſe ſoumettre comme les autres Citoyens à l'extérieur des cérémonies

publiques. L'Auteur joint ici quelques observations sur une brochure publiée en 1755, & ayant pour titre : *Vûe succinte de la conduite de la Pensilvanie.* Il déclare que le Roi Georges regne sur le cœur de ses Confreres ; mais qu'ils ne peuvent pas abandonner leurs pratiques pour lui, parce que la paix divine est préferable à l'amitié des Princes, & que leurs principes étant de ne jamais combattre, ils mourront plûtôt que de les violer.

Il a parû encore une autre Apologie des Quakers, intitulée : *Récit Historique de l'Origine & de l'établissement du Peuple appellé* Quaker, *par un Ami. in*-8°. On examine dans cet Ouvrage la Religion & les principes des Quakers, par rapport à la Societé Civile ; & il y regne un air de simplicité qui écarte toute idée de danger de leur part.

Four Letters from Sir Isaac Newton to. Dr. Bentley, &c. » Quatre Let-» tres de M. Isaac Newton au Doc-» teur Bentley, contenant quelques ar-» gumens qui prouvent la Divinité,

» in-8°. ». Ces Lettres font autant de réponses à des Lettres que Bentley avoit écrites à Newton sur le systême de l'Univers. Newton démontre l'absurdité qu'il y a à soutenir la formation du monde par de purs principes méchaniques, & avec une matiere répandue dans les Cieux. Il fait voir que les rotations journalieres des planetes ne peuvent pas s'ensuivre de la gravité, mais qu'elles ont besoin de l'impression divine. Comme on n'a point ici sous les yeux les Lettres de Bentley qui n'ont point été imprimées, le défaut de ces Lettres jette quelque obscurité dans les Réponses.

The use of Reason asserted in matters of Religion, &c. » L'usage de la Raison » soutenue dans les matieres de Reli- » gion, par *Raoul Heatcothe*, Prédica- » teur à Lincolns' Inn, 2e. Edition *in-8°*. » M. *Patten*, Theologien de Londres, ayant prêché devant une nombreuse Assemblée un Sermon dans lequel il insinuoit que le Christianisme ne pouvoit pas être fondé en preuves; que les fondemens de l'Evangile étoient les

miracles, & que du reste il falloit y suppléer par une foi vive : M. *Heatcothe* a crû devoir combattre ce Sermon. Il entreprend donc ici de prouver que la Religion revelée tire sa source de la Religon Naturelle, qu'elle est fondée sur la raison, & très riche en preuves. Il accuse M. Patten d'avoir embrassé sur ce point le systême de Milord *Bolingbroke*, & de suivre les idées de Platon & d'Aristote.

» Dissertation sur les Révelations » contenues au chap. 11. v. 13. de S. » Jean, dans laquelle on essaye de mon» trer qu'il est vraisemblable que cette » Prophétie a été accomplie par le der» nier Tremblement de terre. Par *Pierre* » *Peëkard*, *in*-8°. Ceci est une produc» tion fanatique méprisée même des Anglois : l'Auteur veut persuader que la Religion des Portugais, & leur attachement au Pape & à l'Inquisition leur ont attiré le fleau dont gémit encore Lisbonne. Eh comment expliquera-t-il les tremblemens de terre assez fréquens dans son Isle, & si violens à la Jamaïque ?

An Appel to the Church's of England, &c. » Appel à l'Eglise d'An- » gleterre sur ses propres principes, » pour la nécessité & l'utilité d'une revi- » sion & d'une correction de quelques » articles, ainsi que de la Lithurgie. Par » un ami de la verité & de l'Evangile » *in*-8°. « L'Auteur de ce Livre, est un jeune Ministre qui assure être entré dans l'Eglise avec les meilleures vues. Il a conséquemment signé les 39 articles de l'Eglise Anglicane, en y entrant, & avant que de les bien entendre. L'examen qu'il en a fait lui a fait voir beaucoup de difficultés réelles sur le dogme de ces 39 articles, & il expose son embarras. S'il s'arrête à ces difficultés, que deviendra son serment? S'il passe par-dessus, il blessera sa propre conscience. Il propose quelque-unes des difficultés qui lui ont occasionné des doutes; & finit par se plaindre que la doctrine contenue dans ces trente-neuf articles, que tout Ministre doit signer, n'y est pas expliquée assez nettement. Il voudroit qu'on travaillât à les exprimer de façon, qu'on prévint toute difficulté, & qu'on ré-

formât la Liturgie sur certains points.

The cases of Mariages between Near Kindred particularly considered, &c. » Considérations sur les cas de Ma» riages entre proches parens, rela» tivement à la doctrine de l'Ecriture » Sainte, à la Loi de Nature & aux » Loix d'Angleterre : par *Jean Fry*, » *in-8°.* » Indépendamment de l'importance de la matiere, l'Auteur l'a traitée principalement, parce que le cas d'affinité pourra se présenter souvent dans la famille Royale d'Angleterre qui se divise en plusieurs branches. Pour cet effet il a rassemblé tous les passages de l'Ecriture, qui prouvent que les mariages entre proches étoient permis dans la Loi de Moïse. Tous ceux qui ont contracté dans l'Eglise Romaine de ces sortes de Mariages, & qui se sont mis en regle par une dispense de la Cour de Rome, ajouteront encore à leur tranquillité, en lisant ce Livre.

MORALE.

A vindication of natural Society, &c. » Défense de la Société Naturelle, ou » Examen des miseres & des maux » que toute espece de Société artificielle » cause au Genre-humain «. Lettre adressée à Milord ***, par un Seigneur mort depuis peu, *in*-8°. de 106 pages. Si cet Ouvrage n'est pas de feu Milord *Bolingbroke*, l'Auteur du moins en a pris le masque, & il est assez ressemblant pour que beaucoup de gens s'obstinent à l'attribuer au Milord : d'autres prétendent que c'est le fruit prématuré d'un jeune Légiste. Quoique les maximes renfermées dans ce Livre, soyent d'une fausseté manifeste & faciles à renverser, on ne peut disconvenir qu'il est écrit avec feu & souvent avec élégance. Voici comme l'Auteur décrit l'origine de la Société Poltique. « Il n'est pas douteux que dans l'Etat » de pure nature le Genre humain étoit » exposé à de grands inconvéniens. » Point d'union, ni d'assistance mutuelle: » point d'arbitre commun pour regler

» les différens, & de-là que de maux on » a dû éprouver en toute occasion ! » Les vrais Enfans de la Terre éten- » doient la fraternité jusqu'aux ani- » maux d'une autre espece, & leurs » conditions étoient à peu près sem- » blables. La nourriture des hommes » étoit bornée au végétal. Le même » arbre qui dans son état de vigueur » leur fournissoit des fruits, devenu » vieux leur servoit d'habitation. Les » désirs mutuels des deux Sexes, & » les enfans qui en provinrent, don- » nerent les premieres idées de la So- » cieté & en firent connoître les avan- » tages. (C'est cette Societé fondée sur les desirs & sur l'instinct, qu'il appelle Societé Naturelle). » La Nature vint » jusques-là : mais nous avons voulu » passer les bornes qu'elle nous avoit » prescrites. Les hommes ayant éprou- » vé le bien qui résultoit de l'union » de tous les membres d'une même » famille, crurent en trouver à propor- » tion autant dans celle de plusieurs » familles formant un seul corps Poli- » tique, & comme les liens de la Na- » ture ne suffisoient plus pour conte-

» nir les différentes parties de ce Corps
» ainsi réuni, il fallut faire des Loix.
» Voilà la Societé Politique : voilà la
» source de ce qu'on appelle Etats,
» Societé civile, Gouvernement, &c.
» Tout le monde s'est assujetti à cette
« espece de pouvoir plus ou moins res-
» traint «.

Mais, si l'on en croit l'Auteur, les hommes se sont mal trouvés d'une association qui n'a produit que leur destruction : ils ne se sont liés plus particulierement que pour se haïr. Tous les Gouvernemens sont, dit-il, autant d'infractions des Loix de la Nature. Ils ont réduit les hommes à trois classes : à celle des pauvres, à celle des riches, & à celle des Grands. Les pauvres qui font le plus grand nombre, sont opprimés, tandis que les riches & les Grands abusent de leur abondance.

Le premier fleau, continue le Disciple de Hobbés, que la Societé a produit parmi les hommes, est la Guerre. Il suppose d'après le calcul qu'il dit avoir fait, qu'il a péri chaque année, l'une portant l'autre, dans les batailles,

les combats, les Siéges, &c. quarante millions d'hommes. La contagion, la famine, & les autres maux qu'entraine la guerre en ont détruit autant. Ainsi pendant mille années (suivant ce calcul) c'est quatre-vingt mille millions d'hommes que la guerre a enlevés, & comme on compte environ cinq cens millions d'ames vivant en même tems sur la terre, c'est cent soixante fois autant d'hommes qu'il en existe actuellement. Il ajoute que c'est l'union de plusieurs milliers d'hommes rassemblés en corps de Nations, qui les rend l'objet de la haine la plus declarée d'un semblable corps. Un Anglois n'a d'autre raison de haïr un François, que parce qu'il est François.

L'Auteur passe en revûe les différentes sortes de Gouvernemens. Il fronde la sévére rigueur du Despotisme, l'injustice de l'Aristocratie, la confusion & le désordre de la Démocratie, & les abus d'un Gouvernement qui participe de ces trois-là, tel que celui de l'Angleterre qu'il n'épargne pas plus que les autres. Quant au Despotisme, il pense comme Locke qu'il est plus

nuisible encore que l'Anarchie. L'Aristocratie ne différe que de nom du Despotisme, & est peut-être encore pire, en ce qu'il y a moins de reméde. Un Prince meurt, ou change quelquefois de maximes ; au lieu qu'un corps politique, tant qu'il conserve son autorité, gouverne suivant le même esprit & le même systême. En parlant du Gouvernement Démocratique, il peint celui des Atheniens avec des couleurs assez vives. » L'histoire d'A-
» thénes n'est, dit-il, qu'une suite
» d'extravagances, d'ingratitudes, d'in-
» justices, de tumultes, de violences
» & de tirannie. Dans cette Cité de
» Philosophes, un Ministre ne pouvoit
» pas exercer ses fonctions : chez ce
» Peuple guerrier, un Général n'osoit
» ni gagner ni perdre une bataille.
» C'étoit une Nation sçavante, mais
» les Philosophes n'y jouissoient pas
» de la liberté inséparable des gran-
» des lumieres. Cette Ville a banni
» Themistocles, a fait périr dans l'indi-
» gence Aristide, a exilé Miltiade, chas-
» sé Anaxagoras, empoisonné Socrate.
» Son Gouvernement changeoit com-

» me la Lune. D'éternelles conspirations, des révolutions journalieres, » rien de permanent ni de fixe : voilà » cette fameuse Athenes. Un Philo» sophe a observé, qu'une République » participe de toutes les espéces d'ad» ministration : celle d'Athenes avoit » la corruption de toutes. Gouvernée » par différens personnages dont les » uns s'élévoient en même-tems que » les autres tomboient, on la voit tan» tôt en proye à toute la violence & » aux ruses d'un pouvoir naissant, » tantôt réduite à la foiblesse d'un état » qui est sur le penchant de sa ruine.

Il dit de l'Angleterre, que la forme de son Gouvernement doit fomenter nécessairement les cabales, le tumulte & les révolutions. La liaison de ses membres, au lieu de tendre à une défense plus sûre, ne fait qu'accroitre le danger. » C'est comme » une Ville dont le commerce deman» deroit beaucoup de feu, & dont les » maisons bâties d'une matiére très» combustible seroient fort près les » unes des autres ».

L'Auteur représente avec énergie l'a-

bus des loix & ... nt sou-

„ Les nouvelle ... é &
„ pour l'interpréta
„& ont enfanté de
„ Plus la langue
„ s'est enrichie, p
„ pliées les équivo
„ les incertitudes.
„ notes, aux gloses
„ Sages. L'autorité
„ l'autorité : les uns ont été entraî-
„ nés par les Modernes, les autres se
„ sont attachés aux Anciens. Les der-
„ niers sont plus vénétables ; ceux-là
„ sont plus instruits par le tems. Quel-
„ ques-uns ont adopté le Commentai-
„ re, d'autres s'en sont tenus au Texte.
„ La confusion s'est mise partout, le
„ brouillard s'est épaissi, & a fini par
„ les ténébres. Les parties ont plus perdu
„ par le délai de la justice, qu'elles n'au-
„ roient fait par une décision injuste.
„ Nos héritages ont été le prix du com-
„ bat, & les procès sont devenus no-
„ tre héritage.

Vers la fin de l'ouvrage, on trouve cette vérité affligeante : „ Dans l'état „ de pure nature, les acquisitions de

» me la [illegible]me étoient la mesure & la ré- » tions [illegible]pense de ses travaux. Aujour- » d'hui ce sont ceux qui travaillent le ,, le plus qui jouissent le moins. Les ,, neuf dixiémes des hommes traînent ,, une vie laborieuse & penible, tan- ,, dis que le reste en retire au fond ,, très-peu d'avantage ,,.

Maxims, Caractères, and Reflections critical, satyrical, and Moral, &c. ,, ,, Maximes, Caractères & Reflexions ,, Critiques, Satiriques & Morales, *in*-8°. ,, Le nouveau Théophraste est, dit-on, un Seigneur Anglois dont l'ouvrage est fait pour réussir en Angleterre, parce qu'il est écrit avec goût, & que les caractères ont rapport à des personnages importans, mais inconnus en France. Ainsi nous ne rapporterons que quelques-unes de ses maximes.

,, Il y a une classe de gens à qui ,, l'on n'accorde du mérite, que parce ,, qu'on est las de leur en avoir refu- ,, sé : ils obtiennent leur réputation, ,, comme les pauvres obtiennent l'au- ,, mône, à force d'importunités. ,,

,, Les projets les mieux concertés

„ d'un homme ſage dépendent ſou„ vent pour le ſuccès de la volonté & „ de la manœuvre d'un fou „.

„ L'opinion des gens à réputation „ eſt reſpectable, avant qu'ils l'aient „ appuiée d'aucune raiſon ; mais enſui„ te elle eſt au niveau de l'avis des „ autres hommes, parce que le rai„ ſonnement en devient alors l'unique „ balance, & que l'autorité n'y fait „ plus rien. „

„ Le courage dans la façon de pen„ ſer eſt beaucoup plus rare, que ce„ lui qui s'appelle bravoure : cepen„ dant dans le premier cas le danger „ n'eſt qu'imaginaire, & dans le ſe„ cond il eſt réel. „

„ L'orgueil d'un homme fier ne ſe „ montre jamais plus à découvert, que „ lorſqu'il veut affecter d'être fort hon„ nête. „

Entre ſes reflèxions nous choiſirons celles qu'il a faites ſur la *Rochefoucault* & *La Bruyere.*

„ Je m'étonne que *la Rochefoucault* „ n'ait jamais dit, que nous aimons „ la générosité, parce que nous gag„ nons avec elle. Cette reflèxion au-

„ roit été, à ce qu'il me semble, di-
„ gne de cet ingenieux & agréable
„ Ecrivain. Au milieu de mon admira-
„ tion, je me permets cependant de
„ lui reprocher trop de rafinement,
„ qui le fait aller quelquefois jusqu'à
„ des sources auxquelles il n'auroit pas
„ dû remonter. On pourroit lui appli-
„ quer ce que Leibnitz dit à une gran-
„ de Reine qui le poussoit à force de
„ questions : *Vous voulez Madame que*
„ *je vous donne le pourquoi du pourquoi* „.

„ Quel feu ! quelle facilité dans le
„ langage & dans les portraits de *La*
„ *Bruyere !* je ne me laisse cependant
„ point aveugler sur ses défauts. Il est
„ très-superficiel, & n'entame pour ainsi
„ dire que l'écorce des hommes. Quel-
„ le différence entre lui & la Roche-
„ foucault ! Je ne vois souvent dans le
„ premier qu'une Satyre mélancolique
„ produite par la bile & le fiel. Dans le
„ second c'est toujours le fruit de ses
„ recherches sur la vérité. Quelquefois
„ *La Bruyere* n'adopte un principe, que
„ parce qu'il est désavantageux à l'hu-
„ manité : chez *La Rochefoucault* tout
„ coule nécessairement de ses principes.

„ Enfin à mon avis ce dernier est tou-
„ jours profond & grand: *la Bruyere* ne
„ fait qu'effleurer, & quelquefois il est
„ petit. „

Politique.

Thoughts on the duty of a good Citizen. „ Pensées sur le devoir d'un bon Ci-
„ toyen, *in*-8°. Le but de ce livre, est d'exciter le génie martial dans le cœur des Anglois, & des Citoyens de Londres en particulier. L'Auteur prétend qu'ils doivent s'appliquer autant à l'art militaire qu'au commerce : mais un Journaliste Anglois soutient que les talens militaires sont incompatibles avec ceux du commerce, & qu'une armée de soldats François battra toujours une armée d'Artisans Anglois. En conséquence il veut que les Commerçans uniquement occupés de leur objet se bornent à fournir de l'argent pour le payement des flottes & des troupes mercenaires. Ces réfléxions du Journaliste peuvent être fondées par rapport aux Anglois. Mais en France les Arts n'éteignent point le courage. On voit le Manufacturier donner à la

guerre les premieres années de sa jeunesse, & revenir ensuite à son attelier remplir les devoirs de son état, jusqu'à la fin de sa carriere.

Some Reflections on the trade Between Great Britain and Sweden, &c. Quel„ ques Réflexions sur le Commerce en„ tre l'Angleterre & la Suéde „, in-8°. Suivant l'Auteur, la Suede fournit plus de Marchandises à l'Angleterre qu'à tout le reste de l'Europe ensemble, & cependant les Suédois ont une haine héréditaire & irreconciliable pour les Anglois. L'Auteur qui dit avoir demeuré quelques années en Suéde, invite ses Compatriotes à transporter en Dannemarck le Commerce qu'ils font avec la Suéde, & de faire tous leurs efforts pour trouver dans leurs Colonies de l'Amérique le fer cru dont ils ont besoin. Il assure que par ce projet l'Angleterre épargneroit 6 millions par an.

The Chronicle of B-g&c„ La Chronique „ de B... g, Amiral d'Angleterre, par Is„ rael Benader de la Tribu de Levi, in-8°. Cet ouvrage singulier est un recit de la malheureuse expédition de

l'Amiral

l'Amiral Byng écrite dans le ſtyle de l'Ancien-Teſtament.

A Sheme for preventing a further increase of the national debt and for reducing the same, &c. „ Projet pour arrêter l'ac„ croiſſement ulterieur des dettes de la „ Nation, & pour les réduire, dédié „ au Comte de Cheſterfield, *in*-4°. Ce projet qui eſt conçu d'après celui de M. *Mathieu Decker*, conſiſte à abolir tous les droits des Douanes, & les taxes & impots ſur les Marchandiſes (ce qui rendroit le Commerce plus libre), & à réduire la taxe des terres à douze ſols par livre. On remplaçeroit toutes ces taxes par une levée qu'on feroit de 3 millions ſterling à Noel prochain, par des rentes à vie qui n'excederoient pas 6 pour cent, & par une taxe qu'on leveroit ſur les maiſons, qui pourroit monter à 8 millions ſterlings, en comptant les plus hautes taxes à 80 livres ſterling par maiſon, les plus petites à 2, & les autres à proportion. L'Auteur apporte pour preuve de l'aggrandiſſement ſenſible du Commerce de France, qu'on a vû un tems où il n'al-

loit pas en tout 50 vaisseaux François aux Indes Occidentales, tandis qu'aujourd'hui il en sort 200 d'un seul port pour cette destination. Il se plaint aussi de ce que les François revendent aux Anglois dans les Indes les Sucres, le Cotton & l'Indigo, & cela parce qu'ils ont 20 pour cent de moins à payer sur les droits qui se levent sur ces Marchandises. Il y a dans cet ouvrage un Compte assez curieux de la diminution qu'un Particulier a essuiée sur son bien, par les taxes introduites depuis la guerre, & par les événemens publics. Nous l'allons mettre sous les yeux du Lecteur, réduit en monnoie de France.

M. B. plaça il y a dix ans 200. mille francs sur la Compagnie de la mer du Sud, qui à 4 pour cent lui rapportoient 8000 liv. de rente.

Par le calcul qu'il a fait de ce que lui coutoient les Taxes qui étoient imposées dès-lors, il en payoit sur ses 8000 liv. pour. . . . . 1080 liv.

Depuis la taxe sur les bouteilles, lui coute 40

L'imposition sur les maisons

à raiſon de 2 Schelings par tête, & celle des fenêtres à raiſon de 6 ſols par fenêtre. 561.

à raiſon de 2 Schelings par tête, & celle des fenêtres à raiſon de 6 ſols par fenêtre.	561.
La taxe ſur les Caroſſes.	160
Le droit de 12 ſ. par livre, ſur tout ce qui eſt importé en Angleterre	160
L'addition du droit ſur les fenêtres.	30
La reduction des rentes de 4 pour cent à 3. ½ juſqu'à Noel 1756. . , . .	1000
Les taxes de la Paroiſſe.	354
A Noel lors prochain une autre reduction des rentes de 3 ½ pour cent à 3 , lui devoit couter encore	1000
Total des reductions.	4800 liv.

Il ne reſtera donc à M. B. ſur ſon revenu de 8000 l. de rente, que 3200 l. Encore les nouvelles Taxes de 1756 & 1757 ne ſont-elles pas reglées. Il faut remarquer que M. B. a eſſuié cette diminution en dix années, dont il n'y en a eu que deux pendant leſquelles on

ait eu la guerre. Que sera-ce si elle continue long-tems ? N'est-il pas à craindre qu'il ne reste plus rien du tout à ce Rentier ? L'Auteur déplore le malheur de ces dix dernieres années : la paix, dit-il, a diminué la fortune des Rentiers par la réduction de leurs rentes, & la Guerre acheve leur ruine par l'augmentation des Taxes.

The Parallel.,, Le Parallele. Broch. ,, *in*-8°. L'Auteur de cet écrit compare les circonstances où est actuellement l'Angleterre, avec celles où se trouva la République d'Athenes vis-à-vis de Philippe Roi de Macedoine, & cette comparaison a été fort goutée des Anglois. On se doute bien qu'ils veulent être les Atheniens. Les applications ne manquent point à l'Auteur, & celle de *Chares* à l'Amiral Bing a paru heureuse. Voici le portrait des Beotiens : on devinera facilement la Nation qu'on a prétendu peindre.

,, Cette Nation est d'un génie si ,, pésant eu égard à l'air épais & hu- ,, mide qu'elle respire, que la grossié- ,, reté du Beotien a passé en prover-

„ be. Le pays par sa situation est très-
„ commode pour le commerce ; mais
„ il est sujet aux inondations de la
„ mer. Ce Peuple équitable dans le
„ particulier, ne l'est pas tant par rap-
„ port au Commerce. Ami de la li-
„ berté, il n'est ni brillant ni fort pé-
„ nétrant. Du sein de cette Nation, est
„ sorti un grand Capitaine qui a con-
„ servé sa liberté. Après sa mort, elle
„ a été obligée de rechercher l'allian-
„ ce & le secours des Atheniens qui
„ l'ont soutenue. Ce service a été payé
„ de la plus noire ingratitude : les Beo-
„ tiens ont trompé dans plus d'une
„ occasion leurs alliés, & si Athenes
„ n'a pas été trahie, on doit plutôt
„ l'imputer à leur maladresse, qu'au
„ défaut d'intention de leur part».

An impartial account of the invasion under William Duke, &c. » Recit im-
» partial de l'invasion d'Angleterre par
» Guillaume Duc de Normandie &
» de ses suites, par *Charles Parkin*,
» Pasteur d'Osbourg. » L'objet de cet-
te brochure est de prouver que les An-

glois seroient malheureux, s'ils étoient conquis par la France. L'Auteur appuie sur le bouleversement général qu'entraîna l'invasion de Guillaume qui renversa la fortune de tous les Seigneurs & des propriétaires des Terres. Les habitans de Londres, en rendant justice au zéle de l'Auteur, regardent son travail comme superflu. Les Anglois, dit-on, sont assez persuadés de cette vérité; mais la crainte d'une invasion de notre part est une terreur panique, dès que la Mer Britannique est couverte de vaisseaux, & qu'il y a 50. mille hommes sur les Côtes.

A Short state of the progress of the french trade an navigation, &c. » Etat » abrégé du progrès du Commerce & » de la Navigation de la France, *in*-8°. M. *Postlethwayte*, Auteur de cette brochure, est le même qui a traduit & considérablement augmenté le Dictionnaire du Commerce de Savary. Comme tout le monde n'a pas sous sa main cet Ouvrage qu'on ne peut pas d'ailleurs parcourir d'un coup d'œil, M.

Posthlethwayte en a extrait tout ce qui peut donner une idée de l'agrandissement du Commerce & de la Navigation de la France, & il les met, sinon au dessus, du moins au niveau du Commerce maritime de l'Angleterre.

JURISPRUDENCE.

D. Justiniani Institutionum Libri quatuor, &c. » Les quatre livres des Instituts » de Justinien, traduits en Anglois, » avec des Notes, par George Harris. » *in*-4°. On annonce cette édition des Instituts de Justinien, comme une Introduction à celle de Vinnius, qui étant en langue vulgaire est plus à la portée de tout le monde. En tête du Livre est un *Traité de l'origine & du progrès des Loix Romaines*. Il est suivi des Instituts, de la Traduction & des Notes, auxquelles on a joint la 118e. Novelle de Justinien, sur l'ordre des successions, en Grec & en Anglois, aussi avec des notes.

Comme toutes ces Notes sont adaptées aux Loix d'Angleterre, nous en rapporterons quelques-unes sur lesquelles on

pourra juger du merite du Commentateur.

Liv. 1. *Tit.* 10. „ LES Citoyens „ de Rome contractent des mariages „ valides, lorsqu'ils suivent les pré„ceptes de la Loi : sçavoir, les „ garçons, lorsqu'ils ont atteint l'â„ge de puberté ; les filles, lorsqu'el„les sont parvenues à celui où el„les sont propres au mariage. Si les „ garçons sont enfans de famille, il „ faut qu'auparavant ils obtiennent le „ consentement des parens dont ils „ dépendent “.

Voici la note de M. *Harris* sur ce Texte.

Les Loix d'Angleterre, ainsi que les Loix Civiles déterminent le commencement de la puberté à quatorze ans accomplis pour les garçons, & à douze ans pour les filles. Mais en Angleterre on peut contracter légallement avant l'âge de puberté. A neuf ans une fille est en droit de demander son douaire, quand même son mari à sa mort n'auroit que sept ou que quatre ans. Mais quand le Mariage a été contracté

avant l'âge de puberté, la femme peut se regarder comme nul à douze ans, & le Mari à quatorze. S'ils se conviennent alors, ils n'ont pas besoin de faire un nouveau mariage. S'ils se séparent, il est inutile qu'ils fassent déclarer le divorce, & ils peuvent se marier à d'autres. Si aucontraire ils ratifient leur mariage, ils ne peuvent plus le rompre par la suite. Si un garçon de quatorze ans épouse une fille de dix ans, quand elle est parvenue à douze ans, l'un ou l'autre peut rompre le mariage, & réciproquement si une fille nubile épouse un garçon au-dessous de l'âge de puberté, parce qu'en fait de mariage le consentement doit être libre des deux côtés.

A l'égard des Contrats *de Futuro*; la Loi décide differemment. Il n'a point de force si les deux partis sont au-dessous de l'âge de vingt-un ans. Mais si l'un des deux a cet âge, il est lié par ce Contrat.

Les Loix d'Angleterre exigent le consentement des parens ou des Tuteurs dans les mariages des enfans ou des pupilles au-dessous de 21 ans.

Autrefois lorſqu'on contractoit un mariage ſans le conſentement de ſes parens ou de ſes tuteurs, le Miniſtre qui avoit fait ce mariage étoit ſuſpendu pour trois ans ; mais le mariage une fois célebré étoit regardé comme valide. Il y avoit dans le Clergé des gens aſſez commodes, pour marier ainſi tous ceux qui ſe préſentoient à eux. Comme ces ſortes d'Eccléſiaſtiques n'eſpéroient aucun avancement, ils craignoient fort peu la ſuſpenſion : on a depuis établi contre eux des Loix plus ſeveres. Sous Guillaume III, on fit un Acte qui condamnoit à cent écus d'amende quiconque marioit ſans bancs & ſans permiſſion. On condamnoit à la même amende les Supérieurs qui permettoient aux Miniſtres de faire de ces ſortes de mariages. Chaque homme ainſi marié devoit payer dix écus d'amende & le Sacriſtain en payoit cinq. Dans la dixiéme année du regne de la Reine Anne, il fut paſſé un autre Acte qui condamnoit à cent écus d'amende tout Prêtre qui étant en priſon, célebreroit un mariage illicite, & le Geolier étoit condamné à la même amende. La moi-

tié de ces amendes étoit appliquée à Sa Majesté, l'autre au Délateur. Ces Actes ne remédierent pas entierement aux abus, parce qu'il se présentoit souvent telle occasion où l'on trouvoit bien de l'avantage à frauder la Loi, malgré l'amende. On a donc été obligé en 1753 de faire un dernier Acte qui ordonne, qu'à l'exemple des Loix Romaines, tous les mariages célebrés sans bancs ni permission seront nuls, n'auront aucun effet civil, & que les Ministres qui les auront célebrés seront transportés aux Plantations pour quatorze ans.

Du second Livre, Tit. 1 Sect. 39.

Texte. „ Il a été reglé par l'Empe-„ reur Adrien, suivant l'équité natu-„ relle, qu'un trésor qui est découvert „ par quelqu'un dans son territoire ap-„ partient à celui qui l'a trouvé.

Note. Les trésors doivent appartenir naturellement à celui qui les trouve; mais rien n'empêche que les Loix & les Coutumes d'un Pays n'en ordonnent autrement. *Platon* vouloit qu'en

pareil cas on en donnât avis aux Magiſtrats, & que l'on conſultât l'Oracle. *Apollonius* décida qu'un treſor qui avoit été découvert fût remis au plus honnête homme du lieu. On voit par une parabole de J. C. Matth. xiij. 44, que les Hébreux adjugeoient les tréſors aux Propriétaires des terreins où ils étoient trouvés. Les Reglemens des Empereurs Romains ont beaucoup varié à ce ſujet ; c'eſt ce qu'on voit par les Hiſtoires de Lampride, de Zonare & de Cedrenus. Les Germains ont été le premier peuple qui ait accordé au Souverain le droit de propriété ſur tous les tréſors ; ce qui a ſi géneralement paſſé depuis en uſage, qu'il eſt obſervé en Allemagne, en France, en Eſpagne, en Dannemack & en Angleterre. Par tréſor, on entend or, argent ou métal caché d'ancienne datte, dont perſonne n'eſt en droit de reclamer la propriété. Si l'on cache ou ſi l'on recéle un tréſor, on eſt aujourd'hui puni par l'amende & par la priſon. *Glanvill* & *Bracton* nous apprennent, qu'on puniſſoit autrefois de mort quiconque avoit frauduleuſement caché ou recelé un tréſor, après l'avoir découvert.

MEDECINE.

Hydrops. Disputatio Médica, *&c.* „ Controverse Médicinale sur l'Hy„ dropisie. Par M. *Lawrence*, *in*-12. « L'Auteur introduit deux Medecins qui consultent sur la guérison d'une Hydropisie le célebre *Harvey*, mort au milieu du dernier siécle. Ce grand Phisicien leur apprend non-seulement ce qui a été dit avant lui, mais encore tout ce qui résulte des découvertes les plus récentes, ce qui est un peu contre la vraisemblance. A cela près cet Ouvrage contient de bonnes choses. Il faut observer que ce Medecin adopte les sistêmes qui établissent la transcolation & la rupture des vaisseaux lymphatiques, comme les causes de l'Hydropisie, & qu'il ne l'attribue point au vice des vaisseaux absorbens, opinion qui est suivie par d'autres Medecins.

A Treatise on the virtues and efficacity of a crust of bread eat earli in a morning fasting, *&c.* „ Traité de la ver„ tu & de l'efficacité d'une croute de

„ pain mangée le matin à jeun, *&c.* Par *Nicolas Robinson*, Membre du Collége Royal de Medecine de Londres, & Medecin de l'Hôpital de Christ, *in*-8°. L'efficacité de ce remede ne va pas moins, selon l'Auteur, qu'à guérir du Scorbut, de la gravelle, de la pierre, & des rhumatismes. Il recommande fort d'observer de ne point manger pendant 3 heures, après qu'on a pris cette croute. Il fonde la vertu de ce remede sur les principes intrinseques du pain & sur les bonnes qualités de la salive, dont l'application seule a guéri, à ce qu'il prétend, une dartre scorbutique. Il ajoute qu'elle guérit aussi les verrues & les corps des pieds en appliquant dessus en forme d'emplâtre du pain mâché bien mouillé de la salive d'un homme à jeun. Il la conseille aussi pour le mal des yeux qui provient d'avoir trop bû. Après ce Traité sur la croute de pain, il faut espérer que quelque Docteur édenté nous en donnera un sur la mie, à laquelle il découvrira quelque nouvelle vertu. C'est la refléxion d'un Critique Anglois.

A Treatise on the three Medicinal Mineral Waters, &c. „ Traité sur les „ trois Fontaines Médicinales & Mi- „ nérales, situées à Llandrindod dans „ le Comté de Radnor, en la partie „ Méridionale du Pays de Galles, avec „ quelques remarques sur le Minéral „ & le fossile, qui se trouvent dans „ leurs veines & dans leur lit, par rap- „ port à leur influence sur ces Eaux. „ Par *Diederick Vessel-Linden*, Mede- „ cin, *in*-8°. Prix 5 schelins, par „ *souscription*.

L'Introduction de cet Ouvrage contient une description topographique du terroir de Llandrindod, & de son atmosphere, dont on prétend l'air aussi pur que celui de Montpellier. L'Auteur en vante jusqu'à la Bierre, & sur-tout celle du nommé *Grosvenor*, qu'il paroît avoir en grande considération pour des raisons particulieres.

Le premier Livre traite de l'Eau de source de Llandrindod : il contient toutes les expériences qu'on a faites avec cette Eau, & dont il résulte qu'elle con-

tient beaucoup de fer, de sel & de souffre. Le détail dans lequel l'Auteur entre à ce sujet, le conduit à parler des Eaux de Chevron & de Bru qui sont à cinq milles de celles de Pouhon-Spa; il fait contre elles une vive sortie, & les déclare un poison pernicieux, par la quantité d'arsenic dont elles sont empreintes.

L'Auteur conclud des expériences qu'il rapporte, que les Eaux de Llandrindod contiennent. 1°. Une grande abondance d'esprit mineral élastique & volatil. 2o. Un baume mineral qui tient de l'Ambre. 3°. Un acide vitriolique volatil. 4°. Beaucoup d'acide ferrugineux. 5°. Un souffre parfait, 6°. Un sel purgatif qui participe de la nature du Borax; de sorte qu'il regarde ces Eaux comme un excellent purgatif, très-salutaire pour les tempérammens les plus foibles, & particulierement utile dans les fievres, les humeurs scorbutiques, l'affoiblissement des nerfs, l'asthme, l'épilepsie, les obstructions des visceres & les maladies chroniques du Sexe. Notre Docteur interdit pour-

tant l'uſage de ces Eaux dans les maladies qui proviennent d'un ſang trop abondant, ou brulé & bilieux, parce qu'elles pourroient être dangereuſes. Il ne les conſeille pas non-plus aux malades qui ont paſſé cinquante ou ſoixante ans.

Dans le ſecond Livre, il s'agit de l'Eau pompée de Llandrindod qui contient beaucoup de bitume & de ſel de la même nature que celui de l'Eau de ſource. Elle eſt, ſelon M. Linden, propre à guérir les dartres & les humeurs ſcorbutiques, l'hypocondrerie, & la gravelle. Il prétend être redevable à l'uſage de ces Eaux de la guériſon d'une ulcere ſcorbutique invéteré, dont il étoit attaqué : c'eſt en partie le principal motif qui l'a attaché par reconnoiſſance à ces Eaux, & qui l'a porté à en décrire les propriétés & les vertus.

Le troiſiéme Livre concerne les Eaux *noires & fetides*, connues ſous ce nom à Llandrindod. L'Auteur obſerve qu'elles ſont ſulphureuſes & qu'elles contiennent beaucoup d'acide vitriolique.

Il en recommande l'usage par forme de bains pour tous les membres perclus, les reliquats de maladies vénériennes, l'hydropisie, la pierre, la gravelle, la goutte & les rhumatismes, la lyenterie, la dissenterie & le tenesme, en les injectant par la voye des lavemens. Il les juge très-utiles pour nettoyer les intestins, évacuer les humeurs des catarrhes, arrêter les progrès de la consomption. Dans chacun de ces trois Livres, après avoir traité de la nature de ces différentes Eaux, l'Auteur donne de très-bons avis sur la façon de s'y préparer, sur le régime qu'on doit observer en les prenant, sur la méthode de traiter les accidens qui pourroient arriver dans le cours du remede, sur les précautions nécessaires après les avoir prises, & sur les effets qui peuvent s'en suivre. Parmi ces instructions, il y en a de generalles qui pourroient convenir aux malades qui fréquentent d'autres Eaux. Le Docteur Linden a parsemé ce Traité de plusieurs questions de Chimie qui prouvent son goût pour ce genre. En lui tenant compte de ses

recherches, on peut lui reprocher d'être obſcur & quelquefois même inintelligible. Il a auſſi le défaut commun à tous ceux qui prennent des remedes ſous leur protection, de vouloir les rendre ſi univerſels, qu'aucune maladie ne leur échape. Il faut donc lire cet Ouvrage avec précaution, & ne pas y donner une foi aveugle.

An Eſſai on Watters, &c. „ Eſſai „ ſur les Eaux. Par M. *Lucas*, ci-de„ vant Apoticaire à Dublin, & aujour„ d'hui Medecin exerçant avec répu„ tation à Londres. 3 Parties faiſant 3 „ volumes *in*-8°. « La premiere Partie traite de l'Eau ſimple, la ſeconde des Eaux froides & Médicinales, & la troiſiéme des Bains naturels. Tout cet ouvrage reſpire la ſingularité, auſſi eſt-il d'un homme vraiment original qui a joué un rôle en Irlande. M. *Lucas*, ardent Patriote, s'y eſt fait adorer du Peuple par ſon oppoſition au Miniſtere qui a été ſi loin, que le Gouvernement l'a forcé de quitter l'Irlande.

Avant que d'entrer dans le détail de l'Ouvrage, on obſervera que M. *Lucas* a

affecté une ortographe si extraordinaire, qu'on sera peut-être obligé, selon un Journaliste Anglois, de réimprimer son Livre en Langue vulgaire. Il use aussi d'expressions qui ne sont qu'à lui, & il change quelques fois de son autorité jusqu'à la prononciation des termes.

Le premier volume commence par une idée générale des sels. Il ne reconnoit que deux principes en chymie, l'Alcali & l'Acide. Il rejette le sel neutre volatile, que quelques-uns veulent regarder comme un troisiéme principe. Après ces préliminaires, il considere les Eaux en général, & il les divise en méteoriques ou atmosphériques & terrestres. Il observe que les Tremblemens de terre viennent quelquefois de la vapeur d'une eau bouillante emprisonnée dans les entrailles de la terre. Il remarque que l'eau crue est la meilleure pour faire de bon mortier, & que c'est quelquefois faute d'attention à cette circonstance, qu'on voit des murs mal cimentés dont le plâtre tombe & s'émiette. Il blâme aussi la négligence des Manœuvres qui vont prendre l'eau des ruisseaux chargée d'im-

mondices : des murs bâtis ainſi ne peuvent jamais bien ſécher, & cela forme tant de nitre, qu'il faut peut-être attribuer à cet abus la rapidité avec laquelle les maiſons s'enflamment dans les incendies. Il paſſe enſuite à l'analiſe chimique de toutes les eaux, & de-là ſuit l'examen de toutes celles dont on boit à Londres, parmi leſquelles il diſtingue l'eau de la Tamiſe comme très-pure & très-ſaine. Ce volume eſt terminé par les propriétés medicinales de l'eau, ſur leſquelles on répete ici ce qu'ont dit Boerhaave, Hoffmann & les autres. Dans un endroit de ce volume, M. Lucas ſe glorifie d'être Apoticaire, & cette vanité de profeſſion rappelle à un Journaliſte Anglois le trait d'un membre des Communes. Ce dernier dans un Diſcours public remercia Dieu de ce qu'il étoit né Ecoſſois & Presbyterien ; ſur quoi quelqu'un s'étant levé, fit obſerver aux Aſſiſtans, qu'il falloit que cet Ecoſſois fût extremement bon Chrétien, puiſqu'il remercioit le Ciel d'une ſi petite grace.

Le deuxiéme Volume qui traite des

Eaux Minérales en général & des froides en particulier, est dédié à l'Amiral Anson. En parlant de l'eau de Mer, il voudroit nous persuader qu'elle n'a ni couleur ni odeur; qu'elle ne contient ni souffre ni bitume, ni même de nitre; qu'elle est seulement imprégnée d'un sel muriatique amer & huileux. On ne s'arrêtera pas à combattre un paradoxe démenti par les sens & par la raison. M. Lucas prétend que vers l'Equateur il y a moins de rivieres & d'eau pour délayer le sel de la Mer, que vers les Poles. C'est ce qu'on ne croit pas plus fondé. Il se méprend encore, lorsqu'il dit que la Mer est toujours gelée vers le Pole. Tous les Navigateurs conviennent que dans les latitudes les plus septentrionales les côtes sont bordées de glaces, mais à quelque distance du rivage l'eau est toujours fluide. Ici M. Lucas attaque vivement le Docteur *Russel* sur les prétendues vertus que ce dernier attribue à l'eau de la Mer. En rapportant les différens expédiens dont on a fait usage pour rendre l'eau de la Mer potable, il rejette celui de la faire filtrer dans

le sable. C'est cependant ainsi que César se procura de l'eau, lorsqu'il fut bloqué dans Alexandrie ; & c'est ce que pratiquent journellement les Marins, lorsqu'ils se trouvent dans la disette d'eau. L'Auteur examine les Eaux d'*Epsom*, de *Cheltenham*, de *Scarbourough*, & de T*unbridge*, & finit par donner des avis sur le régime qu'on doit observer en prenant ces eaux.

Le troisiéme volume contient un Traité très-complet des Bains d'Aix la-Chapelle. Il le commence par l'examen de la vraie cause de la chaleur des Bains qu'il dérive des Pyrites. Il donne la description des bains & des étuves des Romains, d'après ce qui en a été découvert près de l'Abbaye de Bath. Il fait diverses remarques sur la construction défectueuse, absurde, & même dangéreuse des bains actuels de Bath. Il passe ensuite à l'analise de leurs Eaux & de celles de Bristol. Il attaque l'opinion commune qui avoit prévalu jusqu'ici, qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre les eaux d'Aix-la-Chapelle & celles d'Angleterre. Il

fait aussi le parallele de celles de Bath avec celles de Bristol.

Il est certain que les recherches immenses & profondes de M. Lucas rendent son ouvrage recommandable & très-utile aux Médecins, ainsi qu'aux Chimistes. On ne peut lui reprocher que trop d'aigreur contre ceux qu'il n'aime pas, & sur-tout contre tous les Médecins des Eaux qui, si on l'en croit, sont presque autant d'assassins.

Some Experiments on the chalibeat Water lately discovered near the Palace of the Lord Bishop of Rochester at Bromley in Kent &c. „ Expériences sur des Eaux ferrugineuses dé„ couvertes nouvellement près du Pa„ lais de l'Evêque de Rochester, à Brom„ ley en Kent. Par M. *Thomas Rey„ nolds Surgeon*, Chirurgien, *in*-8°. *chez J. Payne*. Ces expériences établissent assez le mérite de ces Eaux; mais comme la mode & le plaisir contribuent, ici comme ailleurs, à la réputation des Eaux Minérales, celles-ci ne seront vraisemblablement fréquentées

tées que par les malades du voisinage. L'Auteur a joint à ces Expériences, quelques observations sur les Eaux en général. Il y donne la méthode de faire des Eaux Minérales artificielles, comme aussi celle de les distinguer des naturelles. Il prescrit des moyens pour découvrir l'eau commune qui n'est pas saine, & pour en corriger le vice.

Histoire Naturelle.

Collateral Bee Boxes, &c. „ Ruches „ Collatérales inventées par M. *Etienne* „ *White* ": L'Auteur a qui passé 40 ans de sa vie à faire des Ruches, après toutes ses observations, s'est fixé à la construction qu'il propose ici. Ces nouvelles Ruches sont faites de planches fortes, bien séches & quarrées, & elles ont huit pouces & demi de haut mesurées par dedans. Au fond de la partie antérieure, il ménage une ouverture large de quatre pouces, & haute seulement d'un demi-pouce, afin que les souris ne puissent pas y entrer. On met derriere la Ruche en haut, une glace de cinq pouces de hauteur,

& large de trois, avec un volet, pour pouvoir la fermer quand on veut. Aux deux bouts de la Ruche, est un espace vuide de près d'un pouce en haut & d'un peu plus au fond & ces deux bouts doivent être faits de sapin. Le fond des Ruches ne doit pas être de planches; il faut un bâton qui traverse la Ruche d'un bout à l'autre pour supporter les rayons. Les extrémités de la Ruche se couvrent avec une planche, qu'on attache avec une cheville qu'on fixe dans la boette.

Quand on veut loger les mouches, on joint deux de ces boëtes ensemble, & on laisse les passages de communication ouverts. Lorsqu'elles sont entrées, on les couvre avec de la verdure & du linge. Il est fort important, comme on sçait, de les bien placer. L'Auteur a reconnu qu'elles profitoient bien au Nord d'une haute tour. Si on les garantit du Soleil, en fermant exactement le volet, elles sont bien. Elles souffrent aisément le froid; mais la chaleur du Soleil en Eté fond leur cire, & en Hyver les empêche de dormir, & leur fait consommer leurs pro-

visions. On place les Ruches par étages les unes sur les autres. Le tout est couvert, & on met des planches devant pour les garantir du Soleil. Il faut regarder à travers la vitre, pour voir dans quelle Ruche elles se sont établies, & on en ferme l'entrée de façon qu'elles ne puissent passer que dans la Ruche vuide. Quand elles en ont rempli une, elles commencent à travailler dans la seconde, & alors on en ajoute une troisieme, en débouchant le bout qu'elles ont rempli de cire.

Vers le milieu d'Août, on découvre les verres & on regarde dans les Ruches. Les mouches qui ont rempli trois Ruches, peuvent sans danger en perdre une. Pour cet effet, vers les trois heures après midi, après avoir regardé qu'elle est la Ruche où il y a le moins d'Abeilles, on ferme la communication avec une lame d'étain ou de fer blanc, ce qui les oblige, au bout de deux heures, de s'en aller, de laisser la Ruche vuide & de rejoindre leurs compagnes. On arrête ensuite les bords des deux autres Ruches, & on les laisse en cet état jusqu'au Printems prochain.

Par l'ufage de ces Ruches, on peut toujours prendre fon tems, pour faire les effains. Les mouches ne quittent leur habitation que faute de place, & elles en auront par cette méthode plus ou moins, comme on le défirera. Si elles font bornées à 2 Ruches, elles feront leur effain de bonne heure. Si elles en ont 3, il y aura un effain plus nombreux, mais auffi plus tardif. Après le premier effain, on préviendra le fecond en ajoutant Ruche fur Ruche, tant qu'il s'en remplira. Les Colonies qui employeront 4. Ruches, mettront dans le cas d'en prendre deux pour l'automne.

L'experience a appris que lorfque les mouches font leur effain tard, & qu'elles manquent de provifions, on n'y fupplée point, quelqu'abondamment qu'on les fourniffe de miel, foit parce que ce miel fe corrompt, foit parce qu'il leur faut abfolument, pour fubfifter, de la Cire crue. Ainfi quand deux Colonies font foibles, il faut ou les laiffer périr, ou en conferver une aux dépens de l'autre.

On croit communement que les

Mouches peuvent se multiplier sans fin, & que c'est un produit sans bornes : l'Auteur est d'un avis contraire. Il assure que sa méthode fournira le pays d'autant de Mouches qu'il en peut entretenir, & qu'il y a des endroits où il ne peut en subsister qu'un petit nombre. Il n'y a, dit-il, dans mon Village que 10 Colonies de Mouches, & je suis persuadé qu'il n'y en peut pas subsister un plus grand nombre, tandis que dans d'autres pays qui promettent moins, il y a abondance de miel.

An Account of a useful discovery to distil double the usual quantity of sea Water, &c. » Découverte utile, pour » distiller le double d'eau de mer, pour » la boisson, par le Dr. *Hales*, mem» bre des Académies de Londres & de » Paris, *in*-8°. » Cette importante découverte est un nouveau service que M. Hales rend à l'humanité. On sçait qu'un des plus grands dangers qu'on court sur Mer, est de manquer d'eau douce. La filtration de l'eau marine, ne suffit point pour la rendre saine :

quand même elle lui feroit perdre sa salure, il y reste toujours un amertume insupportable. Il n'y avoit donc que la distillation qui pût la rendre potable ; mais il falloit tant de bois ou de charbon pour en distiller une petite quantité, qu'on n'y gagnoit rien, & l'on trouvoit plus court de porter de l'eau douce. Il s'agiroit donc de trouver quelque ingredient qui facilitât la séparation du sel d'avec l'eau. C'est ce que quelques personnes ont tenté avant M. *Hales*, & voici ce qu'il dit de tous ces essais. » Dans le „ compte que M. *Appleby* a rendu de „ son opération pour rendre l'eau de „ Mer potable, & qui a été inséré „ par ordre des Officiers de l'Ami- „ rauté dans la Gazette du 22 Jan- „ vier 1754, on trouve qu'un alem- „ bic qui contient quatre vingt pin- „ tes de Paris (*a*), en distillera 240 „ en 10. heures avec un peu plus d'un „ boisseau de charbon. Or par la Ventila- „ tion, on en distillera le double, c'est-

(*a*) On réduit ici, pour la commodité du Lecteur, la mesure Angloise à celle de Paris.

„ à-dire, 480 pintes en 10 heures, &
„ par conséquent 960 en 20 heures;
„ ce qui suffira pour un vaisseau de
„ 60. canons monté de 400 hommes,
„ dont la provision d'eau pour 4. mois
„ est de 110 tonneaux. De plus grands
„ vaisseaux auront de plus grands
„ alambics, ou en auront deux: un vais-
„ seau marchand se contentera d'un
„ petit alambic. M. *Hales* dans la
„ distillation se sert de craye, & il en
„ met environ une demie once sur 4
„ pintes d'eau.

Cet Ouvrage contient encore des observations sur le Ventilateur, & on rapporte l'extrait d'une lettre du Capitaine Thompson qui s'exprime ainsi.
„ Nous nous sommes servis du Venti-
„ tateur de 4. heures en 4. heures pen-
„ dant 30 minutes, & quand il nous
„ est arrivé de passer 8. heures, sans en
„ faire usage, nous nous sommes ap-
„ perçus d'une différence sensible dans
„ la chaleur de l'air. Quoique pendant
„ près d'un an j'aye eu deux cens
„ hommes à bord, & qu'ils fussent
„ la plûpart attaqués de maladies con-
„ tractées dans les prisons, je les ai

„ transportés en Géorgie. Il y a eu peu „ de transports aussi heureux, & après „ la providence, je l'attribue à l'usage „ du Ventilateur. Car la flotte qui fit „ une descente en France & qui étoit „ avec nous, fut remplie de malades, „ tandis que nous nous portions à mer„ veille. „ Il n'est pas moins sûr que les grains sont par ce moyen mieux garantis des insectes, & que toutes les provisions se conservent beaucoup mieux dans un air ainsi rafraichi.

A la fin du livre, on démontre l'utilité du Ventilateur pour les laiteries, où il corrige le mauvais gout du lait occasionné par certaines nourritures des vaches. On convient cependant que l'écume du lait, nuit au bon effet du Ventilateur. On a aussi observé que, sans changer l'eau, on peut avec le Ventilateur transporter très-loin du poisson frais. Non seulement la ventilation rafraîchit l'eau, mais elle y introduit un air qui est très-salutaire au poisson.

The natural history of Aleppo, &c. „ „ Histoire naturelle d'Alep & des lieux

„ adjacents, par *Alexandre Russel* Mé-
„ decin, *in*-4°. „ Le séjour de quelques années fait par l'Auteur dans le pays dont il rend compte, l'a mis à portée d'être bien instruit, & il seroit à souhaiter que la description de toutes les parties de l'Europe fût aussi exacte.

La premiére partie de ce Livre contient la description d'Alep. On sçait que cette Villle est la Capitale de la Syrie. Son ancien nom étoit *Berrhæa* & son nom Arabe se prononce *Haleb*. *Omar ben Abdalizis* qui y étoit né, a écrit l'Histoire de cette Ville en 10. volumes. Cette Ville, avec ses fauxbourgs, a environ 7 milles de circonférence : elle est bien bâtie, mais les maisons n'ont point de vûe sur la rue. Toutes les Marchandises se vendent chacune dans un Bazar separé, & pour plus grande sureté, une heure après le coucher du Soleil, on fait la garde autour des maisons. Les rues sont étroites, mais bien pavées & très-propres. La Ville est arrosée par un petit ruisseau appellé *Coic*. On remarque à ce sujet, qu'il n'y a qu'une seule rivie-

re en Syrie qui est l'*Oronte*, de sorte que presque par tout on rassemble soigneusement l'eau de pluie que l'on conserve dans des Citernes.

L'air d'Alep est extrêmement pur, & si exempt d'humidité, qu'on soupe & qu'on couche en plein air sur le toit des maisons, depuis la fin de Mai jusqu'au milieu de Septembre. On n'éprouve la rigueur de l'hiver que pendant 40 jours, depuis le 12 Décembre jusqu'au 20 Janvier. Dès Février on apperçoit la verdure ; mais aussi elle se passe dès le mois de Mai. La terre paroît alors si séche & si stérile, qu'on a peine a se persuader qu'elle ait pû rien produire. Enfin ce n'est qu'en Septembre qu'il tombe de pluies qui rafraîchissent l'air, & qui sont bien désirables après une si grande sécheresse.

Il y a peu d'arbres dans ce pays ; mais en récompense on y trouve beaucoup de Plantes dont l'Auteur fait ici l'énumération, & donne des desseins très-exacts. On y voit l'*Onobrichys* & les plantes nommées *Thlapsi*, autrement *Allium silvestre*, *Lotus Græca, maritima, folio glaucio & velut argenteo, Tra-*

gacantha, espece d'*Ilex*, & deux sortes de *Phlomis*. Il n'y a aucun métal dans toute la Syrie : elle a de beau marbre jaune, facile à polir, & qui devient rouge étant frotté d'huile & mis dans un four médiocrement chaud. A 18 milles d'Alep, on trouve une vallée qui forme un bassin naturel, où les eaux de pluie se conservent, & quand elles sont évaporées, elles laissent un gateau de sel d'un demi pouce d'épaisseur. Cette vallée fournit suffisamment du sel à tous les environs. Ce qu'il dit des fameux Moutons de Barbarie est curieux. Lorsqu'ils sont écorchés, ils pésent 150 livres, & leur queue seule 50. Pour l'empêcher de se gâter, les Bergers la posent sur une petite planche qui a 6 roues. Ainsi ce n'est point une fable, lorsqu'on rapporte qu'on a soin de voiturer la queue de ces Moutons. Il est vrai que ce n'est pas pour les soulager du fardeau, mais uniquement pour conserver leur queue.

On compte dans cette Ville 235000 habitans, dont environ 200000 Turcs 30000 Chrétiens & 5000. Juifs. Parmi les Chrétiens, il y a des Grecs, des

Armeniens, des Syriens & des Maronites qui ont tous leurs Eglises. Les femmes y sont assez belles : on les marie entre 14 & 18 ans, & quelquefois plutôt, mais à 30 ans elles sont fanées. Leur façon de se ceindre, la chaleur du pays, & l'usage du bain rendent leurs accouchemens si faciles, que celles qui sont robustes travaillent dès le lendemain de leurs couches, & que les plus délicates ne gardent la chambre que 10 à 12 jours. Toutes, de quelque condition qu'elles soient, allaitent leurs enfans, & quelques-unes ne les sevrent qu'à l'âge de 3 ou 4 ans. Leur regal en visite, est du caffé sans sucre, une pipe de tabac, quelques confitures & du sorbet. A la fin de la visite, on brûle l'aloes, & on présente les eaux parfumées. Il n'y a que les débauchés qui fassent usage d'O-*pium* : aussi perdent-ils la mémoire, & meurent-ils prématurément avec tous les symptomes de la vieillesse. Leurs amusemens sont les échets, ou quelque jeu tranquille; mais lorsqu'ils se rassemblent pour se divertir, ils ont avec eux des Bouffons, sans lesquels la con-

versation languiroit. On sçait combien ils sont éloignés de toute promenade.

Le plus habile homme d'Alep sçavoit assez d'Astronomie, pour calculer une Eclypse ; mais ils sont généralement ignorans, & quelques-uns de leurs Bachas ne sçavent pas lire. Ils font cas de la Médecine, mais ce sont les Etrangers qui la professent. Ils se croient permis d'avoir jusqu'à 4 femmes & autant de concubines qu'ils veulent ; cependant les gens du commun en ont rarement plus de deux, & les pauvres gens n'en ont qu'une. L'Auteur a vû jusqu'à 40 femmes à un grand Seigneur d'Alep. Il traite amplement des mariages, de la Religion & des Funerailles d'Alep ; ensuite est une histoire Meteorologique de cette Ville, tirée des Mémoires qu'on a conservés sur cet objet pendant dix ans. Elle est suivie d'Observations très-détaillées sur les Maladies Epidémiques, sur la Peste & sur le Mal d'Alep.

Comme il est plus aisé d'éviter la Peste que de la guérir, les Etrangers prennent les plus grandes précautions pour s'en préserver. Elle regne ordi-

nairement depuis Avril jusqu'en Juillet, & environ tous les dix ans. Aussitôt qu'elle est déclarée, on s'enferme dans sa maison & on évite toute communication avec les habitans. On reçoit en cet état ses provisions par une fenêtre avec une corde, & on les prend avec des pincettes. La viande se trempe dans le vinaigre, & les lettres se parfument avec du souffre. L'Auteur donne ici des recettes, & prescrit un regime pour ceux qui sont obligés de communiquer avec les malades. Le Quinquina est fort utile en pareil cas.

La maladie d'Alep, est une espece de pustule qui se forme sur la peau, & qui s'étend jusqu'à la largeur d'une piéce de douze sols. Elle forme une croute qui tombe au bout de 8 jours, & laisse une petite marque. On distingue cette maladie en mâle & femele. La derniere cause plus de douleur, & est plus difficile à guérir. Aucun habitant d'Alep n'échappe à ce mal, & les Etrangers le contractent peu de tems après leur arrivée.

Voyages.

Travels trough Germany, Bohemia, Hungary, Switzerland, Jtalyand, Lorrain, &c. „ Voyages en Allemagne, en Bo-„ hême, en Hongrie, en Suisse, en „ Italie, & en Lorraine, par *Jean-George* „ *Keysler. in*-4°. „ Cet Ouvrage est une traduction Angloise de l'Allemand. L'édition en est fort soignée & enrichie de belles figures. Keysler fit tous ces voyages, en qualité de Gouverneur des fils du Baron de Bernstorff, ce qui le mit à portée de pénétrer par tout & de tout voir. *Reland* faisoit tant de cas de *Keysler*, qu'il lui recommanda d'écrire les Antiquités d'Allemagne. Celles qu'il publia à Londres ont éclairci plusieurs points d'érudition difficiles, & lui ont fait beaucoup d'honneur. Les voyages en question ont été imprimés après sa mort, par les soins de M. *Schutze*, & il y en a eu en peu de tems deux éditions. On y trouve beaucoup d'Anecdotes concernant le malheureux *Patkul* & *Charles* XII. Les Amours du Roi de Sardaigne & de la

Comtesse de Verrue offrent un tableau plus riant, & l'Auteur à ce sujet entre dans un grand détail. Parmi les faits Littéraires qui s'y trouvent, en voici un qui nous a paru digne d'être rapporté.

En 1712 le Secretaire *Pfaff* étoit Précepteur du Prince héréditaire de Wirtemberg, à Turin. Le Bibliotécaire du Roi de Sardaigne étoit pour lors occupé à mettre en ordre la Bibliothéque Royale, & à en faire le Catalogue; mais il sçavoit fort peu de Grec & de Langues Orientales. *Pfaff* au contraire étoit très-versé dans ces Langues sçavantes; de sorte que le Bibliothéaire chercha à se lier avec lui, comme avec un homme qui lui seroit fort utile. *Pfaff* saisit avidement cette occasion, pour avoir la liberté d'examiner & de copier quelques Manuscrits importans. Entre autres il en rencontra un du 5e. siécle: c'étoit *Lactantii Epitome Institutionum Divinarum*, dont on n'avoit eu jusqu'alors que des éditions très-imparfaites. Il le publia avec d'autres Traités en 1713. Il découvrit aussi des Fragmens Anecdotes de Saint

Irenée qu'il publia avec une traduction Latine, & il ne cacha point qu'il avoit tiré ce Manuſcrit de Turin.

La Cour de Savoye, dit Keiſler, fut très-piquée qu'un Hérétique ſe fut emparé de cet Ouvrage, & depuis on veilla avec plus de ſoin à la conſervation des Manuſcrits qui étoient dans la Bibliothéque. Que le fait ſoit véritable ou non, il eſt certain que l'accès de ce dépôt littéraire eſt actuellement moins facile : il y à ſur tout deux piéces qu'on ne montre point, ſans un ordre exprès du Roi. C'eſt la *Table Iſiaque* & les Manuſcrits de *Ligorius*. La premiére Piéce, eſt un grand Parallelogramme de cuivre, contenant des hieroglïphes Egyptiens avec des ornemens d'argent. Ce précieux monument paſſa des mains du *Bembe*, ſon premier poſſeſſeur, en celles du Duc de Mantoue. En 1604 Pignorius en donna la deſcription & l'explication en un vol. *in*-4°. Après le ſac de Mantoue, il tomba entre les mains du Cardinal Pava qui en fit préſent au Duc de Savoye. Ainſi le P. Montfaucon s'eſt trompé dans ſon *Antiquité expliquée*, en aſſurant

que cette Piéce avoit été perdue au pillage de cette Ville. A l'égard des Manuſcrits de Ligorius, ce ſont environ 30 vol. *in-fol.* remplis d'Antiquités & d'Inſcriptions qu'il a non-ſeulement expliquées, mais même deſſinées de ſa propre main. L'Auteur qui vivoit à Rome dans le 6e. ſiécle, avoit employé 35 ans de ſa vie à cet Ouvrage qu'on n'en accuſe pas moins d'inexactitude & d'infidélité. Les 18 premieres feuilles renferment les Villes par ordre alphabetique : enſuite viennent différentes piéces ſur les familles anciennes, ſur les cachets qu'on trouve dans les anciens Monuments, ſur les anciens Magiſtrats Romains, ſur les tremblemens de terre, ſur l'hiſtoire de la Peinture & de la Sculpture, ſur les Médailles des Empereurs & ſur d'autres Médailles, ſur la Marine des Anciens, &c. Les figures qui accompagnent l'Ouvrage ſurpaſſent en beauté celles de Leonard Vinci qui ſont à la Bibliotéque Ambroſienne. Ce Tréſor de Littérature a couté au Duc de Savoye 80. mille ducats. La Reine Chriſtine en avoit une copie, qui eſt aujourd'hui dans la Bibliotéque du Cardinal Ot-

roboni. Un Secrétaire du Nonce du Pape à Turin en a, dit-on, enlevé quelques volumes qui sont au Vatican, & l'on prétend qu'un Libraire de Génève en a emporté 4 feuilles.

Afin de parcourir plus d'un genre, nous ajouterons un trait de bravoure d'un simple Soldat, au Siége de Turin. Les François avoient gagné une des galleries souterraines qui communiquent à la Citadelle, & l'Ingenieur François avoit eu 200 louis de récompense, pour avoir découvert ce passage. Les Assiégeans qui comptoient par-là s'ouvrir l'entrée de la Citadelle, y avoient posté 200 Grenadiers. Un paisan Piémontois apellé *Micha*, qui avoit été forcé de travailler comme pionnier & qui avoit été fait Caporal, travailloit près de cet endroit avec 20. hommes à une mine. Comme il entendit les François sur sa tête, convaincu que la place étoit prise, s'ils restoient en possession de ce souterrain, il se détermina à sacrifier sa vie, pour sauver la Place. Il renvoia ses Camarades, & les chargea de l'avertir par un coup de feu, dès qu'ils seroient en sureté. Aussi-tôt qu'il

eut entendu le ſignal, il mit le feu à la mine, & ſe fit ſauter avec les 200. Grenadiers François. Le Roi de Sardaigne récompenſa ſa femme & ſes enfans qu'il lui avoit fait recommander au moment de l'exécution, & l'on aſſura une penſion de 600 Liv. à ſa famille.

A Compendium of authentic and entertaining Voyages, &c. » Abrégé de plu- » ſieurs Voyages authentiques & amu- » ſans rangés par ordre chronologique, » & enrichis de cartes, plans, portraits, &c. 7 volum. *in*-12. Cette collection contient les Voiages ſuivans, ſçavoir : les 4 Voiages de *Colomb*, celui de *Vaſco de Gama*, & celui de Pierre *Alvarez de Cabral*; la Conquête du Mexique par *Cortez*; celle du Perou par *Pizarre*; le Voiage de *Soto* & autres à la Floride en 1539; ceux de *Magellan*, de *François Drake*, de *Walter* Raleigh de *Thomas* Rowe, Ambaſſadeur de Jacques I. au Mogol, du Capitaine *Monk* en Groenland, avec la conſervation étonnante de 8 hommes qui furent laiſſés ſur cette côte en 1730; le Voia-

ge de 7 Matelots au Spitzberg en 1634, & leur naufrage au même lieu en 1646; le dangereux Voiage du Capitaine *James*; ceux de *Nieuhoff* & de *Baldæus* sur les Côtes de Malabar & de Coromandel; un voiage dans l'Isle de Ceylan; un autre au Nord de l'Europe; des Mémoires concernant la Russie; le voiage de *Wafer* à l'Isthme de l'Amérique, l'expédition de Carthagene en 1741; les 4 derniers voiages au tour du monde, faits par *Dampierre*; ceux de *Gemelli* en 1693, de R*oger* en 1708, & d'*Anson* en 1740. Ainsi l'on voit qu'il n'y a de nouveau dans cette Collection, que l'expédition de Carthagene dont l'Auteur attribue le mauvais succès à la mésintelligence qui étoit entre l'Amiral, & le Général qu'il ne ménage guere. La Collection des voiages de *Harris* avoit placé de suite & réunis ensemble tous les voiages faits dans la même partie de globe: le nouveau Collecteur a pris un autre plan. Il a rassemblé dans chaque siécle tous les voiages considérables qui y ont été faits. Cet arrangement a aussi son mérite: on voit par-là les progrès qu'a faits le Genie voiageur

The Civil and natural Histori of Jamaica, &c. „ Histoire Civile & Naturelle de la Jamaique, dédiée au Prince de Galles, par *Patrice Browne*, *in folio*. Si la célébritè des Souscripteurs fait un préjugé en faveur d'un Ouvrage, on ne peut refuser cet avantage à l'Histoire de la Jamaique; puisqu'outre tous les Sçavants d'Angleterre qui ont souscrit pour cet Ouvrage, on voit dans la liste des souscriptions les noms illustres de *Burman*, *Gronove*, *Linnæus*, *Muschembroek*, *Schwenke*, *Trew*, *Wackendorff*, &c. Le Sçavant Hansloanè avoit déja donné une Histoire de cette Colonie; mais M. Browne se flatte d'avoir poussé beaucoup plus loin ses recherches concernant l'Histoire Naturelle. M. Hansloane dans ses voiages n'a décrit que 800 plantes, & l'Auteur en compte 1200, sans les Fossiles, les Insectes & les autres productions dont il parle. Son histoire est divisée en 3 parties. Elle commence par l'Histoire Civile de la Jamaique, ce qui comprend sa découverte par Christophe Colomb, la conquête de l'Isle par les Espagnols, leur

expulsion par les Anglois, les différentes sortes de Gouvernement, jusqu'au tems où Charles II. le regla par une Charte, la destruction de Port-Royal par un tremblement de terre en 1692, & l'invasion des François en 1694. L'Auteur s'excuse du peu de détail dans lequel il est entré à cet égard, sur son gout pour l'Histoire Naturelle qui l'a entraîné, & lui a fait donner la préférence à cette partie. On a relevé dans la partie historique une faute de l'Auteur : c'est lorsqu'il dit que les Espagnols en se retirant de Cuba, y laisserent des Negres & des Mulatres pour troubler les Conquerans, ce qu'ils firent en effet au point que les Anglois furent obligés d'appeller à leur secours les Boucaniers qui en vinrent à bout & les subjuguerent. On convient bien que ces Negres faisoient de fréquentes incursions sur les Anglois, & qu'ils favorisoient la désertion des Esclaves qui étoient sûrs de trouver chez eux un asile, lorsqu'ils s'enfuioient de chez leurs Maîtres ; mais ce n'est point par la force qu'on les a réduits.

On les a ramenés par la douceur, en traittant avec eux & en leur accordant des terres. Depuis cette pacification qui a fait beaucoup d'honneur au Gouverneur Trelawny dont elle est l'ouvrage, ces Negres sont devenus des sujets utiles & fidéles. Le 2e. Chapitre commence par un détail des Paroisses, des Ports & des Tribunaux de justice; d'où l'on passe au sol du pays, à la division des terres, au produit & au revenu de l'Isle. M. Browne se plaint que les terres dans cette Colonie ne sont pas partagées avec égalité; c'est à quoi il attribue la différence qui se trouve entre leur prix à la Jamaique & aux Barbades. Dans cette derniere Colonie, les terres se vendent depuis 30 jusqu'à 100 livres sterling l'acre, tandis qu'elle ne se vend à la Jamaique que 10 à 15 livres sterling. Aussi, dans les Barbades, observe-t-on de ne donner à personne plus de terres qu'il n'en peut cultiver. Le nouveau venu qui arrive a toujours le choix des terres qui ne sont pas occupées. Pour remédier à cet inconvenient, il propose d'imposer une forte taxe sur les terres incultes qui

seroit

seroit supportée par la Colonie, comme aussi d'employer une partie de ces terres incultes à des pepinieres d'arbres utiles, comme le Cedre, le *Lignum vitæ*, l'Ebene, & le Mahogany.

L'évaluation du Commerce de la Jamaique est un morceau trop interessant pour n'en pas donner une idée. L'Auteur a fait sur cela bien des recherches : il a consulté les Registres de la Douane, les livres des Marchands, & les Relevés qui se présentent à la Chambre des Communes. Voici la valeur des exportations.

Sucre . . .	730000 liv.
Rum . . .	72000
Melasses (c'est la lie du Sucre), 260000 gallons.	14000
Cotton, 1250. sacs.	29000
Caffé, 220 tonneaux.	3300
Piment 438000. livres pesant . . .	24000
Mahogany. . . .	26000
Bois de Campeche, Nicarago, Bois de vie, Cacao, Gingembre, Canelle, Quinquina, Baume, Indigo, Aloes, Peaux, Esclaves . . .	46000

Et pour la charge de 450 bâtimens emploiés à ce commerce. . . . 20000 liv.

Total des Exportations. 954000 liv.

Ainsi la livre sterling de la Jamaique étant à celle de Londres comme 7 à 5, cela fait environ 680000 livres sterling monnoie de Londres.

Mais pour connoître entiérement le commerce de la Jamaique, il faut aussi rapporter le montant des importations qui s'y font.

Il y va d'Europe environ 190 bâtimens chaque année, 230. de l'Amérique Septentrionale, & 50. de la Côte & des Isles voisines. C'est en tout 470. bâtimens qui y portent du vin, du fer, des pipes, des langues, du bœuf, du porc, des mulets, des ânes, du cuivre, de la bierre, du fromage, des harengs, des fruits, des savons, des huiles, &c. Il s'y transportoit autrefois jusqu'à 9000. Negres d'Afrique, & en 1752 il n'en a passé que 6600. Quant à l'évaluation de ces Marchandises, voici le calcul de M. Browne.

Importations d'Angleterre,	430000 liv.
Importations de l'Irlande.	79000
Dépense occasionnée en Angleterre, y compris l'éducation des Jeunes-gens de la Jamaique. . .	70000
Pour l'achat des 6600 Negres. . . .	236000
Pour ce qu'on tire de l'Amérique Septentrionale.	76000
Pour 827. pipes de Madere.	26000
Total des importations	916000 liv.

Somme qui réduite à la monnoie de Londres, fait celle de 654000 l. sterling.

On peut juger par cet état de l'opulence des habitans de la Jamaique & des avantages considérables qu'en retirent l'Angleterre & l'Irlande. Suit le montant des revenus de l'Isle qui consistent en droits d'entrée sur les marchandises, impôts sur les Negres & taxe sur les Blancs. On avoit établi cette derniere taxe, pour obliger les Propriétaires des plantations à en avoir un nombre proportionné à leurs Es-

claves & à leur bêtail. C'eſt ſur ces revenus qui montent à 23500. livres ſterling qu'on paye le Gouverneur & la garniſon de l'Iſle. Les appointemens du Gouverneur avec ſes autres droits vont à 5000. livres ſterling.

Après ces calculs l'Auteur paſſe à la façon de vivre des habitans, dont il décrit les bâtimens, les habits, les amuſemens & les mœurs. On trouve enſuite les curioſités naturelles du pays : telles que la fameuſe chute d'eau dans la riviere de *Mami*, ruiſſeau dont les eaux venant des montagnes tombent de 200 pieds de haut, la caſcade & la grotte de la Paroiſſe de Ste. Anne, & les brouillards de la Paroiſſe de St. Thomas.

La 2e. partie de l'Ouvrage contient l'Hiſtoire naturelle du pays. Dans le 1er. Livre il eſt traité des foſſiles, & l'on y voit la méthode de les ranger dans leurs vraies claſſes. Le 2e. Livre repréſente tout le Vegetal, ſuivant le ſyſtême de *Linnæus*. On y joint toujours la méthode de cultiver & de manufacturer, ce qui eſt très-utile. Le 3e. Livre a pour objet les animaux que produit l'Iſle. On trouvera dans cette par-

tie des traités complets ſur la Canne de ſucre & ſur l'Indigo. Parmi les deſcriptions des plantes, & des arbres, on remarque l'*Athelmenthia*, la plante qui tue les vers, pluſieurs eſpéces de Lauriers, l'*Avocato*, le *Caryophillus*, la *Sapodilla*, les *Caſſaves*, les *Bananes*, le *Piment*, le *Cotonnier*. Dans l'Hiſtoire des Inſectes il y a des détails intéreſſans ſur les Teignes, la Mouche-cochenille, le ſerpent jaune, le lezard des bois, &c.

L'Auteur annonce dans ſa Préface la 3e. Partie qui contiendra des obſervations ſur le climat, ſur la diverſité des atmoſpheres, & ſur les maladies particulieres au Pays. Il manque encore pour completter l'hiſtoire naturelle les obſervations ſur les vents, les pluies, les exhalaiſons & les tremblemens de terre, & une Table Méteorologique. L'Ouvrage eſt orné de 50 figures deſſinées proprement d'après nature, par le célébre *Ehret*.

Romans.

Depuis qu'une attaque dans les nerfs empêche le célébre Auteur de *Pamela*, de *Clarisse*, & de *Grandisson* (1), de continuer à travailler dans cet agréable genre, il ne produit rien de nouveau. On est donc réduit à abréger les Ouvrages de cet excellent Ecrivain, & c'est ce qu'on vient d'exécuter sous ce titre, *The paths of virtue* : „Les „ Sentiers de la Vertu, ou l'Histoire „ en mignature de Pamela, de Clarisse, „ se, & de Grandisson, disposée pour „ la jeunesse „. On a voulu que les jeunes-gens pussent trouver en un seul volume toute la morale qui est répandue dans ces trois bons Ouvrages.

Traductions.

Le choix que les Anglois font de nos Ouvrages pour les traduire, fait honneur à leur discernement : on en jugera par ceux que nous allons indiquer.

(1) M. Richardson.

Mlle *Lenox*, Auteur du *Don-Quichote femelle* & de *Shakespear éclairci*, a traduit les *Mémoires de Sulli*, & cette traduction qu'elle a dédiée au Duc de Newcastle, a eu du succès en Angleterre.

Le Livre de M. l'Abbé de Condillac *sur l'origine des connoissances humaines*, a été traduit par M. *Nugent*, & a reçu le même accueil.

L'utilité qui frappe du moins autant les Anglois que les agrémens, a fait donner beaucoup d'éloges au projet & à l'exécution de l'Ouvrage de M. le Comte d'Espies, *sur la maniere de préserver les Edifices des dangers du feu.* Non-seulement il a été traduit en Anglois par M. *Dutens*, mais un Gentilhomme Anglois fort riche essaie le plan annoncé par cet Ouvrage, & il doit rendre compte au Public du succès de son expérience.

On n'est pas aussi content de la traduction faite encore par Mlle. *Lenox* d'un Roman François qui a pour titre : *Mémoires de la Comtesse de Bercy.* On rend justice à la beauté de cette traduction qui fait juger l'Auteur très-

capable d'écrire de son chef ; mais on prétend qu'elle auroit dû choisir un sujet plus neuf, & que ce dernier Roman n'est qu'un réchaufé de l'*Histoire de Lisandre & de Caliste*, dont il y a une traduction Angloise imprimée à Londres, *in-fol.* en 1635. Un siécle entier n'a pu faire oublier cet original, qu'on est fâché de voir r'habillé de neuf.

POESIES.

La Poësie est, en Angleterre comme en France, une denrée qui est presque également abondante dans toutes les saisons de l'année. Les feux brulans de la Canicule, les frimats glacés de l'Hyver, rien n'arrête la verve incommode, & le faux enthousiasme des faiseurs de vers ; mais il faut avouer aussi que de ces nombreuses productions, il en est très peu qui soient de garde & qui passent l'année. Nous allons en faire connoître quelques-unes.

Odes nouvelles par M. Mason. Les sujets de ces Odes sont véritablement

dans le goût de la Nation Angloise. La premiere est *sur la Mémoire*; la seconde *sur l'indépendance*; la troisiéme *sur la Mélancholie*; la quatrieme *sur le destin de la tirannie*, & le sujet en est pris du quatorziéme Chapitre d'Isaïe. Qui pouvoit mieux qu'un Anglois peindre ces objets si familiers à la Nation? On estime ici la versification de M. *Mason*, & il y a eu deux éditions de son Recueil.

The Earth's groans, &c. „ Les Gé„ missemens de la Terre, par *Duncan* „ *Campbell*, *in*-8°. " Ce singulier Ouvrage est dédié aux enfans d'Adam premier. Ce sont des plaintes de la terre contre les hommes & contre leurs iniquités, suivies de quelques vers mystiques, car le Poëte est enthousiaste : on peut en juger par ce trait de sa Dédicace. „ Croyez que je souffre beau„ coup, lorsque je vois quelqu'un de „ notre noble & ancienne Famille par„ ler ou agir au-dessous de la dignité „ d'un fils de Roi. Souvenez-vous donc „ qu'Adam & Eve, pendant leur in„ nocence, ont gouverné la terre en

„ qualité de Roi & de Reine, & qu'ils „ ont été les Princes les plus sages, les „ plus pieux & les plus heureux qui „ ayent jamais regné". Les vers sont à peu près de ce genre & souvent obscurs, comme tout ce qui est produit par l'enthousiasme.

Lesbie. Conte Anglois en deux Chants, *in*-4°. Le sujet & le dénouement de ce Conte, sont la chûte de la jeune Lesbie. Elle tombe comme toutes les femmes fragiles, & son aventure n'a rien de neuf.

Mead. in-4°. Poëme à l'honneur de feu *Richard Mead*, Medecin du Roi, & membre de la Société Royale, écrit d'abord en Latin & traduit en Anglois par M. *Bartholomew*, Pasteur de Westclandon.

Heliocrene. Poëme Latin, avec la traduction Angloise. Un impotent guéri par des eaux, y pend ses bequilles : un Poëte, au lieu d'un tableau votif, y attache un Poëme. C'est le cas de l'Auteur de celui-ci, fait en l'honneur des Eaux

ferrugineuſes de *Sunninghill*, dans la Forêt de Vindſor. On ne s'y arrêtera pas d'avantage, car tous les Anglois ont jugé que ce Poëme n'immortaliſeroit point les Eaux qu'il célebre.

A Poem ſacred to the memori of Queen Anne, &c. „ Poëme conſacré à la mé„ moire de la Reine Anne, par *Edouard* „ *Cobden*, Archidiacre de Londres, „ *in*-4°. " Ce Poëme a rappellé ce vers de Martial: *Quæ poſt fata venit gloria, ſera venit.* En effet, louer la Reine Anne en 1756, c'eſt revenir d'un peu loin ſur ſes pas. L'Auteur la loue principalement d'une qualité qu'il déſireroit pouvoir inſpirer à tous les Rois d'Angleterre; c'eſt de ſon attachement au Clergé, & du ſoin qu'elle avoit d'avancer ſes Chapelains. On rapporte à ce ſujet une preuve évidente de la faveur que ſes Aumôniers avoient à la Cour. Cette Reine étant malade, les Dames du Palais déſirerent que le Docteur *Maningham*, qui étoit alors de ſervice, récitât les prieres dans une chambre voiſine. Ce Chapelain n'y voulut jamais conſentir, & il repréſenta forte-

ment que les prieres n'étoient point faites pour être sifflées au travers d'une serrure. La Reine ordonna donc qu'il fît les prieres dans sa chambre, & la fermeté du Docteur n'empêcha point qu'il ne fût nommé quelque tems après à un Evêché. Les Critiques Anglois ne trouvent pas que les talens Poëtiques du Docteur *Cobden*, soient proportionnés à son zéle pour la Reine Anne.

A new Translation of Telemachus in English verse, &c. ,, Nouvelle traduc- ,, tion de Telemaque, en vers An- ,, glois, par M. *Gibbon's Bagnall*, ,, Vicaire de Homelacy, dans le Comté ,, d'Hereford, *in*-12. " L'Auteur a porté un faux jugement du grand Fenelon, lorsqu'il a crû que, pour perfectionner son Télémaque, il falloit le mettre en vers. On peut assurer qu'aucun Poëte ne surpassera jamais la prose harmonieuse & vraiment poëtique de M. de Fenelon, sur-tout dans une Langue Etrangere. L'Ouvrage de M. *Bagnall* est fait au reste avec bien du soin. On trouve en marge tous les passages, copiés ou imités des Anciens

dans l'Original François, & on y a rassemblé les meilleures Notes des différentes Editions de Télémaque, avec celles du nouveau Traducteur.

Spring an Ode to Nerissa, &c.,, Le ,, Printems, Ode à Nérisse. Par *Etienne* ,, *Cesar le Maître, in-fol.* " Le Printems d'Angleterre ne ressemble gueres à celui dont les Poëtes qui habitoient des climats plus chauds, nous ont laissé de si belles descriptions : à peine s'y apperçoit-on en Avril du retour de cette saison, qui dans la Grece & en Italie, dès le mois de Février, rend ces contrées délicieuses. Ainsi l'Eloge du Printems par M. le Maître ne doit être regardé, que comme un prétexte pour inviter sa Maîtresse à venir embellir sa Campagne. On trouve de l'imagination & de la Poësie dans l'essai de ce jeune Auteur.

Les Muses Angloises nous conduisent à un genre de Poësie nouveau pour nous : c'est la Poësie Groenlandoise, dont quelques Journaux rendent compte. Les Peuples du Groenland ont un goût effrené pour la Satyre : c'est pour

eux le chef d'œuvre & l'effort du génie. Quand on a fait une tirade de vers contre quelqu'un, on ne garde point l'*incognito* : on va aucontraire chercher son homme pour lui lire la Piéce qu'on a faite contre lui ; & il est obligé d'y répondre sur le champ, à peine d'être regardé comme on regarde en France un homme qui refuse de tirer l'épée pour repousser une insulte. Quelquefois le premier aggresseur, après la réponse de son adversaire, replique ou recommence sur nouveaux frais, & quand celui-ci ne se tient pas pour battu, le combat Poëtique continue, jusqu'à ce que l'un des deux quitte de lassitude. Il y a tel Poëte Groenlandois dont la supériorité est si reconnue, que personne n'ose entrer en lice avec lui. La Poësie du Groenland paroît pourtant être encore au berceau : ce n'est presque que de la prose, & il n'y a gueres plus de cadence que de raison & de rime. Voici une Piéce composée en 1729, pour l'anniversaire de la naissance de Christian IV, qui étoit alors Prince Royal de Dannemarck.

Le Refrein qui se repétoit à chaque vers étoit,

Amna, aja aja, aja aja, aja aja : hei.

Konginggoromamet, amna, &c.
Anguneog tokkopet, amna, &c.
Tipeitsokigogut, amna, &c.
Attatut asseigalloarpatit, amna, &c.
Pellesille tamaunga inekaukit, amna, &c.
Gudimik ajosiarsokullugit, amna, &c.
Torngarsungmut makko innuille pekohagit. Amna, &c.

Traduction vers pour vers.

„ Il sera Roi,
„ Après la mort de son Pere :
„ Nous nous en réjouissons cependant,
„ Parce que nous l'aimons autant que son Pere
„ Qui nous a envoyé des Prêtres,
„ Pour nous instruire sur la Divinité,
„ Afin que nous puissions être délivrés des Démons.

Description des Jardins Chinois. Par M. CHAMBERS.

Les Jardins que l'Auteur a vûs à la Chine, & les conversations qu'il a eues avec *Lopqua*, célébre Peintre Chinois, sur les Jardins de cette Nation, voilà les sources d'après lesquelles il se flatte de faire connoître cette partie de l'Architecture Chinoise qui mérite notre attention.

La Nature est le modéle des Chinois, & même dans ce qu'ils font de plus irrégulier, ils cherchent à l'imiter. Ils commencent avant tout à examiner la situation & la nature de leur terrain. C'est de là qu'ils partent, pour se ménager les ornemens les moins dispendieux. Ils s'attachent aussi à profiter de tous les avantages du local, & à en cacher toutes les imperfections.

Comme ce Peuple n'est pas dans l'usage des longues promenades, il est rare de voir à la Chine de ces avenues spatieuses & de ces longues allées que nous avons en Europe. Leur art est donc de varier les scénes dans

un espace borné, & de vous conduire par des allées tournantes à des points de vue qui sont tous marqués par un petit bâtiment, par des bancs, ou par quelque autre invention.

Les Artistes distinguent trois sortes de perspectives ou de tableaux propres à décorer les Jardins, les vues agréables, celles qui inspirent une sorte d'horreur, & celles qui causent une espece d'enchantement. Ils se servent de toutes sortes de moyens dans ces dernieres, pour causer la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre un torrent rapide dont le bruit frappe l'oreille de celui qui se promene, sans qu'il puisse distinguer d'où vient ce bruit. D'autres fois ils bâtissent des cavernes, ou des especes de rochers artificiels, au travers desquels ils font jouer l'air qui produit des sifflemens singuliers. Ils peignent dans ces scénes enchantées des arbres & des fruits extraordinaires, & des animaux monstrueux. Enfin ils y pratiquent des échos artificiels, & bien compliqués.

Dans les scénes destinées à l'horreur, ils présentent des Cataractes impétueu-

ses, des cavernes obscures, des rochers pendants, qui semblent prêts à se détacher. Les arbres sont d'un aspect effrayant : quelques-uns paroissent avoir été brisés par les vents, d'autres sont renversés & arrêtent le cours des torrens qui semblent les avoir entraînés ; on en voit qui paroissent avoir été frappés de la foudre. Là sont des ruines de bâtimens incendiés, & de misérables cabanes dispersées sur des montagnes, qui annoncent l'existence de quelques malheureux Habitans. A ces objets de terreur, il en succede d'agréables : les Artistes Chinois qui connoissent le prix du contraste brillent dans cette partie. Ils entendent admirablement bien l'art de ménager des passages brusques, ainsi que l'opposition des formes, des couleurs, des ombres, &c. Ils vous conduisent d'un point de vûe très-borné, à une perspective étendue : de la rive d'une riviere ou d'un lac, vous passés tout-à coup dans une plaine, dans une Forêt, sur une montagne. Aux couleurs obscures & sombres, ils en opposent de lumineuses & de fort éclatantes, & des formes compliquées

aux plus ſimples formes. Enfin par un arrangement où le goût preſide, ils font un compoſé très diſtinct dans ſes parties, & dont l'enſemble eſt toujours frappant.

Lorſqu'ils ont beaucoup de terrein, ils multiplient extremement & varient à proportion leurs perſpectives. S'ils n'ont qu'un eſpace borné, ils tâchent d'y remédier en diſpoſant les objets de façon, qu'étants vûs ſous différens aſpects, ils forment des points de vûe variés. Ils imaginent des embelliſſemens propres à toutes les heures du jour, au matin, à l'après dinée, au ſoir. Ils bâtiſſent même des ſalles formées pour l'amuſement des différentes parties du jour.

La chaleur du climat leur fait employer beaucoup d'eau dans leurs Jardins. Ceux qui ne ſont pas d'une grande étendue, ſont preſque entierement innondés; on n'y voit que quelques Iſles & quelques rochers à ſec. Dans les grands Jardins, ils forment des lacs, des rivieres, ou des canaux, dont les bords ſont diverſifiés toujours conformément à la nature. Ces bords ſont

quelquefois fablonneux & ftériles ; d'autres font couverts d'arbriffeaux & de fleurs ; d'autres font efcarpés, & forment des cavernes où l'eau fe décharge impétueufement. Quelquefois on trouve au milieu de ces lacs des prairies couvertes de beftiaux, ou des piéces de terre femées de ris, entre lefquelles peuvent fe promener des gondoles. Souvent c'eft un bocage où pénetre un ruiffeau affez profond, pour que les batteaux puiffent y naviger ; ou c'eft un rivage bordé d'arbres affez touffus, pour former un berceau fous lequel paffe une gondole. Toutes ces eaux conduifent toujours à quelque objet intéreffant, tel qu'un magnifique bâtiment, des terraffes coupées fur le fommet d'une montagne, une caffine placée au milieu d'un lac, une cafcade, une grotte avec plufieurs logemens induftrieufement pratiqués, ou un rocher artificiel. J'obferverai, par rapport à ces rochers, que dans leur conftruction les Chinois furpaffent tous les autres Peuples. La feule fabrique des rochers occupe à la Chine un très-grand nombre d'Ouvriers, & c'eft une

profeſſion à part. Ils ſe ſervent pour ces rochers d'une pierre de couleur bleuâtre & d'une forme irréguliere, qui eſt preſque uſée par l'action de l'eau. Les Chinois ſont fort curieux de ces pierres, & fort délicats dans le choix de celles qu'ils employent pour les payſages qui ornent leurs appartemens : ils les payent un prix exceſſif, lorſqu'elles ſont d'une couleur convenable & d'une belle forme. A l'égard de celles qu'ils employent pour leurs rocailles, elle eſt d'une eſpece plus dure & plus forte. Ils la lient avec un ciment bleu, & en font des grottes très-vaſtes. L'élégance de leur forme marque bien du goût dans ceux qui les conſtruiſent. Ils les couvrent de bruyeres, d'arbriſſeaux & d'arbres ; ils placent à leur ſommet de petits Temples, ou d'autres bâtimens auxquels on parvient par des ſentiers raboteux, coupés dans le roc.

Leurs rivieres ne ſont preſque jamais droites : elles vont pour la plûpart en ſerpentant. Quelques-unes ſont étroites, bruyantes & rapides ; d'autres ſont larges, profondes & calmes. On

y voit souvent des roseaux, des plantes aquatiques, & sur-tout le *Lienhoa* dont ils font un cas particulier. Ils y placent des moulins ou des machines hydrauliques qui embellissent la scene. Ils ont aussi sur leurs rivieres quantité de bâtimens de différentes formes. Dans la construction de leurs cascades, ils évitent avec grand soin l'uniformité. Les chûtes d'eau y sont plus ou moins rapides, & plus ou moins élevées. Ils interrompent souvent le coup d'œil de la cascade par des feuillages épais, au travers desquels on voit jouer l'eau. Quelquefois on passe au-dessus de la cataracte sur des ponts de bois qui conduisent d'un roc à un autre.

Dans leurs plantations, ils varient beaucoup la forme & la couleur de leurs Arbres. Ils mêlent avec adresse plusieurs sortes de verds plus ou moins foncés, & parmi ces arbres il y en a de fleuris presque pendant toute l'année. Le Saule est leur arbre favori : ils le placent avec raison sur le bord des rivieres, où il panche sur l'eau, en y formant un ombrage agréable.

On a déja dit que les Chinois aiment

à surprendre agréablement. En effet vous vous promenez souvent dans une allée qui diminue insensiblement, & qui devient enfin presque impraticable : mais lorsque vous commencés à désespérer de vous en tirer, vous trouvés une issue qui vous ouvre un coup d'œil charmant, & qui vous flatte d'autant plus, que vous vous y attendiés moins ; ou bien ce spectacle enchanté s'ouvrira à la sortie d'une caverne obscure, ou d'un lieu aride & désagréable.

Un autre de leurs artifices, est de cacher leurs plus belles perspectives par des arbres ou par des objets intermédiaires, ce qui pique la curiosité du spectateur, qui en s'approchant de plus près, trouve quelque chose de fort différent de ce qu'il croyoit entrevoir. On ne voit presque jamais où se terminent leurs piéces d'eau ou leurs lacs : ils veulent laisser à l'imagination le plaisir de s'évertuer, en cherchant où ils aboutissent.

Quoique les Chinois soient peu versés dans l'Optique, une fréquente pratique leur fait quelquefois imaginer des

perspectives très curieuses ; & ils en placent le plus qu'ils peuvent dans leurs Jardins.

Malgré le peu de goût qu'ils paroissent avoir pour la ligne droite, ils ne la rejettent pas entierement. Quand ils n'ont rien de plus intéressant, ils font comme nous des avenues : mais en fait de routes sur-tout, ils prennent autant qu'ils peuvent le niveau pour les faire très-droites, & ils regardent comme une absurdité d'aller chercher la courbe, lorsqu'on peut l'éviter.

Par cette Description des Jardins Chinois, on voit que ce Peuple n'a pas attendu aussi long-tems que nous à perfectionner cette partie. Un Prince qui auroit réuni dans un Jardin de sa Capitale tous les spectacles que nous venons de tracer, n'auroit-il pas fait un Monument digne d'Auguste & de Louis XIV ?

POUR terminer l'Article d'Angleterre, voici deux morceaux que les circonstances doivent nous rendre interressans. Un peu de Politique ne sera jamais déplacée

placée dans un *Journal*, dont l'objet eſt principalement de faire connoître le génie des Peuples qui nous environnent.

I.

Extrait d'une Lettre écrite à M. Pitt par un Marchand de Londres, *ſur le Commerce d'Afrique.*

Considerer nos Plantations de Sucre ſéparément & abſtraction faite du reſte de nos établiſſemens, c'eſt comme ſi l'on s'occupoit de la ſtructure du corps humain, ſans avoir égard à la circulation du ſang. Notre Commerce des Indes Occidentales ne peut ſubſiſter ſans nos Colonies d'Afrique. Si l'ignorance, la négligence & une œconomie déplacée nous font perdre ces établiſſemens, cette perte entrainera bientôt celle des Plantations de ſucre qui ne peuvent ſe conſerver que par le moyen des Negres que nous tirons d'Afrique. Examinons donc l'état de nos Forts dans ce Continent.

La Compagnie d'Afrique qui étoit déja ſur ſon déclin en 1730, deman-

da & obtint du Parlement un secours annuel de 200000 livres qui lui fut payé jusqu'en 1746. Ce secours lui ayant alors manqué, ses dettes au bout de quelque tems monterent à deux millions 600 mille liv. Les Forts & les Châteaux tomberent presque en ruine, & le crédit de la Compagnie s'altéra considérablement. On prit donc le parti d'abolir l'ancienne Compagnie d'Afrique, & le Parlement lui donna 120000 liv. pour compensation des Forts, Terres, Droits, Esclaves, livres & papiers qui lui appartenoient. Depuis 1749, le Parlement a assigné tous les ans 200000 liv. pour les réparations & les dépenses concernant ces Forts. Enfin en 1750, 1753, & 1755, on a donné jusqu'à 320000 liv. pour cette destination.

Il est vraisemblable que les François ne tarderont pas à attaquer ces Forts. Sommes-nous en état de défense ? C'est ce qu'il faut examiner. Une personne instruite qui vient de ce Pays-là m'a communiqué l'état actuel de nos Forteresses, que je vais mettre sous vos yeux.

1. *James-Fort*, (le Fort de Jacques) dans la Riviere de Gambie, quoique monté de 36 Canons, n'est pas en état de résister à des forces Européennes.
2. Le Fort d'*Anamaboe* n'est pas encore fini.

3. Le Fort de *Tantumquery* a 13 Canons.	13	Hors d'état de résister.
4. Celui de *Winnebah*.	16	
5. Celui d'*Accra*,	36	

6. Le Fort *Wydah*, qui étoit ci devant muni de 35 Canons, est à présent abandonné.

7. Le Fort de *Commenda* a 31 Canons,	31	Hors d'état d'être réparés.
8. Celui de *Succondi*,	29	
9. Celui de *Dixcove*,	30	

10. Le Château de *Cupe-coast*,	Capables seulement de contenir les naturels du Pays.
11. Le *Fort-Royal*,	
12. La Tour *de Philippe*,	
13. Le Fort *de la Reine Anne*.	

Nous n'avons d'ailleurs que trois Vaisseaux de Guerre de ce côté-là. Il

est donc évident que malgré nos 13 Forteresses, une Flotte Françoise de 8 Vaisseaux nous chasseroit de l'Afrique, après quoi ils feroient seuls le commerce des Esclaves, celui de l'yvoire, de la gomme, de la cire, de l'or, des drogues, & des bois de teinture. Nos Plantations de sucre une fois ruinées, nous ne pourrons plus en tirer le sucre, le Rum, le cotton, le gingembre, l'aloes, & les autres denrées que nous y échangeons si heureusement contre nos laines & les autres productions de nos Manufactures. Telle est la perte dont nous sommes menacés, si nous ne remédions pas promptement à des maux si pressans.

On a déja calculé que pour réparer & maintenir nos Forts en état de défense, il falloit annuellement quatre cens dix-huit mille livres; il faudroit donc que le Parlement ajoûtât 218000 liv. aux 200000 liv. qu'il donne déja pour cet objet. Il faut aussi renforcer assez considérablement l'Escadre que nous avons aux Indes Occidentales, pour qu'elle puisse détacher des Vaisseaux sur la Côte d'Afri-

que, à l'effet d'y protéger notre Commerce.

Si nous ne prenons pas ces précautions, nous perdrons le Commerce du sucre, & nous serons obliges de faire sortir du Royaume 2600000 liv. pour en acheter de nos ennemis.



II.

LISTE des forces actuelles de l'Angleterre, tirée du LITTERARY-MAGAZINE*, du mois de Septembre 1756.*

LISTE des Vaisseaux qui étoient en commission le 1 Juillet 1756.

Vaisseaux.	*Canons.*	*Total des Canons.*	*Hommes.*	*Total des Hommes.*
3	100	300	850	2550
9	90	810	750	6750
4	80	320	600	2400
26	70	1820	500	13000
29	60	1740	400	11600
24	50	1200	300	7200
12	40	480	250	3000
42	20	840	150	6300
41	*Chaloupes.*	574	100	4100
190	.	8084		56900

Sans compter les Schebecks, les Brulots, les Bâtimens de transport, six Yachts, & quatre Vaisseaux armés.

Etat des forces de terre qui étoient sur pied à la même datte du 1 Juillet 1756.

CAVALERIE.

Gardes du Roi à cheval, 2 Compagnies.

Grenadiers à cheval, deux Compagnies.

Un Régiment de Gardes bleues à cheval.

4. Régimens de Cavalerie.

Un Régiment de Gardes-Dragons à de 9 Compagnies.

2 Régimens de Gardes-Dragons, chacun de 6 Compagnies.

14 Régimens de Dragons, chacun de 6 Compagnies.

La Cavalerie se monte en total à 26 Régimens, ou différens Corps, faisant environ, 8500 hommes.

INFANTERIE.

	Régimens.	Bataillons.	Hommes dont chaque Bataillon est composé.	Total.
3 Reg de Gardes à pied.	1	3	750	2250
	2	4	750	3000
	1	4	1000	4000
	1	2	750	1500
	2	2	1000	2000
	58	58	750	43500

1 Régiment Royal d'Artillerie, 800

39 Compagnies détachées d'Invalides, de 100 hommes chacune, ... 3900

9 Compagnies détachées de Fantassins, de 100 hommes chacune, ... 900

80 Compagnies de Marine de 100 hommes chacune, 8000

Total de l'Infanterie, 69850

Total de la Cavalerie, 8500

Total général, 78350

On ne met point en ligne de compte 6500 Hessois & 9500 Hanovriens, qui étoient alors campés près de Winchester & dans la Province de Kent.

Les Officiers Généraux des Troupes de Terre, sont un Capitaine Général, qui est le *Duc de Cumberland*; quatre Généraux; vingt-neuf Lieutenants-Généraux; quarante-trois Majors-Généraux.



ALLEMAGNE.

Dissertation sur l'Etat des Bardes *& des* Druides, *sous* Occo II.

VOICI une Piéce qui a bien l'air d'une Satire, mais dont il nous paroît difficile de faire des applications bien justes. Quelque soit l'objet de l'Auteur, si l'on soupçonne quelque chose, tous les traits sont si généraux & si vagues, qu'ils ne peuvent blesser personne. Nous avons cru par cette raison devoir représenter le gout ou le génie d'un Ecrivain étranger dans un genre où nous excellons quelquefois.

Les Druides & les Bardes étoient si célébres parmi les Germains & les Gaulois, que les Sçavans ont bien raison de se plaindre du défaut de Monumens qui les laisse encore dans la plus profonde obscurité par rapport à nous. Tout ce que les Compilateurs les plus

attentifs ont pû recueillir, toutes les notions qu'on a fait passer successivement d'un livre dans un autre, n'en donnent qu'une idée bien imparfaite. Les vingt mille vers que les Druides étoient obligés de sçavoir par cœur, avant que d'être dignes de ce nom, (1) ont été perdus, sans qu'il en reste aucun vestige. Nous ne sçavons non plus que très-peu de choses de leurs usages, de leurs opinions, de leurs mœurs. Les Sçavans ne sont pas seulement d'accord sur l'origine de leur nom. On est encore incertain s'il vient de l'Hebreu, du Grec, du Celtique, ou de l'Anglois (2). Ce vuide dans une importante partie de l'Histoire Ancienne m'a engagé à faire toutes les recherches possibles, pour essayer de le remplir. Mon application à ce curieux objet n'a pas été tout-à-fait infructueuse, & je suis du moins en état d'en offrir au Public un essai. Tout ce que je vais dire est appuyé des mo-

(1) Cæsar, de Bello Gallico, L. 6.

[1) Voiez le Mémoire de M. *Frick*, d'Ulm, sur les Druides.

numens & des Ecrivains les plus dignes de foi.

Tous les tems se ressemblent & ceux qui succédent aux âges antérieurs ne sont, si j'ose ainsi m'exprimer, qu'une image refléchie des premiers. La folie, l'ignorance & les passions changent seulement avec le tems d'habillement & de langage, mais restent au fond toujours les mêmes. On reconnoît souvent tous les ridicules, tous les travers & tous les vices des tems modernes où l'on écrit, dans ceux des siécles passés : il n'y a quelquefois dans les personnages à changer que la tête ou l'habit. Je me rejouis d'avance de l'étonnement dont seront frappés mes Lecteurs, quand ils verront mille ressemblances entre nos tems & le tems des Bardes, dont j'ai rassemblé les débris. J'ai douté plus d'une fois moi-même, en crayonnant ces augustes Bardes, si je ne traçois point le portrait de mes chers Contemporains.

L'extinction des Druides dans les Gaules, qui ne fut pourtant point l'ouvrage d'un jour, est trop connue pour que j'aye besoin de m'y arrêter, ou

d'en faire un long recit. Les Romains ayant ſubjugé les Gaules, tâcherent d'y introduire leur Religion, & d'en extirper peu à peu le Druidiſme : de-là les perſécutions que les Druides ſouffrirent ſous l'Empire de Claude (1). Ils étoient trop foibles, pour s'oppoſer à la force, & par cette raiſon on n'eut pas de peine a les détruire ou à les chaſſer. Ceux qui échapoient au fer des perſécuteurs, fuyoient dans la Friſe, où n'avoient pas encore pénétré les armes Romaines, & ils s'y ſoutinrent pendant quelques ſiécles dans leur ancienne autorité. L'Hiſtoire nous a conſervé les noms de quelques chefs de ces Druides, tels que *Saro*, *Adat*, *Jodowalda*, *Vilho*, &c ; mais nul tems n'eſt plus remarquable, que celui dans lequel Occo II. en étoit le chef, parce qu'alors le nom de Druides tomba dans le dernier aviliſſement. C'eſt auſſi l'époque qui m'a fourni le plus de traits, pour compoſer le tableau du Druidiſme.

(1) Suetonne, vie de Claude, Chap. 25. Pline L. 30. Ch. 1. Strabon Ch. 4.

Occo II, l'Archi-Druide, fut surnommé le *Créancier*, parce qu'il lui étoit dû presque par toute la Frise. On en sera surpris en se rappellant l'endroit où Tacite nous dit, que les anciens Germains faisoient peu de cas de l'argent, & que les Druides particuliérement cherchoient leur plus grande gloire dans le mépris des richesses & dans la juste dispensation qu'ils faisoient des dons volontaires qui leur venoient de la piété des Peuples, pour soulager les indigens (1). Mais les Romains ayant appris aux Gaulois & aux Germains le prix de l'argent, la cupidité, compagne inséparable des richesses, se répandit bientôt jusques dans la Frise, & corrompit le désintéressement des Drüides. Elle devint même si générale & si publique parmi eux, qu'on disoit communément en proverbe pour caractèriser avec énergie un homme avide & interessé, *avare comme un Druide*. Mais on indiquoit par-là principalement les *Eubages*, qui étoient chargés des sacrifices.

(1) Tacit. de *Moribus German.* C. 17.

Cependant aucun d'eux ne poussa jamais l'avarice au point où l'avoit portée Occo. Il étoit en réputation d'une grande sagesse, & c'est ce qui l'avoit fait élever à la Dignité qu'il deshonoroit par son avarice. La Nature où l'Art l'avoit fait *Ventriloque*, & le secret de parler du Ventre étoit pour lui une source de richesses, parce qu'on n'entendoit qu'à demi ce qu'il disoit. Le Peuple prenoit toutes ses paroles pour autant de décrets divins. Les anciens Druides, entre plusieurs Maximes utiles, avoient établi que l'argent qu'on prêtoit en cette vie, devoit être rendu aux Créanciers dans l'autre monde (1). Occo accoutumé à faire l'usure, & trop empressé de jouir en ce monde pour compter sur les biens de l'autre, avoit rayé cette Maxime des vers des Druides, & en avoit mis à sa place une autre qui se justifioit du moins par les apparences. Il disoit, que tous ceux qui vivoient dans l'indigence, étoient hais des Dieux. Sur ce

(1) V. les Mémoires de M. *Jullot*, sur la Franche-Comté.

principe, il se croyoit plus cher que personne au Créateur de la Lune, parce que personne dans la Frise ne l'égaloit en richesses. On remarque à cette occasion, comme une singularité de sa vie, que tout le tems qu'il fut chef des Druides, aucun pauvre n'osa jamais s'adresser à lui; tant son immisericorde ou sa dureté étoit généralement établie. Sous son Ministére tout devint venal. On ne recevoit plus la robe blanche qui étoit l'habillement des Druides, ni la couronne de feuilles de Chêne, sans payer bien cherement les droits arbitraires du Ministre. Occo étoit de la tête plus grand que tous les Frisons; mais d'une figure assez maigre, complexion de l'avarice, qui l'empêchoit d'avoir toute l'autorité qu'il auroit eue parmi les Frisons, parce qu'ils vouloient qu'un Eubage eût le corps robuste & fût ramassé: car l'embonpoint étoit chez eux, ce que la barbe épaisse & prolixe étoit parmi les anciens Sages ou Philosophes de la Grece. Tous les Historiens conviennent que ceux qui parvenoient alors à la dignité d'*Eubage*, faisoient leurs

efforts, pour acquerir une qualité si nécessaire (1).

Le Successeur d'Occo, fut *Synna*, homme très-affable, qui pour être élevé à cette dignité avoit, soit en public, soit secrétement, fait jouer tous les ressorts de l'ambition la plus souple & la plus artificieuse. Le jeu de *Synna* consistoit à faire éclater publiquement un grand zéle contre tous les vices, & à flatter en secret les vicieux. Dans le tems qu'il n'exerçoit encore qu'un des plus bas emplois du Druidisme, les *Samothées* acqueroient de jour en jour une grande réputation de sainteté. Ils menoient en apparence une vie fort austére; ils sortoient rarement de leurs forêts, voyoient peu le monde, affectoient un air triste & mortifié, & panchoient artistement la tête vers l'épaule droite. Les Samothées ne négligeoient point une seule fête de Lune; ils alloient nuds pieds, & se piquoient d'avoir quantité de révélations, soit par songes, soit par des apparitions réelles.

(1) Martin Hamcon parle amplement de notre Occo, dans son Histoire de la Frise, Liv. 11.

C'est par-là principalement qu'ils en imposoient aux Peuples, & ils étoient au demeurant ennemis déclarés de toutes les Sciences cultivées par les sublimes Bardes. *Synna* goûtoit fort les Samothées, & se modéloit volontiers sur eux ; il faisoit leur éloge en toute occasion, & il avoit particuliérement d'étroites liaisons avec ceux des Cattes. Les *Saronides* qui passoient pour les Philosophes des Druides, étoient ennemis des Samothées ; mais la souplesse de Synna sçavoit s'accommoder aux uns & aux autres. Quand il se trouvoit avec les premiers, il parloit d'une maniere énigmatique, & tournoit les Samothées en ridicule : avec ces derniers au contraire il prenoit le ton doucereux de l'hypocrisie. Parmi les Samothées, il passoit pour le plus saint homme du monde, & parmi les Saronides pour un homme sentencieux & profond. Ainsi par ce moyen les deux Sectes s'efforçoient à l'envi de l'élever. Il affectoit partout un maintien humble & fort simple, parce qu'il avoit vû quelquefois le vrai mérite se cacher naturellement sous cet extérieur ; mais

son orgueilleuse modestie se trahissoit en toutes occasions, & la ridicule présomption qui l'enfloit comme une Vessie perçoit de toutes parts. Il étoit enfin parvenu à fasciner les yeux les plus clairvoyans, & à se faire attribuer sur sa parole tout le sçavoir qu'il osoit se supposer. On l'accusoit cependant d'emprunter tout des Druides Britanniques; mais un Ecrivain digne de foi assure le contraire en ces termes : » L'opinion » que Synna avoit emprunté des Bretons » la meilleure partie de sa Doctrine, » souffre quelque difficulté, dit-il ; au » moins est-il bien certain que tout ce » qu'il a pris d'eux, il l'a sçu telle» ment déguiser & défigurer, qu'il » paroît être son propre ouvrage ». Il se vantoit d'être éloquent, parce qu'il étoit enthousiaste, parleur, diffus, & singulier. Il avoit le rare talent des femmes, celui de pleurer quand il vouloit, & cet hypocrite talent, il l'appelloit sensibilité naturelle, ou l'art de toucher. Par tous ces moyens il s'étoit acquis parmi les Druides, & même parmi les *Dryades* un grand nombre de Sectateurs, car Partisans seroit trop

peu dire. Les Dryades (ainsi que sont appellés par quelques Ecrivains du tems, les femmes sçavantes de la Frise), étoient chez les Druides à-peu-près ce que les Dévotes sont chez nous. Elles avoient peut être autrefois regardé avec mépris leurs rivales en beauté, ou tout au moins en jeunesse : maintenant fieres de leurs connoissances, elles faisoient rendre à leur esprit l'hommage qu'on refusoit à leur sexe dénué des charmes qui l'obtiennent. Elles étoient admises aux plus sublimes entretiens des Druides, & sçavoient toutes les nouveautés qui arrivoient en matiere de hautes sciences, & même celles qui n'étoient point arrivées. Les Dryades étoient dévinereſſes, s'entendoient bien à interprêter les songes, & sçavoient toutes sortes de langues. Elles assistoient à toutes les naissances, pour bénir les enfans nouveaux nés, & les empêcher de tomber en chartre, ou de devenir maigres. Car c'étoit un des plus grands mérites en Frise, que d'être gras, & un garçon né avec des joues boursouflées & une grosse tête, étoit en quelque façon désigné Druide dès

le ventre de sa mere (1). Synna se comportoit admirablement avec ces Dryades, ou Druidesses. Pour les flatter, il leur faisoit espérer qu'elles auroient un jour le premier rang dans la Lune. Synna étoit aussi intéressé & aussi avare qu'Occo, mais son avarice étoit plus cachée. Il parvint même à se faire une sorte de réputation de libéralité; car il assembloit tous les mois devant le chêne, sous lequel il sacrifioit, quelques femmes oisives & quelques mendians de profession, auxquels il distribuoit de petites aumônes. Dès qu'un Eubage étoit mort, Synna par les plus basses flatteries, ou par le moyen de quelques vieilles Dryades qu'il mettoit en campagne, tâchoit de gagner ceux qui avoient apporté leurs sacrifices au défunt, & de les engager à le prendre pour leur Sacrificateur. Il fut le premier qui établit parmi les Druides ce dogme opposé à l'ancienne doctrine des Druides: qu'une maison, une femme & de grandes richesses sont les trois plus grandes félicités sur la

(1) Paul Jov., L. 50.

terre. La premiere pourtant lui manquoit, parceque l'austerité des Druides ne leur permettoit point d'avoir des demeures propres. Mais pour s'en dédommager, il se flattoit d'avoir un jour dans la Lune un grand domaine en partage qu'il posséderoit en toute Souveraineté. Il soutenoit aussi qu'on ne pouvoit regarder comme riche, ni par conséquent obligé de contribuer à l'entretien de pauvres, un pere de famille, quelque aisé qu'il fût, parce que ses véritables pauvres étoient ses enfans. *Sivard*, homme grondeur, à juger de lui par les dehors, étoit revêtu de la même dignité que *Synna* (1). Il aimoit sa femme plus que sa charge; il se levoit, mangeoit, & dormoit. Peu curieux des sacrifices, il faisoit faire les fonctions de sa dignité par d'autres, & s'en tenoit à faire bonne chere. Tout sévére qu'il paroissoit, il ne se fachoit de rien, de crainte d'une suffocation. Il parloit peu & toujours fort doucement, pour ménager ses poumons dont il se défioit. Il

(1) *Hacmon*, L. II.

étoit ennemi déclaré de toutes les innovations. Les derniers de ses prédécesseurs parmi les Druides, étoient gens peu rafinés, & il ne vouloit pas qu'on en sçut plus qu'eux. Il défendoit toute liaison avec les Eubages Britanniques, parce qu'ils étoient plus sçavants que ses Prédécesseurs, & quand quelqu'un étoit convaincu d'avoir conversé avec eux, s'il obtenoit la couronnne de chêne, c'étoit surement malgré lui. Il n'étoit pas aisé de le faire mettre en colere ; si ce n'est quand quelque Druide entreprenoit de sçavoir quelque chose de plus que les vieux vers qu'il avoit appris : car alors il s'emportoit presque jusqu'à rougir. Il condamnoit tous ceux qui dans leurs discours au Peuple, s'exprimoient avec l'énergie des Discoureurs Britanniques. Lorsqu'il entendoit quelque discours de ce genre, il en soupiroit, jurant par la Lune, que les anciens n'avoient pas parlé de la sorte, qu'il s'en souvenoit très-bien, & qu'ils étoient tout aussi bons Druides que ceux ci. Ce qu'il appelloit les anciens Druides, c'étoit ceux dont ils regrettoient la simplicité

& qui vivoient environ quarante ans avant lui. Heureusement pour son repos, le Druidisme Britannique faisoit peu de progrès chez les Frisons. La plûpart des jeunes Druides bénissoient continuellement *Sivard* & ses Prédécesseurs, parce qu'ils leur avoient montré l'exemple, ainsi que les moyens, de rester dans leur précieuse ignorance, & de n'en pas devenir moins riches. Ce fut lui qui fit brûler les livres de Ciceron, sur la Nature des Dieux (1). Je tiens tous ces faits d'un ancien Poete dont le nom s'est perdu dans la nuit des tems : car les anciennes Chroniques Frisonnes ne contiennent que deux mots sur ce grand Druide : *Sivard*, disent-elles, *étoit un des premiers Eubages. Lorsqu'il eut cessé d'engendrer des fils & des filles, il perdit l'appetit, cessa de manger, & mourut.*

On juge bien qu'il n'étoit pas difficile aux Eubages qui succéderent à Sivard de suivre de pareils exemples : aussi tous se modélerent sur lui. Les anciens Eubages s'étoient distingués par la sainteté

(1) *Hacmon*, L. 11.

de

de leur vie, par la sévérité de leurs mœurs, par leur amour pour la vérité, par un zéle aussi sincére qu'ardent pour le bien de tous les Frisons, & par une vertu sans tâche. Sous Occo II, il n'en restoit presque plus de vestiges. Autrefois, pour être Druide, il falloit cultiver son esprit pendant plus de 20 ans dans les Ecoles publiques; il falloit long-tems se taire, écouter les Maîtres, se contenter de réflechir, voyager parmi d'autres Peuples, & subir après cela les plus rudes épreuves de la part des anciens Eubages. Mais alors on avoit trouvé le moyen d'abréger toutes ces difficultés. Un flatteur qui se baissoit jusqu'à terre devant un vieux Druide, ou même un Calomniateur faisoit en peu de tems bien plus de chemin que ceux qui non-seulement sçavoient par cœur les vingt mille vers du Druidisme, mais même qui les entendoient: chose prodigieuse en ce tems-là. Il y avoit encore un chemin plus court pour devenir Eubage, sans rien sçavoir. Les *Vergobretes* chez les Frisons tenoient le premier rang, & ils avoient beaucoup d'influence

dans l'élection des nouveaux Eubages: il dépendoit souvent d'eux seuls de les nommer. Mais ils aimoient à se voir une grande suite, & ils vouloient qu'on s'attachât servilement à eux & à leurs enfans. Ainsi ceux qui vouloient rester chez eux pour quelques années en qualité d'esclaves, & qui pouvoient se resoudre à prendre pour femme celle de leurs concubines dont ils étoient las, pouvoient compter de parvenir à la dignité de Sacrificateur. Epouser la maîtresse d'un Vergobret, s'appelloit alors faire sa fortune.

Les Eubages étoient rarement d'accord entre eux, parce qu'ils étoient tous également orgueilleux. Malgré l'ignorance dont la plûpart faisoient profession, ils vouloient passer pour sçavans, & prétendoient sçavoir plus que d'autres. De ces ridicules prétentions, naissoient entre eux de cruelles disputes. Ils se regardoient & ils se traitoient réciproquement comme ennemis déclarés: on les entendoit prononcer charitablement les uns contre les autres les plus violens anathêmes, & quand on vou-

loit examiner pourquoi ces ſaints hommes ſe perſecutoient ainſi, c'étoit ordinairement pour un mot de quelque ancien Vers qu'ils expliquoient autrement les uns que les autres, & qu'aucun d'eux n'entendoit.

Cependant chez tous les Eubages, c'étoit une maxime de leur politique de cacher plûtot les folies & les défauts de leurs ſemblables, que de les rendre ridicules; comme ſi ſous une robe courte & blanche, ſous un front couronné de chêne, les vices changeoient de nature. Que les tems ſont heureuſement changés! Les hommes, dans ces jours de lumiere, s'accordent tous à déteſter encore plus les vices, lorſqu'ils cherchent à ſe déguiſer ſous le maſque de la ſageſſe.

Les Eubages avoient un moyen immanquable, pour reprimer ou pour opprimer ceux qui s'élevoient contre leurs vices. Ils ſe rendoient les accuſateurs de tous ceux qu'ils voyoient animés d'un zéle ſincére, & les dénonçoient comme des ennemis déclarés du Créateur de la Lune & du Druidiſme. Quoiqu'on n'attaquât que leurs vices, ils

prétendoient qu'en leurs personnes on attaquoit la dignité des Eubages. Ils sçavoient particulariser les portraits les plus généraux, & les appliquer à ceux qu'ils jugeoient & les plus sensibles à l'injure, & les plus en état d'en vanger jusqu'à l'apparence. C'est pour cela principalement qu'il étoit fort dangereux de mêler le nom seul d'Eubage ou dans ses discours ou dans ses écrits. *Aventin* raconte l'exemple d'un Druide très-honnête-homme, nommé *Ulfo*, qui fut cruellement persécuté, pour avoir osé publier quelques vérités trop hardies qui intéressoient l'honneur des Eubages (1). On n'ignore point que les Druides faisoient remonter leur origine aux anciens Mages des Perses, & aux Gymnosophistes Indiens. *Ulfo* qui chérissoit la vertu, avoit composé un Mémoire sur les anciens Gymnosophistes, dans lequel il avoit confondu les tems, & où sous des noms empruntés il peignoit les vices du sien. Les Eubages les plus bornés eurent assez d'esprit, pour se retrouver dans cette

(1) *Hacmon*, L. 3.

peinture, parce que les hommes les plus ſtupides ſont quelquefois les plus ſoupçonneux, & que la ſotiſe n'exclut point la méchanceté. *Ulſo* n'avoit eu intention d'attaquer perſonne en particulier, mais ſeulement de repréſenter ſous des traits vagues & généraux les déſordres qu'il remarquoit parmi les Miniſtres du Chêne. Les Eubages ne lui pardonnerent point : il y eut contre lui un déchaînement général qui devint bientôt une perſécution. On avoit la clef de tous ſes portraits : aucun Eubage alors, diſoit-on, n'étoit ni aſſez pur, ni de mœurs aſſez irréprochables, pour qu'*Ulſo* n'eût voulu déſigner perſonne d'entre eux. Il n'en fallut pas d'avantage, pour le repréſenter comme l'ennemi du Druidiſme, & par conſéquent des Dieux; car de tout tems les hommes conſacrés à leur culte, ont confondu leur propre cauſe avec les objets les plus révérés. On chercha donc à ſoulever toute la Friſe contre *Ulſo.* Heureuſement il n'aſpiroit à rien parmi eux, & il fit bien de renoncer à l'honneur de devenir Eubage, où il ne ſeroit jamais parvenu.

Les Saronides, autre eſpéce de Druides, étoient les Philoſophes des Friſons, & l'inſtruction de la jeuneſſe leur étoit confiée. Les anciens Saronides s'étoient rendus fort célébres par la grande connoiſſance qu'ils avoient du cœur humain, par l'étude de la nature & de ſes miſtéres, par l'art avec lequel ils ſçavoient enſeigner efficacement la vertu & inſpirer la haine des vices. Mais que leurs ſucceſſeurs avoient dégénéré ! Toute la ſcience de ceux-ci conſiſtoit à répéter continuellement un petit nombre de maximes obſcures & énigmatiques, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes. Au lieu d'étudier la Nature & de l'obſerver, ils vouloient la déviner ſans étude, ou plutôt diriger ſa marche:ils vouloient être Créateurs, & bâtiſſoient des hypothéſes pour y poſer les fondemens du monde. Avant que de connoître lés Corps, ils déterminoient l'eſſence des eſprits, &c. Le tems ne nous a conſervé la mémoire d'aucun d'eux. Ils ont eu le ſort de tant de faux Philoſophes dont la courte exiſtence eſt oubliée depuis long-tems, & qui ſont dans l'ordre des Chimeres

ou des Etres purement possibles, & qui n'ont jamais été réalisés.

Les *Bardes*, étoient les Poetes des anciens Peuples du Nord. On sçait combien leur autorité étoit grande parmi eux (1). Ils chantoient les actions des grands hommes ; ils immortalisoient les Héros, les Sages & les Citoyens vertueux. Leurs chants étoient d'un si grand prix, que la mémoire de ceux qu'ils avoient chantés, étoit sûre de ne jamais périr. Leur autorité étoit si grande, que deux armées ennemies, près d'en venir aux mains, mettoient bas les armes, aussi-tôt qu'un Barde élevant la voix faisoit des propositions de paix. Un de leurs principaux devoirs, étoit de censurer les vices & les mœurs de ceux dont les ridicules ou les écarts pouvoient être d'un dangereux exemple. Ils n'épargnoient pas même les Vergobrétes, & un Richard extravagant étoit l'objet de leur Satire, plutôt qu'un pauvre encore plus fou, parce que la folie du premier leur paroissoit plus contagieuse & comme autorisée

(1) V. *Strabon* & *Lucain*, L. 2.

par l'opulence (1) : Mais le nom de *Barde* étoit depuis long-tems avili par l'ignorance & par les bassesses de ceux qui exerçoient cet employ : il étoit presque aussi méprisé que l'est aujourd'hui parmi nous le nom de Poete, aussi commun que le talent est rare. Au reste ces anciens Bardes étoient peu nombreux. La Nature est avare du Génie : il n'en existe qu'une très-petite portion qu'elle dispense avec bien de l'économie, & qui ne peut par conséquent se répandre sur la multitude, &c. *Goldaste* nous a conservé un fragment d'une ancienne Prophétie des Bardes trouvé dans un Couvent d'Allemagne, & nous allons essayer de le traduire.

,, Il sera donc effacé de la mémoire des
,, hommes ce nom de Druide autrefois
,, si saint, & maintenant prostitué aux
,, plus profanes mortels ? Malheureuse
,, Frise, une nuit épaisse est tombée sur
,, toi. Tes enfans devenus vicieux ont
,, engendré des Scélérats, & des peres
,, stupides produisent des fils dont la
,, stupidité passera de race en race, en

(1) *Stultitiam patiuntur opes.*

»augmentant à chaque génération. Je »vois le vice altier triompher, & l'igno»rance victorieuse. La Vertu proscrite »obligée de fuir, s'est retirée sur les col»lines éternelles de la Lune, son anti»que patrie. Les Chênes sacrés, les bois »sont déserts : on n'y voit plus la trace »des pas ni des Eubages, ni des Bardes; »les Sages ne sont plus. Les Siécles se «sont écoulés, le tems englouti par le »tems s'est précipité dans l'Océan infini »de l'éternité, & la Frise est encore plon»gée dans d'épaisses ténébres, &c.



FABLES.

Ces Fables qui ont été faites pour l'Education d'un jeune Prince, n'ont point été publiées. Elles sont distribuées en deux parties : la premiére roule sur les Vertus les plus nécessaires aux Princes, & la seconde sur les Vices qu'ils doivent principalement éviter.

I.

Les Vertus.

FABLE PREMIÉRE.

(L'Amour de la Vérité.)

Le Cheval & le Chameau.

UN Cheval & un Chameau paissoient ensemble dans un champ. Après un repas frugal & très-simple, dont la sobriété du Chameau & le

grand appétit du coursier rendirent seulement la durée un peu inégale, il fallut boire. „ Camarade, dit le Cha„ meau, c'est moi qui régale aujour„ d'hui : je vais faire les frais de la „ boisson. « Aussi-tôt il conduit le Cheval au bord d'une espece de marre, ou d'eau dormante, ombragée par un Sycomore. Déja la seule odeur de l'eau qui croupissoit sous un amas de feuilles, avoit dégouté le Cheval. Mais quelle fut sa surprise, quand le Chameau, avant que de boire, se mit encore à troubler cette eau, en agitant avec ses pieds la vase épaisse qui lui servoit de lit (1). Il en demanda la raison. „ Ami, répondit le Chameau, „ vous voyez cet„ te excrescence incommode, qu'il a „ plû à la Nature, apparemment pour „ s'égayer, de mettre sur mon dos, „ & qui me défigure au dernier point. „ La vue m'en est insuportable, & „ partout où je bois, j'ai la précau„ tion de troubler l'eau de cette ma-

* C'est ce que fait effectivement le Chameau, sans que les Naturalistes en puissent rendre raison.

„ niere, pour ne point appercevoir ma „ difformité. Grand merci de vos biens, „ reprit le Cheval ; l'eau que je bois „ ne ſçauroit être trop claire & trop „ pure. Autant vous évitez de vous voir, „ autant j'aime à me conſidérer dans ce „ miroir naturel : il ſert à corriger mes „ défauts, à me redreſſer, à me faire „ bien porter la tête ".

Le ſens de cet Apologue eſt palpable. L'attribut de la Vérité, eſt d'être ſimple & pure comme l'eau. Le Cheval eſt celui qui aime la vérité, qui veut toujours ſe voir tel qu'il eſt, pour réformer ce qu'il a de défectueux. Le Chameau, eſt le vicieux qui craint de tourner les yeux ſur lui-même, qui ne veut jamais connoître ſes vices, & encore moins qu'on les lui montre. L'amour de la vérité doit être la principale vertu des Princes, parce que leurs vices ou leurs défauts tirent bien plus à conſéquence que ceux des autres hommes.

FABLE II.

(L'AMOUR DES PEUPLES).

Les Animaux voulant s'élire un Roi (1).

Au tems que les Bêtes parloient ; elles avoient tous les défauts des hommes ; mais elles étoient aussi quelquefois bien plus raisonnables que nous. Elles s'attachoient alors à copier nos mœurs, & c'est aujourd'hui le contraire : nous les copions autant qu'il nous est possible.

Les Animaux las de leur liberté (car la liberté même ennuie) voulurent un jour s'elire un Roi. Tous ceux qui pouvoient pretendre à ce rang suprême, furent mandés : on ouvrit la Diette, & chacun étala ses titres. Le Lyon se présenta le premier, & dit, en hérissant sa criniere, » Messieurs, comme le plus fort de tous, je crois qu'on

(1) La sixiéme Fable du sixiéme Livre de la Fontaine paroît rouler sur le même sujet, mais n'a aucun rapport à celle-ci.

» ne peut me disputer la Couronne.
» Tranquiles à l'ombre de mes griffes,
» vous n'aurez plus d'ennemis à crain-
» dre ; je vous défendrai vous & vos
» retraites, & malheur à quiconque
» osera vous insulter ». Le Lyon eut bien des voix pour lui ; mais on fit remarquer qu'il aimoit la guerre avec un peu trop de passion, & qu'on l'auroit perpétuellement sous son regne. Nous voulons bien, ajouta le Chancelier de la Diette, un Monarque en état de repousser la guerre, mais qui n'en fasse que de juste. Né pour les combats, le moindre prétexte vous suffiroit pour porter par-tout le ravage. Le Buffle, après le Lyon, se mit sur les rangs.
„ Si vous voulez, dit-il, un Roi pa-
„ cifique, je suis votre fait. On con-
„ noit mon amour pour la paix : avec
„ moi vous jouirez toujours d'une paix
„ profonde, par l'attention que j'aurai
„ à ne point me faire d'ennemis “. Le Buffle avoit déja réuni la plus grande partie des suffrages, quand la voix d'un opposant se fit entendre en ces termes.
„ Paisible Buffle, on vous sçait bon
„ gré de ces aimables dispositions : vous

„ feriez ſans doute un Roi débonnaire,
„ mais nous ne ſommes plus dans l'âge
„ d'or. Il eſt des guerres inévitables, &
„ lorſqu'on viendra nous attaquer, ſe-
„ rez-vous capable de nous défendre ?
„ Vous êtes ſi facile & ſi bon, qu'un
„ enfant vous mene par le nez (1).

Le Cheval auſſi-tôt ſe redreſſant, & croyant emporter le Sceptre dit : „ Mi-
„ lors & Meſſieurs, je n'ai que deux
„ mots. Pacifique autant que le Buffle,
„ je ſuis encore propre à la guerre,
„ où l'on ſçait que je deviens un Lyon.
„ Ainſi réuniſſant moi ſeul les qualités
„ de mes deux Compétiteurs, vous
„ ne ſçauriez mieux faire que de m'é-
„ lire, & je commence par me nom-
„ mer ". Celuici ne tint pas longtems le ſcrutin : on le paya d'une réponſe qui rabattit bien ſa fierté, & qui lui fit baiſſer ſur le champ l'oreille. „ Il faut, lui dit-on, „ vous gouverner & vous
„ conduire vous même : tantôt vous
„ avez beſoin d'éperons, & tantôt il

(1) Le Buffle, eſpéce de Bœuf ſauvage, eſt très-doux. On lui paſſe un anneau dans les narines, & un enfant avec une corde le conduit où il veut.

„ vous faut un frein, comment pou-
„ riez-vous gouverner les autres“ ? On ne ſongeoit point du tout au Renard, & ſon apparition ſurprit l'Aſſemblée. „ Hé! Meſſieurs, s'écria-il avec ſa voix grêle, „ vous ne penſez point à l'eſſen-
„ tiel, à la premiere vertu des Rois,
„ à la Politique : c'eſt elle qui gou-
„ verne le monde, & j'en ai fait toute
„ mon étude. Par elle je vous garen-
„ tirai de tous les piéges qu'on pour-
„ roit vous tendre, & je repoufferai
„ la ruſe par la ruſe “. On délibéra un inſtant ſur l'éligibilité de *ſir Politicx*, & un vieux routier de Lievre, après avoir voté contre lui, dit entre ſes dents, „ que le Seigneur Renard, avec
„ ſes fineſſes, etoit propre tout au plus
„ à faire un Empirique d'Etat chez ces
„ petits Princes, qui trop foibles pour
„ ſe ſoutenir par eux-mêmes, ne ſub-
„ ſiſtent que par leurs intrigues “. On propoſa d'autres ſujets qui tous ſe trouverent notés, & furent exclus unanimement. L'Ours & le Singe inſiſterent & ſe firent valoir de leur mieux. Le premier parut trop ſévere : on vouloit un Roi qui fût acceſſible, & celui-ci dur & fa-

touche eut regné comme un Monarque Ottoman. Le Singe trop familier au contraire n'avoit aucune gravité, & n'auroit pas représenté dignement. Il ne restoit plus que le Dromadaire, qui simple & caché dans la foule ne se pressoit pas de se montrer : c'étoit l'*Abdolonyme* de la troupe (1). On lui demanda quels talens il pouvoit avoir pour la Royauté. „ Moi, dit-il, si j'étois Roi, j'aime„ rois mes Peuples : c'est tout le talent „ que je me connois ". Cette réponse frappa tous les assistans. On ne s'étoit point avisé de chercher dans le Roi qu'on vouloit élire, ces entrailles paternelles qui rendent les Princes les délices de leurs Sujets. Aussi n'étoient-ce que des brutes. Les hommes, à moins que de leur ressembler, ont toujours dû supposer dans leurs Souverains la bonté du cœur, comme la base d'un Gouvernement heureux. On comprit donc que l'amour des Peuples renfermoit toutes les vertus nécessaires aux

(1) *Adolonyme*, Phénicien qui fut tiré du Jardinage par Alexandre, pour être Roi de Sidon.

Rois, & le Dromadaire fut couronné. Des Mémoires ſecrets nous apprennent que ce Souverain, malgré ſa ſageſſe, content de regner dans les cœurs, fut obligé de céder au Lyon tous les déhors de la Royauté, & qu'ainſi le Sceptre revint à la force.

La Moralité de cette Fable eſt renfermée dans la narration.

FABLE III.

(LA VERITABLE GRANDEUR.)

L'Autruche & l'Aiglon.

UNE Autruche, fiere de ſa hauteur, inſultoit un Aiglon naiſſant, qui tombé par accident de ſon aire, ne pouvoit plus y remonter par la foibleſſe de ſes aîles. Le pauvre Aiglon ſe traînoit à peine, pour chercher des vers dont il faiſoit ſa pâture, & ſes ſerres encore trop foibles ne pouvoient entr'ouvrir la terre. „ Avorton rampant, lui diſoit l'Autruche, „ que viens-tu „ faire ſous mes pieds ? éloignes-toi, „ que je ne t'écraſe ſans t'appercevoir.

„ Tu vois la diſtance que ma taille „ énorme met entre nous : j'atteins „ ſans peine au tronc des arbres. Quant „ à ma force, ſi tu l'ignores, je lance „ avec mes pieds de groſſes pierres auſſi „ loin que le plus habile frondeur. Mon „ bec briſe le fer, & d'un coup d'aîle „ je renverſe tout ce qui s'oppoſe à „ mon paſſage ".

„ Orgueilleuſe, répondit l'Aiglon, „ je n'envie point tes avantages : ceſſe „ plûtôt de te mettre au rang des Oi- „ ſeaux. Je te vois à la vérité des aîles, „ mais te ſervent-elles à voler ? Ap- „ péſantie par le poids de ton corps, „ tu ne peux jamais t'élever de terre, „ & deux jambes démeſurées qui te „ tiennent ſuſpendue comme ſur un „ pivot, font toute la grandeur qui te „ rend ſi vaine. Mais attends que mes „ aîles ſoient fortifiées ; je ſens tout „ ce que je dois être un jour, & je „ ne démentirai point ma Race. Tu „ me verras percer les nues, prendre „ l'eſſor vingt fois plus haut que ta vue „ ne pourra porter, & ſoutenir ſans „ ſiller les yeux, l'éclat du Soleil. Voilà „ l'élevation véritable : oſes-tu lui com-

„ parer la tienne ? Tu me trouves foi-
„ ble & rampant à cause de mon ex-
„ trême jeunesse, & bien-tôt élevée au-
„ dessus de toi, ta petitesse infinie me
„ fera pitié : dans l'espace immense
„ des airs, tu me paroîtras comme une
„ fourmi “.

L'élevation de l'Aigle opposée à celle de l'Autruche, est l'image de la vraie & de la fausse grandeur.

FABLE IV.

(LA BIENFAISANCE ET LA LIBERALITÉ.)

Le Vent & la Nuée.

UN impétueux Enfant de Borée, échappé de l'antre d'Eole, rencontra dans son chemin une Nuée grossie des vapeurs de la Terre, & prête à les distiller dans son sein. „ Que fais-
„ tu sur mon passage, inutile Nuée, dit-il brutalement en secouant ses aîles ? „ Prétends-tu t'opposer à mon
„ choc, toi que je pousse & que je
„ dissipe à mon gré ; toi, dis-je, qui,
„ le jouet des vent, n'est qu'un léger

„ voile tiſſu d'eau que l'air tient ſuſ-
„ pendu ſur la Terre ? Ignores-tu ma
„ force & ta foibleſſe ? Voi ſur ces Mers
„ les débris de mille Vaiſſeaux que j'ai
„ mis en piéces par paſſe tems. Voi
„ dans cette Forêt ces vieux Chênes
„ qui ſembloient menacer le Ciel,
„ abattus & déracinés par mon ſouffle.
„ Contemple ces fertiles Campagnes
„ que mes fureurs ont déſolées. Ici,
„ comme un Torrent débordé, je ne
„ fais qu'un monceau de pierres des
„ plus ſolides édifices. Là, comme un
„ feu dévorant, je brûle ou je deſſéche
„ dans ſa racine l'herbe tendre & fleu-
„ rie .... Ceſſez, lui répondit la
Nue, „ de me raconter ces déſaſtres :
„ je vous reconnois pour le Tyran des
„ Airs. Pour moi tout mon pouvoir ſe
„ borne à faire du bien, & à réparer
„ autant que je puis le mal que vous
„ faites. Nourrie des exhalaiſons de la
„ Terre, je lui rends avec uſure ce
„ qu'elle me donne. Vous vous faites
„ une gloire de ravager les campa-
„ gnes ; la mienne eſt de les fertiliſer,
„ d'y verſer abondamment les tréſors
„ que je puis ramaſſer dans l'air, de
„ ranimer par de fécondes pluies la

„ Terre altérée, enfin de lui fournir „ sans cesse l'humide aliment que vo- „ tre souffle ennemi lui enleve “.

Le vent du Nord le plus desséchant de tous, est l'image du Conquérant injuste : la Nuée est le Prince Bienfaisant.

FABLE V.

(LE VRAI COURAGE.)

L'Ours & le Chasseur.

Le premier Humain qui osa combattre ces respectables animaux que la Nature semble avoir armés avec une attention singuliere, pour les soustraire à notre Empire, avoit un triple acier sur le cœur, ou du moins une ample portion de ce principe que Promethée tira du Lyon même, pour fortifier notre espece.

Un Ours, Tyran d'une Forêt, accoutumé à voir fuir devant lui les autres animaux, apperçut un homme qui sembloit le chercher pour être sa proye. C'étoit un Chasseur qui dès sa jeunesse aguerri contre les Loups & les Sangliers, venoit s'éprouver contre les Ours. „ Bonne fortune, dit l'Animal

fourré, en paſſant la langue ſur ſon muffle ! „ Je n'ai point encore goûté „ de chair humaine ; c'eſt un mets „ nouveau qui me vient fort à pro- „ pos pour me régaler “. Il avance gravement, & ſans ſe preſſer. A meſure qu'il approchoit du Chaſſeur, il philoſophoit en le conſidérant. L'Ours eſt trop ſérieux & trop recueilli, pour n'être pas un peu Philoſophe.

„ Malheureuſe & chétive eſpece, (ce raiſonnement s'adreſſoit à l'Homme) „ la Nature t'a bien traité en marâtre : „ elle t'a bien fait pour être notre „ proye. As-tu comme nous des on- „ gles perçans, pour pouvoir repouſſer „ nos atteintes ? Es-tu pourvû, com- „ me nous, de dents meurtrieres ? Où „ ſont tes défenſes & tes armes ? Et „ tu prétends nous dominer, tu veux „ être notre Roi ? Je vais bien-tôt „ regler ton rang & le mien...... „ Mais quoi ! ma préſence ne l'effraye „ point ! Le téméraire, au lieu de fuir, „ ſemble m'attendre de pied ferme.... „ Et que vois-je ? Il eſt couvert d'une „ peau ſemblable à la mienne ? Un „ Homme paré de nos dépouilles “ ?

Le Chasseur, pour tout vêtement, avoit en effet une peau d'Ours. Or la vûe de cette peau aigrissant encore la bile du mélancolique animal, (comme l'écharpe du fils d'Evandre dont s'étoit paré Turnus, après l'avoir tué, irrita la fureur d'Enée, contre le Prince des Rutules), l'Ours précipite aussi-tôt ses pas, & court se jetter sur le Chasseur. Celui ci qui n'avoit pour arme qu'un long épieu, le reçut sans s'ébranler; & l'Ours s'enferrant de lui-même tomba le flanc ouvert, à ses pieds. „ Je meurs, lâche ennemi, dit-il, „ mais ma mort n'est point ton triom- „ phe. Sans ce fer qui a secondé ta „ main, & dont j'ignorois le funeste „ usage, tu aurois éprouvé l'effort de „ ma dent. C'est ce fer qui m'a por- „ te le coup mortel. Ne te vantes point „ d'une victoire que tu ne dois qu'à „ mon imprudence, & au métal meur- „ trier qui t'a secouru. Vil animal, répondit l'Homme, „ aprends aujour- „ d'hui à distinguer la férocité du „ courage. La Nature en te donnant „ la force du corps, t'a pourvû de „ toutes les armes nécessaires à ta con- „ servation

„ servation & à la destruction des
„ autres. Tu vois au contraire ma foi-
„ blesse : mais elle m'a donné la force
„ de l'ame. La férocité qui fait ton
„ partage, affronte le danger qu'elle
„ ne connoît pas, prête à dégénérer
„ en timidité, lorsqu'elle l'a connu.
„ Le courage est toujours éclairé : il
„ connoit le danger, non pour le fuir
„ lâchement, mais pour le repousser
„ par tous les moyens possibles. C'est
„ une arme supérieure aux tiennes, &
„ qui supplée à toutes les autres : c'est
„ par elle que je t'ai vaincu ".

FABLE IV.

(MÊME SUJET.)

Les deux Tigres & le Lion.

Deux Tigres, la terreur de l'Afrique, s'entretenoient de leurs exploits sanguinaires. » Hier, dit l'un d'eux,
» j'égorgeai moi seul presque tout un
» troupeau de Chevres avec l'homme
» qui les gardoit. Bon ! dit l'autre Tigre, » j'en fais autant tous les jours :

» ce sont-là mes passe-tems ordinaires;
» Mais j'attaquai ce matin un Taureau
» trois ou quatre fois plus gros que
» nous, & après l'avoir abattu, je
» me suis enyvré de son sang. Ils en étoient sur ces propos, lorsqu'il vint à passer un Lion. L'Animal à large criniere marchoit la tête élevée d'un pas grave & ferme, sans daigner les appercevoir. » Voyez-vous, dit l'un des Tigres à l'autre, » la fierté de
» cet Animal? Il affecte de ne pas
» nous voir. En vérité nous sommes
» trop bons, de lui passer toutes ses
» insolences. Et de quel droit se pré-
» tend-t-il Roi des Animaux? Lui
» avons-nous donné notre voix. S'il est
» vaillant, nous le sommes aussi, &
» pour la force, entre nous, je crois
» que si nous nous mesurions ensem-
» ble, la partie seroit bien égale ». Le Tigre parloit assez haut pour être entendu; mais le Lion ne tourna pas seulement la tête. Un mépris si marqué irrita nos Tigres. Déja sous leur front sourcilleux, où leur férocité se peint, leurs prunelles rougies du sang que la fureur fait bouillonner dans

leurs veines, coulent affreusement.» Dis-
» putons le passage à cet insolent, di-
rent-ils ensemble, » & voyons qui mé-
» rite le plus l'Empire «. Ils courent
en même tems sur le Lion, & chacun
l'attaque de son côté. Le Lion surpris,
recule dix pas. » Tu fuis, lâche, lui
crie un des Tigres? » Tu cherches à
» éviter le combat «? Le Lion à ces
reproches ne répond rien: le vrai cou-
rage n'est ni insultant ni présomptueux.
Il gagne l'appui d'un arbre, & se frap-
pant les flancs de sa terrible queue, il
présente un front redoutable. Le com-
bat s'engage. Les Tigres furieux s'é-
lancent sur lui à diverses reprises;
mais chaque coup de griffes qu'il leur
porte fait couler des ruisseaux de sang,
& pour une légere blessure qu'il re-
çoit, il les crible de plaies profondes.
Les Tigres épuisés reconnoissent en-
fin l'inégalité du combat. L'un ramasse
ce qui lui reste de forces pour pren-
dre la fuite; l'autre presque expirant
tombe aux pieds du Lion. » Tu es vain-
» queur, dit-il à son généreux ennemi,
» rassasie-toi du peu de sang que tu
» m'as laissé: je suis ta victime & ta

» proie. Je ſçai vaincre, repondit le Lion, » & je ne ſçai point abuſer de » mes avantages. Vis, ſi les deſtins le » permettent, Tigre impitoyable : je » dédaigne de t'arracher un reſte de » vie dont je ſuis le maître. Vis pour » apprendre à ne plus confondre la » cruauté avec la valeur, la férocité » avec le courage. Tu voulois m'enlever le Sceptre : vois combien j'en » ſuis plus digne que toi.

FABLE VII.

(LE GOUT DES SCIENCES ET DES ARTS).

Les Dieux en diſpute, pour donner un nom à la Ville d'Athènes.

LES Peuples de l'Attique étoient diſperſés par Bourgades, indépendantes les unes des autres, & formées par autant de familles. Ils ne connoiſſoient point encore les avantages des Sociétés Politiques. Théſée, au retour de ſes voyages, entreprit de les raſſembler & d'en compoſer une grande Ville

qui les réunit tous dans son enceinte. Toutes ces Familles se rapprochent, une vaste Cité se forme, on l'entoure de murs, & bien-tôt elle devient la Capitale de la Grece. Il s'agissoit de lui donner un nom : quatre Divinités s'en disputent l'honneur. » Je suis bien en droit de la » nommer, disoit le terrible Dieu de la » guerre : l'*Aréopage* (1) qui fait » partie de cette Ville, est de mon Do» maine. D'ailleurs j'ai résolu de ren» dre ce Peuple puissant par les armes, » & supérieur à tous ceux de la Grece. » C'est à moi, reprit Neptune, à don» ner un nom à une Ville toute ma» ritime. Mars, en rendant ce Peu» ple belliqueux, prétend lui donner » l'Empire de la Terre, & rien ne » sçauroit mieux lui assurer cet Em» pire que celui de la Mer dont je » veux le mettre en possession. Les ar» mes, interrompit Mercure, ren» dent un Peuple redoutable aux au» tres, & ne le rendent pas plus heu» reux lui-même. C'est le Commerce

(1) Champ de Mars.

» qui fait le bonheur des Peuples, en
» leur procurant l'abondance. Le Com-
» merce est en même tems le soutien
» des Armes & la ressource des Etats.
» J'étendrai celui de la nouvelle Ville
» sur l'un & sur l'autre Elément. Je
» la rendrai florissante en guerre &
» en paix. Je lui menagerai, par le
» moyen du Commerce, des conquê-
» tes d'une autre espece, & plus uti-
» les que les vôtres; enfin je l'enri-
» chirai de façon qu'elle me devra
» certainement tout son lustre : ainsi
» par toutes ces raisons je dois la nom-
» mer ». Minerve prenant la parole,
s'exprima de cette maniere. « Mars
» promet aux Citoyens de Thésée l'Em-
» pire de la Terre; Neptune leur pro-
» met celui de la Mer, & Mercure
» celui des deux Elémens que leur
» ouvrira le Commerce. Ainsi ce Peuple
» sera Belliqueux, Navigateur, &
» très-opulent. Mais on ne pense point
» à le polir, & ce n'est que par le
» goût des Arts que se polissent les
» Nations. Moi je veux donner les
» Arts à mon Peuple : je veux qu'il

» les porte si loin, que dans toute
» la suite des siécles, il serve de mo-
» déle aux autres; que sans pouvoir
» être surpassé, il soit l'objet de l'é-
» mulation de tous les Peuples de la
» Terre. En vain il seroit puissant par
» les Armes, par la Navigation &
» par le Commerce; en vain il au-
» roit l'Empire du Monde, si la Poë-
» sie & la Peinture ne conservent, par
» des Monumens durables, le souve-
» nir de ses exploits; si le marbre &
» l'airain ne sont employés à éterni-
» ser sa mémoire. Sans les Arts, seuls
» dépositaires de l'immortalité que je
» dispense, sa gloire passera comme
» un songe: il sera comme s'il n'a-
» voit point été. Et ces richesses qu'on
» lui prépare, de quel usage lui se-
» ront-elles, si elles ne servent à ex-
» citer & à récompenser les talens,
» quelquefois même à les faire naî-
» tre? Ce sont les Arts, c'est l'élo-
» quence & la beauté de la Langue
» Attique que j'aurai soin de polir moi-
» même, qui doivent immortaliser
» le nom d'Athenes. J'ai nommé cette

» Ville, illustres Rivaux : confirmez » un nom si glorieux pour elle, ou » justifiez aux Races futures que vos » dons pouvoient se passer des miens. Les trois Dieux ayant applaudi à cette heureuse nomination, contribuerent dans la suite autant que la Déesse, à l'eclat de la Ville de Minerve.



SUEDE.

TOus les Ecrits sur le Commerce, de quelque pays qu'ils nous viennent, paroissent interesser aujourdhui ; ainsi nous croyons que l'Extrait d'un Ouvrage estimé en Suede & publié en 1754, pourra se trouver du goût d'une partie de nos Lecteurs.

Cet Ouvrage dont l'Auteur est M. *Ericx Salander*, Commissaire des Manufactures, traite *de la décadence des Fabriques & des Metiers*. Quoiqu'il ne regarde que la Suede, on y apprend des faits dont la connoissance peut être utile par tout, & donner au moins des vues qui peuvent s'étendre au-delà des bornes que le politique Suédois s'est prescrites.

L'objet de M. *Salander* est de donner ici les moyen qui lui ont parû les plus propres à faire fleurir les Métiers & les Manufactures de Suéde. Il propose à l'émulation de ses laborieux Compatriotes l'exemple de la Silésie, où, sui-

vant son calcul, il y a 452 Villes & 41618 Villages, suites heureuses de ses Fabriques. Les premieres Fabriques de Suéde un peu considérables ont été celles d'*Alinghsos*, établies en 1748, par M. *Ahlstromer*; les Manufactures de Soye commencées par M. *Elverling*, celles de fer & d'acier établies à *Weduwig*, & les Fabriques de lin, établies à *Flor*, par M. *Ulf*. On les a soutenues principalement par l'impôt de 5 pour cent, que la Diette de 1727 mit sur toutes les marchandises étrangeres qui entrent travaillées dans le Royaume, & dont elle fit un capital applicable aux Fabriques Suédoises. Cependant ni cet impôt, ni de fortes avances ordonnées en 1739, en faveur de ceux qui commenceroient de nouvelles Fabriques, ni le droit accordé aux marchandises travaillées, de pouvoir être hypothéquées contre les trois quarts de leur prix, n'ont été suffisans pour mettre ces Fabriques dans un certain état. M. *Salander* croit même, que quelques-uns de ces moyens leur ont plûtôt nuî, par rapport à l'opinion erronée où l'on est encore, qu'une grande quantité de

Maîtres est un avantage pour les Fabriques : il pense même qu'il est dangereux de donner des avances & des permissions, à tous ceux qui en souhaitent. Il insiste sur l'abolition de l'abus qui s'est introduit en Suede, où le Paysan veut travailler & fabriquer tout par lui-même, ce qui fait beaucoup de tort aux Villes, & principalement aux Fabriques. On ne devroit, selon lui, permettre aux Paysans, que de fabriquer certaines marchandises crues, & encore à condition de les transporter dans les Villes, pour laisser le profit de leur vente aux Marchands. Il n'est pas moins important d'empêcher le bousillage fait par des garçons, par des Compagnons ouvriers, ou quelquefois par des Domestiques, qui veulent travailler chez eux & pour leur compte, & non pas chez les Fabriquans. Pour favoriser la distribution des Marchandises du Pays, M. Salander juge indispensablement nécessaire d'établir en Suede des chariots de poste & de transport, au moins pour les principales routes. Quant au commerce clandestin, on ne peut gueres le réprimer, qu'en livrant d'aussi bonnes

marchandises pour le même prix. Mais il faut avant toutes choses faire attention à la population des Villes, & engager préférablement les Etrangers à s'y établir : car la force d'un Pays consiste dans les Villes, & sans elle les Etats deviennent *barbares*, c'est son expression. Après ces considérations générales, il s'étend sur les deux plus grands objets des travaux humains, qui sont les Métiers & les Fabriques. Il fixe l'époque de l'établissement des Métiers & de la puissance de l'Allemagne qui s'est accrue en même tems, au regne de Henri l'*Oiseleur*; parce que cet Empereur, au lieu de permettre les métiers aux Esclaves des Nobles, les fit exercer par les Habitans des Villes avec toute sorte de liberté, & qu'il remplit ainsi l'Allemagne d'un nombre infini d'Ouvriers. Les Tribus & d'autres usages contraires à la liberté des Fabriques, établis du tems de Charles-Quint, ont été un grand obstacle à l'avancement des Métiers; & c'est en partie pour cela que la France & l'Angleterre peuvent fabriquer beaucoup de choses mieux conditionnées & à meilleur marché qu'on ne fait en

l'Allemagne. La quantité de Maîtres que produisent ces Tribus, nuit particuliérement aux Fabriques Allemandes, parce que toute la supériorité, pour la vente des Marchandises, consiste dans la quantité d'Ouvriers soumis à un Maître qui fournit les frais, & pour lequel ils travaillent.

C'est de l'Allemagne que la Suede a tiré les usages de ses Métiers, dont quelques-uns pourtant y ont été limités*, & surtout les voyages hors du Pays. Un autre mal aussi sensible, est la trop courte durée de chaque apprentissage. En Angleterre où l'apprentissage va jusqu'à quatorze ans, non-seulement le nombre des Maîtres n'en est pas diminué, mais les Arts s'apprennent à fond. On devroit aussi borner le nombre des Maîtres, & préférablement ceux dont les Métiers ont besoin de diverses fournitures, comme les Brasseurs, les Boulangers, les Chapelliers, & la plûpart de ceux qui travaillent les Métaux. M. Salander veut parvenir à une diminution des Maîtres, d'un côté en ne remplaçant point ceux qui meurent, & de l'autre en incorpo-

tant ceux qui sont les moins habiles parmi les meilleurs Fabriquans, & ceux qui sont le plus en état de se soutenir. Il est naturel que dix Maîtres qui nourrissent autant de familles, soient obligés de se faire mieux payer qu'un Maître qui n'a que dix garçons, une seule famille à faire subsister, & une simple provision de Marchandises crues. C'est un arrangement fort sage que celui de Prusse, où les Soldats ont bien la permission de faire leurs métiers, mais non pas la liberté de vendre leurs Marchandises qu'ils sont obligés d'abandonner aux Maîtres pour un prix fixe. Les récompenses qu'on attache à l'exportation, & les Loix qui ordonnent d'examiner & de plomber les Marchandises, contribuent beaucoup à l'avancement des Métiers. L'exportation des gands de Scanie, de certains ustensiles de chasse, &. de marchandises de cuir faites de peau de Rennes, est encore la plus considérable en Suede. Or les Fabriques sont d'une plus grande importance, pour rendre le Pays florissant. M. Salander fait ici un aveu auquel on n'auroit pas dû s'attendre. Dans le sié-

cle passé, dit-il, les Fabriquants de Suéde sont devenus riches, sans avances ; au lieu que, malgré toute l'assistance possible & la rigide prohibition des Marchandises étrangeres des Fabriques nouvellement établies, à l'exception seulement de celles de sucre & de tabac, (en 1754) n'ont point enrichi leurs Entrepreneurs. La raison de cette différence qui semble être échappée à l'Auteur, est peut-être que la Nation étoit dans les tems dont il parle dans une situation plus heureuse. En effet entre les années 1680 & 1690, qui sont l'époque dont il s'agit, la Suéde n'avoit pas souffert une guerre de vingt ans. Cependant en 1739 la Diéte faisoit l'impossible, pour faire refleurir les Fabriques. M. Salander, en indiquant les moyens de parvenir à ce but, distingue les Ouvrages qui demandent le concours de plusieurs Métiers, & ceux qui sont plus simples. Ce sont particulierement ceux-ci qui souffrent le plus du travail domestique des Compagnons & des autres Ouvriers qui ne sont pas Maîtres : les premiers sont moins exposés à cet in-

convénient. A cette occasion il rapporte plusieurs exemples des mauvaises suites de ces sortes de travaux domestiques permis en 1738.

Dans toutes les Fabriques en général, il faut connoître le nombre d'hommes dont on peut tirer parti pour le travail, ainsi que le nombre de ceux qui ont besoin de ces Marchandises. Il faut encore user avec prudence des priviléges personnels & réels, des Monopoles permises, & des concessions qu'on obtient pour de nouveaux établissemens. En un mot, il faut employer chaque moyen pour la fin à laquelle il doit tendre; autrement il peut plus nuire, qu'aller au bien de la Société. L'Auteur divise ici les Fabriques en Marchandises de Soye, de Laine, de Coton, de Métal, & en Marchandises mixtes. Les premieres Fabriques établies à Stockolm, ont fourni en 1752 des étoffes de Soye pour 500000 Sth. (33333 florins), quoique les étoffes de la Chine qui se répandent en Suéde, nuisent beaucoup à la consommation des premieres. Dans la même année les Fabriques de Laine ont monté encore

plus haut, & jusqu'à 960000 Sth. (640000 florins). Ce fut dans ce tems-là que l'Auteur fit le plan d'une nouvelle Fabrique, pour le filage de la Laine, du Lin & du Coton. En 1740, il avoit déja engagé 600 Etrangers à s'établir dans le Royaume, pour y fabriquer la Laine, & ce nombre s'est encore accrû depuis: aussi la Fabrique des Draps fins, a-t-elle déja fait bien des progrès. En 1752, la Tisseranderie fournissoit à la Ville de Stockolm pour 635000 Sth. (c. à. d. près de 420000 florins) de toile. Le seule filage du Coton nourrit un très-grand nombre de pauvres dans l'Isle d'Aland. M. *Salander* n'est pas content des Ouvrages de fer. Il ne falloit pas, dit-il, hausser le prix du fer exporté; ni obliger les Anglois d'acheter du fer de Russie, qui est aussi bon à Sobel; que le meilleur fer de Dannemore, & qui fournit jusqu'à 2100000 liv. pesant. On travaille trop peu dans le Pays, & le seul M. *Engberg* est parvenu à quelque perfection en fait d'Ouvrages de Coutellerie. L'Auteur finit par se déchainer contre le Commerce de la Chine, qui, avec d'autres Marchandises

étrangetes, emporte de Suede, bon an mal an, 15 tonnes d'or, (c. à. d. plus de 1600000 florins). Pour les Suédois qui s'imaginent qu'en l'état où sont les choses, tout va bien, il leur fait considérer le dommage énorme qu'ils souffrent d'ailleurs dans le change qui devroit être au moins sans perte, si l'exportation des Marchandises en égaloit l'importation.



ESPAGNE.

OBRAS escogidas de Don Francisco QUEVEDO Villegas, &c.

„ Œuvres Choisies de *Quevedo*, avec „ un Vocabulaire Espagnol & Fran- „ çois, pour l'intelligence du Texte : „ à Anvers 1757, 2 vol. *in*-8°.

CETTE édition de *Quevedo* est très-belle, & contient en effet un bon choix des meilleurs Piéces de l'Auteur. Nous allons seulement donner un Extrait de *la Fortuna con seso*, &c. dont il n'a point parû de traduction en notre Langue. Quevedo avoit soixante-quinze ans, lorsqu'il composa cette Piéce, & il est surprenant qu'à cet âge il écrivît encore avec cette chaleur, avec cet air original qui caractérise tout ce qui est sorti de sa plume. On ne goutera point aujourd'hui cet Ouvrage, autant qu'il le fut alors : la face de l'Europe est changée, & les événemens n'ont pas

justifié tous les raisonnemens politiques de Quevedo.

Cet Espagnol haïssoit les François, & l'on voit avec peine les traits qu'il a lancés contre un Ministre qui fut la gloire de la France, & dont le portrait devroit être placé pour toujours à côté du Trône de nos Rois.

On ne connoit gueres Quevedo, que par les misérables traductions qu'ont faites Raclots & la Geneste. Ainsi nous croyons que bien des Lecteurs pourront voir avec plaisir un Abregé de la Vie & la liste de tous les Ouvrages de cet Auteur.

Quevedo Villegas, Gentilhomme Espagnol, & Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, nâquit en 1570, à Madrid. Dans le dessein de voyager & de s'instruire, il ne voulut embrasser aucune profession. Il apprit les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, acquit beaucoup d'érudition, & se nourrit de la fleur des Belles Lettres. Les Sciences les plus abstraites n'oterent rien à l'aménité de son esprit : il se forma un stile unique, créa des expressions neuves, &, comme tous les bons originaux, fit beaucoup de mauvais copistes.

Dans le genre satirique, Juvenal fut son modele, Seneque le fut dans la Morale, Tacite dans la Politique & Pallavicin en fait d'ouvrages de piété. Ses Vers ont toute l'élégance de la Langue Latine, toute la gravité de l'Espagnole, & ses traductions passent dans son Pays pour autant de chef-d'œuvres. La plûpart des beaux esprits de son tems le comblerent d'éloges, & admirerent la variété de ses connoissances. Il s'attira le sort de tous ceux qui sçavent se distinguer du vulgaire, il fut accablé de critiques. Des ennemis jaloux de sa gloire dénoncerent ses Ouvrages à l'Inquisition; mais ce Tribunal l'ayant déchargé de toutes les infamies qu'on lui avoit imputées, Quevedo en reçut un nouvel éclat. Les plus Grands du Royaume l'honorerent de leur estime, & le Duc d'Ossone, Vice-Roi de Naples, lui marqua toujours une amitié particuliere. L'attachement qu'il eut pour ce Seigneur l'ayant exposé à une prison de trois ans, il supporta cette disgrace comme eut fait Socrate. Rendu libre, dégoûté des Grands, & se défiant de leurs caprices, il refusa constamment

l'emploi de Sécretaire de Philippe IV. Quelques années après le malheur voulut que Quevedo revint à Madrid. Il y fit des vers dans lesquels il déchiroit le Gouvernement du Duc d'Olivares : il fut arrêté, & ce Poete ne dût sa liberté qu'à la disgrace du Ministre. Quevedo mourut à Villeneuve de l'Infantado en 1647, âgé de soixante-dix-sept ans. Il finit ses jours, dit l'Editeur, comme le Phenix. L'éloge qu'en fait *Nicolas Antonio*, dans sa Bibliotheque Espagnole, excéde sans doute un peu la mesure, & certainement on peut, sans lui faire tort, en rabattre quelque chose : voici en quels termes il est conçu.

Quevedo a travaillé dans le genre sérieux & grave avec beaucoup de succès. Il a surpassé les plus beaux génies Anciens & Modernes, tant en vers qu'en prose. Examinant ce qu'il a fait dans chaque genre, on diroit qu'il n'étoit né que pour celui là, tant il y excelle. Esprit inventif, il a saisi toutes les finesses de la Poesie. Ses Piéces héroïques ont de la force & de l'élevation ; les Lyriques de l'agrément & de la douceur ; les Comiques & les ba-

dines un air enjoué, accompagné de plaisanteries pleines d'esprit & d'un sel qui préserve le Lecteur du dégoût. Il a sçu tirer heureusement parti des sujets les plus secs & les plus stériles, &c.

Ses Ouvrages sont : 1°. La Politique Divine, tirée de l'Ecriture Sainte. 2°. La Chûte pour mieux sauter, & l'Aveugle servant de guide. 3°. L'Espadon de Saint Paul, laissé à l'Eglise. 4°. Un Abregé de la Vie admirable & des vertus héroïques du Bienheureux Thomas de Villeneuve. 5°. Le Berceau & le Tombeau où l'on apprend à bien mourir. 6°. Sentimens pieux d'un Agonisant, avec les Sept Paroles que dit Jesus-Christ en Croix. 7°. Mémoire où il défend les droits de Saint Jacques, contre ceux qui vouloient que Sainte Therese partageât avec lui ses honneurs. 8°. Un Livre adressé à Louis XIII, dans lequel il déclame contre les sacrileges commis par l'Amiral de Châtillon, & par son Armée de François excommuniés. 9°. L'Introduction à la Vie Dévote, composée par Saint François de Sales, traduite en Espagnol, 10°. La

Vie de Brutus, traduite de Plutarque, & accompagnée de notes. 11°. Remédes contre la Fortune, traduction de Sénéque. 12°. La Vertu Militante contre l'Envie, l'Ingratitude, l'Orgueil, l'Avarice, le Mépris de la mort, la Vie, l'Indigence, & les Infirmités. 13°. La Fortune dirigée par la Raison. 14°. Une Traduction du Romulus du Marquis Malvezzi. 15°. Les Songes. 16° L'Histoire du grand Tacaño. 17°. Une Traduction en vers d'Epictete & de Phocilide. 18°. Dissertation sur l'origine des Stoïciens, & une Apologie d'Epicure contre l'opinion vulgaire. Toutes les Poësies de Quevedo ont été imprimées sous le titre de *Parnasse Espagnol.* Thomas de Vergas assure que Quevedo avoit fait des observations sur toutes sortes d'Auteurs Hébreux, Grecs & Latins, qu'il devoit publier bien-tôt à sa sollicitation.

La

LA FORTUNE DIRIGÉE PAR LA RAISON*.

EXTRAIT.

JUPITER mécontent de la Fortune, après avoir assemblé tous les Dieux, donna ordre à Mercure d'aller chercher cette Déesse & de l'amener devant lui. La Fortune parut un bâton à la main, & la pointe du pied sur une boule. L'Occasion la suivoit en se glissant comme une aiguille. „ Etourdie, dit Jupiter à la Fortune! „ par ta conduite, tu persuades aux „ Mortels qu'il n'est point d'autre Di- „ vinité que toi, que l'Olympe est „ vuide, & que je ne suis rien. Tu „ donnes au vice ce qui n'est dû qu'à „ la vertu : tu places sur les Tribunaux „ des gens dont on devroit faire justice ; „ tu enrichis des scélérats, & tu laisses „ les gens de bien dans l'indigence..... „ Je ne fais rien qu'avec raison, reprit la Fortune d'un ton fort aigre. „ Si les gens de bien restent souvent „ sans récompense, ce n'est point que

* Cet Ouvrage fut imprimé à Sarragosse en 1650.

„ je leur refuse mes faveurs : ils les » rejettent, & l'on me fait un crime de » leur modération? Il en est qui me laiss» sent passer, qui ne veulent point se » donner la peine d'ouvrir la main, pour » recevoir mes dons : d'autres me les » arrachent, sans que je les leur présente; » plusieurs que j'ai comblés de richesses » ne sçavent point les conserver : ont » ils droit de se plaindre, si je les » abandonne? Beaucoup me repro» cheut de placer très-mal mes faveurs : » j'en conviens, mais seroient-elles » mieux chez eux? Ecoute cette Sui» vante qui ne me quitte jamais. A ces mot l'Occasion dit d'abord : » Je suis » une femme qui m'offre à tout le » monde, la plûpart me trouvent, peu » me retiennent. Je suis le Samson de » mon Sexe: toute ma force est dans mes » cheveux. Qui peut les saisir est à l'abri » des secousses de ma Maîtresse. Quand » les sots Mortels m'ont laissé passer, » ah ! disent-ils, je n'y pensois pas, » qui l'eût dit? Qu'importe, il y a en» core du tems; l'Occasion reviendra, » les Dieux y pourvoiront : quand une » porte se ferme, une autre s'ouvre. » Ces phrases imbécilles sont dans la

» bouche du plus grand nombre : de-
» là viennent ces revers qu'ils éprou-
» vent si fréquemment.

» Puissant Maître du Tonnerre, dit la Fortune, » l'Occasion vient de me
» justifier suffisamment ; mais je veux
» pleinement te satisfaire, toi & tous
» ces buveurs de nectar qui t'environ-
» nent, quoique j'aie sur eux tous le
» même empire que sur la plus vile
» canaille de la Terre.... " Fortune, dit Jupiter, » vous & cette friponne
» qui vous accompagne, vous n'avez pas
» tout-à fait tort. Cependant pour con-
» tenter tout le monde, je veux qu'un
» jour pendant l'espace d'une heure
» chacun reçoive ce qu'il mérite ". Ne
» differons pas plus long-tems, reprit la Fortune ; » Quelle heure est-il ? Trois
» heures, trois quarts, six minutes, dit le Soleil. » A quatre heures sonantes, reprit la Fortune, vous allez voir ce qui se passe sur la Terre ». A ces mots, elle affermit l'essieu de sa roue, resserre des cordes, en lâche d'au-
» tres. Quatre heures sonnent, s'écria le Soleil ; aussi-tôt la Fortune jettant un grand cri détache sa roue,

qui roulant avec précipitation, embrouilla toutes les choses d'ici bas.

Parut d'abord un homme marqué pour les Galeres, nud de la ceinture en haut & monté sur un Ane. Prêt à recevoir des coups de fouet du Bourreau, la Fortune l'en garentit, & à la place du cheval que montoit l'Archer, substituant l'Ane qui portoit le malheureux, l'Archer reçut les étrivieres. L'Huissier descendu de cheval pour remédier à ce désordre, en fut empêché par la Fortune : il avoit à la main sa plume, laquelle se changeant tout-à-coup en rame, au lieu d'écrire, il se mit à ramer.

Un Voleur public avoit fait construire une maison superbe : au milieu de la façade étoient des armoiries magnifiques. Le Propriétaire, insigne fripon, avoit volé tout l'argent employé à bâtir cet édifice. Il en occupoit une partie, & un écriteau marquoit que le reste étoit à louer. La Fortune saisit ce coquin : soudain quel prodige! Les pierres se détachoient les unes des autres, & alloient se placer dans différentes maisons. Les tuilles alloient couvrir d'au-

tres toits, & les gens étonnés voyoient arriver chez eux des portes, des solives & des fenêtres. Les jalousies & les grillages cherchoient de rue en rue ceux à qui ils appartenoient, & les Armes qui étoient au-dessus de la porte, partant comme un trait de lumiere, alloient se replacer sur une ancienne & illustre Maison que ce malheureux avoit ruinée.

Un Usurier qui prêtoit sur gage, voyant fuir la maison de son voisin, voulut prévenir un semblable accident: mais prévenu par la Fortune, une tapisserie, un bureau, un buffet fort riche qu'il gardoit pour sûreté, se détacherent avec violence. Comme ces gages s'envoloient par la fenêtre, la tapisserie enveloppa l'Usurier, l'emporta en l'air, & le laissant retomber sur un toict, lui brisa les côtes. Il se désespéra, lorsqu'il vit passer en revue tous les gages qu'il possédoit, & entr'autres des titres de Noblesse sur lesquels il avoit prêté pour six semaines deux cens réales à trois cens pour cent. Ces titres arriverent dans une *gargotte*, où leur Maître en enrageant cachoit

son appétit, & dévoroit des yeux un gros morceau de pain qu'il voyoit sous la dent d'un autre.

Un faiseur de mariages empaumoit l'esprit d'un bon homme, qui ne sçachant que faire de son loisir, de son argent & de son repos, cherchoit à épouser. Le Marieur lui proposoit une petite coquette fieffée, & disoit : » Monseigneur, je ne vous parlerai point » de Noblesse : votre Grandeur en a » bien suffisamment pour en commu» niquer à sa future. Pour du bien, » vous n'en avez pas besoin. De la » beauté, cela est dangereux dans » une femme. Quant à l'esprit, vous » la gouvernerez : vous ne cherchez » point une sçavante. Si vous me de» mandez sa condition, elle est par» faitement libre, jeune, vive, ... elle» même vous instruira de ses autres » qualités. Quelles qualités, traitre, dit le Vieillard furieux ? » Tu me dis » qu'elle n'est ni riche, ni noble, ni » jolie, ni spirituelle, & que tout ce » quelle a, c'est qu'elle n'a point de » condition...... A ces mots la Fortune interrompit un torrent d'injures;

l'impertinent Marieur se trouva l'époux de la charmante dont il vouloit faire présent au bon homme.

Un Poete lisoit dans un cercle, une de ses Odes, si bigarrée de mots étrangers, si remplie de galimathias, & si pleine de parenthèses, qu'Œdipe n'y eût rien entendu : la Fortune l'arrêta à la quatriéme Strophe. L'obscurité de l'Ouvrage répandant des ténébres sur toute l'Assemblée, on alluma des bougies pour éclairer cette production ennemie du jour. Un malicieux qui tenoit un bout de chandelle, s'approcha de l'Auteur, & mit le feu à son papier. Le Poete voyant bruler son Ouvrage se donnoit à tous les Diables : » Paix, dit d'un air goguenard celui qui avoit brulé le papier! » vos vers, » Monsieur, n'eussent jamais été ap- » perçus sans cet accident.

On vit paroitre un groupe de femelles à pied, & quoique parmi elles il y en eût de très surannées, toutes minaudoient & affectoient des airs étourdis. Plusieurs suivoient en carosse mouchetées, fardées, & fredonnant quelques airs nouveaux : d'autres coeffées

avec un art infini venoient balancées par deux Maures dans des chaises à porteurs. La Fortune traversa leur chemin : un Astrologue ayant ses Tablettes Astronomiques à la main leur montra la date de leur naissance, & leur prouva combien elles avoient vécu d'années, de mois, de semaines, de jours, de minutes & même de secondes. Dieux éternels ! qui pourroit exprimer les cris que jettoient toutes ces femelles! On n'entendoit que ces mots : » Ah, « ciel ! quelle imposture ! à peine en» tré-je dans ma quinziéme. Admirez, » je vous prie, cet extravagant : je vais » commencer ma vingtiéme. L'imperti» nent visage, disoit une autre ! je suis » à la fleur de mon âge, je ne suis qu'un » enfant «. L'Astrologue s'approchant de cette derniere, lui prouva nettement qu'elle vint au monde telle année, fut fiancée tel jour, & que par conséquent elle avoit treize lustres accomplis.

Un puissant Seigneur qui venoit de quitter la table, enfoncé dans un large fauteuil, savouroit les fades louanges que lui prodiguoient des hommes

rampans. Tandis que son estomac travailloit à la digestion, il prenoit la peine d'ouvrir quelquefois la bouche. A chaque impertinence qu'il prononçoit, ses flatteurs se répandoient en éloges. » Voilà qui est divin, disoit l'un ; ces » paroles devroient être gravées en » lettres d'or, s'écrioit un autre. Un troisiéme, pour enchérir sur tous, dit : » Monseigneur, on se sent dé- » faillir d'aise en vous écoutant ; la » Science même se pâmeroit d'admira- » tion ». Le grand Seigneur enchanté pousse cependant deux gros soupirs, & laisse tomber ces mots : » Je suis » affligé de la perte de deux de mes » vaisseaux ». A ces paroles, l'impudente troupe entreprend de lui démontrer, que loin de s'attrister de la perte de ses Navires, il eût dû la souhaiter, si elle ne fût pas arrivée ; que cette perte lui fournissoit de justes raisons, pour rompre avec ses amis & ses alliés, & que pour deux vaisseaux il leur en prendroit deux cens. D'autres tâchoient de le convaincre, que la puissance d'un Prince se connoissoit

mieux par ses pertes que par ses conquêtes ; qu'il n'appartenoit qu'aux Brigands & aux Pirates de se glorifier de leurs prises ; que d'ailleurs cet accident n'étoit point irréparable. Un d'eux détaillant avec éloquence les événemens malheureux arrivés aux Grecs & aux Romains, charma le Prince indolent & glouton, qui ne cherchoit qu'à pallier sa honteuse mollesse. Des vents importuns troublant la digestion du Prince, firent leur explosion par sa bouche : les traitres, pour lui faire croire qu'il avoit éternué, s'inclinerent profondément, & lui dirent, » *Seigneur, Dieu » vous soit en aide.* « La Fortune indignée ouvrit les yeux du Prince. » Détestables flatteurs, reprit-il, vous » avez l'audace de vouloir me per- » suader que ceci est éternuer ? Croyez- » vous donc que j'aie la bouche au- » tre part que sous le nez. Ah ! Combien » ne m'en imposeriez-vous pas sur » ce que je ne puis ni sentir, ni en- » tendre ! « En même tems leur déchargeant des coups de canne sur les oreilles, il les chassa tous de son Palais,

Des Escrocs qui s'étoient rencontrés par hasard, conversant ensemble, affectoient la plus grande franchise. L'un disoit : „ je suis ravi, Monsieur, de vous „ avoir trouvé. Vous connoissés mon „ exactitude à payer au jour marqué : „ prêtez-moi cinq cens écus en piéces „ de deux sols ; je vous remettrai une „ Lettre de change payable dans deux „ mois, & en argent. L'Accepteur est „ sûr, rendez-vous chez lui à l'échéan- „ ce, vous n'aurez que la peine de „ compter. „ Ma foi, répondoit l'autre en levant les épaules, » je vous avoue- „ rai franchement que j'allois emprun- „ ter quatre mille livres sur un effet qui „ en vaut huit mille ». L'un d'eux avoit une chaîne qu'il assuroit être d'un or très-pur. Un autre étoit riche en faux billets. Celui-ci avoit emprunté de la vaisselle d'argent, sous prétexte de s'en servir pour une nôce : celui-là montroit des perles fausses qu'il faisoit passer pour de l'Orient. C'étoit une chose curieuse que d'entendre leurs discours. L'un di- „ soit, je chéris la sincérité : on la retrou- „ veroit chez moi, si elle se perdoit. J'ai- „ merois mieux périr mille fois, que

„ d'occasionner le plus petit tort à qui
„ que ce pût être : il n'est rien tel
„ que de pouvoir marcher tête levée.
„ Je ne demande qu'un peu de crédit.
„ Rien n'est plus estimable que la ponc-
„ tualité, reprenoit un autre : je dé-
„ teste la Fortune qui s'acquiert par des
„ voies illégitimes. La paix de la cons-
„ cience est préférable à toutes les ri-
„ chesses du monde. Ces sentimens
„ m'ont été inspirés dès l'enfance, &
„ chaque jour les affermit en moi «.
Tandis que par ces dehors trompeurs, ces ratieres vivantes tâchoient d'attraper leur proie, la Fortune se plaça au milieu d'eux : alors nos fripons faisant des échanges, & se confiant les uns aux autres, se tromperent tous également.

Il y avoit en Dannemarc un Prince maître d'une Isle assez petite. Le Ciel irrité contre les Peuples qui l'habitoient, les faisoit naître presque tous avec un penchant invincible à donner des avis : on les nommoit *Arbitristes*. Par leur moyen, l'Isle regorgeoit de calamités ; les Etrangers la fuyoient à vingt lieues à la ronde. Un jour le Prince ayant

mandé des *Arbitristes* pour les consulter sur quelque affaire, on vint à grand bruit lui annoncer que le feu s'étoit mis dans trois endroits de son Palais, & que le vent souffloit avec fureur. La flamme se déployant de plus en plus, le Prince perdit la tramontane. Les donneurs d'avis lui dirent qu'il pouvoit être tranquile, & qu'ils alloient dans l'instant arrêter le progrès des flammes. Aussi-tôt faisant détacher avec précipitation, les tapisseries, les buffets, les glaces, les armoires, ils ordonnerent qu'on jettât tout par les fenêtres. Les uns à coups de marteaux firent mettre une tour à bas : d'autres prétendant que la flamme, quand on lui donnoit une issue libre, causoit moins de ravage, commanderent qu'on découvrît la plus grande partie du toit ; ils détruisoient tout & ne songeoient point à éteindre le feu. La Fortune arrêta ces Arbitristes, & le Prince se sauvant de la Salle où il étoit, vit, par les soins de son Peuple, la flamme presque appaisée, tandis que les donneurs d'avis bouleversoient tout.

„ Marauts, s'écria le Prince, que de„ viendroit mon Palais, si l'on vous

„ laiſſoit continuer ? Telle eſt en tout „ votre conduite : vous faites manger aux Princes leurs bras, leurs „ pieds, leurs mains: & vous dites que „ c'eſt vous qui les ſoutenés. L'Ante- „ Chriſt ſera ſans doute un Arbitriſte: „ vous mériteriez, perfides .....

Une troupe de trente-deux Prétendans à un emploi, attendoit dans l'antichambre le moment de pouvoir parler à celui qui nommoit au poſte vacant. Chacun trouvoit en ſoi plus de mérite encore, qu'il ne découvroit de défauts dans ſes concurrens. Ils ſe regardoient de travers, & le cœur plein de fiel ils préparoient les uns contre les autres de quoi s'écraſer mutuellement. Leur front étoit chargé de ſoucis & leur échine toute courbée à force de révérences. Au moindre mouvement de la porte, ils etoient ſaiſis d'un tremblement reſpectueux. Le Sécrétaire vint à traverſer comme un trait l'anti chambre du Collateur. Les Prétendans ſe pliant devant lui juſqu'à terre alloient l'environner: » Meſſieurs, dit le Sécrétaire en courant toujours, » excuſez-moi, je vous prie, » je ſuis extrêmement preſſé ». Un mo-

après on entend
: » faites venir le
dans s'écria, » le
appelle, dit
né, reprend
, tous s'appro
fait ouvrir,
placets, &
les oreil
ment,
qui est la
, der
n'est
qui l'on
, » vous
à ces
vous
l'essayez
s'il m'est
, la
: il
remplir
vivance
le
-tôt les
enes.

Emprestil-
avec une
ide. Il ar-
Messieurs,
ter, mais
ivrent, la
it par ces
ur, qui de
le, que de
r la baga-
dez, &c.
de disoit :
eur, que
c tout le
reçu hier
te serre !
on cher
ux, &c.
riéme :
vous
esoin,
voir
, &c.
ssante
, fau-
ur une
ours à
s Rois

donné, & il leur sembloit déja que le Pourvû avoit vécu l'âge de Mathusalem.

Des *Emprestillons* (r) avoient employé le reste de leur bourse en pains à cacheter, en papier & en plumes. Ils écrivirent cent lettres aux personnes de leur connoissance: ils y exprimoient leurs besoins pressans, & marquoient qu'il s'agissoit d'une affaire d'honneur, qu'ils étoient perdus sans ressource, s'ils ne trouvoient de l'argent. Ils réquéroient avec instance leurs chers & meilleurs amis de vouloir bien leur prêter certaine somme; ajoutant qu'infailliblement en moins de quatre jours ils en feroient remboursés, & que s'ils se trouvoient sans argent, ils leur confiassent quelque effet; que ceux qui s'en chargeroient en auroient soin comme de la prunelle de l'œil. Ils demandoient en même tems pardon de la liberté, & disoient que jamais ils n'auroient pû prendre sur eux de s'adresser à d'autres. Un *galopin* porta toutes ces Lettres, & la For-

[r] On appelle en Espagne *Emprestillons*, les gens qui empruntent sans intention de rendre.

tune ſuivit le Meſſager. Les Emprestil-lons attendoient ſon retour avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il arrive & leur dit d'abord : » Meſſieurs,
„ je n'ai rien à vous compter, mais
„ voici de quoi lire. Ils ouvrent, la premiere réponſe commençoit par ces mots. „ Il n'eſt rien, Monſieur, qui de
„ la vie m'ait été auſſi ſenſible, que de
„ ne pouvoir vous procurer la baga-
„ telle que vous me demandez, &c.
Le Diable t'emporte! La ſeconde diſoit :
„ Je puis vous aſſurer, Monſieur, que
„ j'euſſe fait votre affaire avec tout le
„ plaiſir imaginable, ſi j'avois reçu hier
„ votre billet, &c. *La fievre te ſerre*!
La troiſiéme : „ En vérité, mon cher
„ Monſieur, les tems ſont ſi facheux, &c.
„ *Le chien d'animal*! La quatriéme :
„ Je vous jure, Monſieur, que vous
„ ſentez mille fois moins votre beſoin,
„ que je ne ſens de peine à me voir
„ dans l'impoſſibilité d'y ſubvenir, &c.

L'Italie Impériale, de très-puiſſante qu'elle étoit, devenue très-légere, faute de terrain, ſe mit à danſer ſur une corde. Elle attacha l'un des bouts à Rome, l'autre en Savoye, & les Rois

de France & d'Eſpagne la regardoient voltiger. A chaque ſaut périlleux qu'elle faiſoit, ces deux Monarques croiant qu'elle alloit culbuter, ſe tenoient prêts à la ramaſſer. L'Italie pénétrant le but de leur attention, pour éviter la chûte, prit en main le balançier de la République de Veniſe. Avec ce ſecours, elle équilibroit de façon tous ſes mouvemens, qu'elle faiſoit des ſauts & des gambades ſurprenantes. Tantôt elle feignoit de tomber du côté de l'Eſpagnol, tantôt du côté du François, prenant plaiſir à les tenir en haleine, & à leur faire ouvrir de grands bras. La Fortune vint tout à coup ſe mêler du jeu. Le Roi de France, pour faire tomber l'Italie de ſon côté, lâcha l'extrémité de la corde qui étoit en Savoye: le Roi d'Eſpagne qui s'en apperçut d'abord, procura d'autres étançons à l'Italie dans les Etats de Milan, de Naples & de Sicile. L'Italie qui ſautilloit toujours, piquée de ce que le balançier de Veniſe qui lui ſervoit d'un côté, l'eſtropioit de l'autre, jetta ce balançier & s'acrochant à deux mains après la corde, elle coula vers le bout

qui étoit à Rome, en disant : puisqu'il faut que je me casse le cou, j'aime mieux que ce soit ici ; je trouverai du moins qui m'absolvera.

Le Czar épuisé par les frais de la guerre, par les irruptions des Tartares, & par les fréquentes invasions du Turc, se vit forcé d'imposer de nouveaux tributs. Il assembla tous ses Ministres, ses Conseillers, ses Favoris, une partie de son peuple, & leur déclara sa situation. Seigneur, dit un de ses Ministres, dans de telles conjonctures rien n'est plus équitable que de vous procurer des secours. Quand il s'agit du salut de la Patrie, il faut que les peuples se sacrifient : disposez, Seigneur, de toutes les richesses de votre Empire, ordonnez, & vous serez obéi. Le Czar goûta ce discours ; mais soupçonnant quelque manœuvre, il permit au peuple d'expliquer ses sentimens. Un homme prenant la parole, dit alors au nom de tous les autres : Très-Puissant Seigneur, tous vos fidels Sujets baisent respectueusement la main de votre Majesté, & vous remercient par ma voix des soins que vous prenez pour

leur bonheur. Ils reconnoissent qu'ils n'en jouissent que par vous, & sont prêts, dans l'état où se trouve votre Empire, à faire les plus grands efforts: mais me seroit-il permis, Seigneur, de vous rappeller un Apologue. Jupiter, dit Esope, fit présent à un Paysan d'une Poule qui lui pondoit chaque jour un œuf d'or. Le Paysan trop avide, persuadé qu'elle en avoit un million dans le corps, pour s'enrichir tout d'un coup, l'égorgea. Il perdit sa poule, & n'eut plus d'œufs. Souffrez que j'ajoute que le besoin où vous êtes, vient principalement de ceux qui vous environnent & qui manient vos trésors.

Les Hollandois qui par le moyen de leurs digues ont dérobé un coin de terre à la mer, & qui après avoir trahi la foi de leurs Peres se sont revoltés contre leurs Souverains (1), sont assez présomptueux pour se croire les fils aînés de l'Ocean. Ils couvrent sa surface de leurs vaisseaux, & pour s'enrichir, sans aller au Pérou, ils pillent nos Flottes qui en reviennent. Loin de leur reprocher leurs

(1) C'est le langage d'un Espagnol.

entreprises, des Puissances jalouses de la splendeur de notre monarchie, prêtent la main à ces excès. Ce Peuple amphibie s'est frayé la route des Indes, a introduit son commerce au Japon, & s'est emparé de la meilleure partie du Brésil. Les mers des Indes sont couvertes de leurs navires, & Lima n'est plus en sureté. Un groupe de ces affamés des Provinces-Unies avoit les yeux attachés sur un globe terrestre, & le compas à la main, mesuroit les distances qui séparent les climats : le Prince d'Orange avec un crayon traçoit les lignes qu'il falloit tenir. La Fortune les surprit dans cet exercice, & un vieil Hollandois tint ce discours. Rome se soutint, tant que son empire ne fut pas trop étendu : un Etat trop vaste, touche à sa décadence. Ne songeons point à nous aggrandir si fort. Nous mettre en liberté, ce fut un prodige; nous y conserver, n'est pas une petite chose. La France & l'Angleterre qui nous ont aidés à secoüer le joug, ne consentiront jamais que nous puissions leur donner de l'ombrage. Dès que nous aurons besoin

d'eux, comptons fur leur appui. S'ils avoient un jour befoin de nous, ils méditeroient notre ruine. Laiffons le Bréfil qui dépeuple la Hollande, & ceffons de faire un métier qui mene plutôt à la deftruction qu'à la gloire.... Le Prince d'Orange ennuyé du bon homme, lui dit : fi Rome eft tombée, Venife s'eft confervée. Que fut d'abord cette République ? Bien moins que la notre ? Ce que tu as dit du Roi de France & d'Angleterre eft affez probable, mais n'importe. Sache, mon ami, que tout ce qu'on peut décorer du nom de Conquête, devient legitime. En achevant ces mots, il enleve à coups de cifeaux des Ports, des Caps, & des Côtes, & de toutes ces rognures fe fait une affez belle Couronne.

Le Grand Seigneur qui, par les fourberies de Mahomet, fe voit poffeffeur de domaines immenfes, convoqua tous les grands Officiers de fon Empire. Les Bachas, les Vifirs, les Cadis, grand nombre de Renégats, & tous les Efclaves chrétiens qui devoient finir leurs jours à Conftantinople dans une dure captivité. Les chroniques Turques ne

fournissoient point d'exemple d'une pareille assemblée, & le concours fut prodigieux. Le Grand Seigneur ne jugeant point ses vassaux dignes d'entendre sa voix, ni de contempler son visage à nud, étoit assis sur un trône environné de rideaux de gaze. Il fit signe qu'on écoutât un Maure qui étoit prosterné à ses pieds. Le Maure s'étant levé parla ainsi : Nous fideles Mahométans, qui, pendant un long esclavage en Espagne, avons toujours conservé dans notre cœur la loi du grand Prophéte, pénétrés de reconnoissance pour l'asile généreux que nous a procuré Sa Hautesse, nous avons projetté de lui rendre les services les plus signalés, & pour lui en donner des preuves, voici ce que nous osons lui proposer. Il faudroit dabord qu'à l'imitation des Grecs, des Romains, & des Espagnols, elle établit des Universités, & qu'elle assigna des récompenses à ceux qui se distingueroient dans les Lettres. C'est par elles que les Nations sortent de la barbarie, & que s'éternisent les actions des Hommes Illustres. Il conviendroit en second lieu,

qu'on admit les Coutumes & le Droit Romains : par là seroient réprimés les abus, le vice puni, la vertu récompensée, & la justice rendue avec intégrité. Il seroit encore à propos qu'au lieu de cimeterres, on se servît d'épées à l'Espagnole : on pousse plus promptement une estocade, qu'on n'allonge un coup de sabre. Mais une chose essentielle, c'est de permettre l'usage du vin : pris modérément, il fortifie la santé, la rétablit quand on l'a perdue, & donne du courage dans les combats. Cette boisson fournit mille autres avantages qui rehausseroient l'éclat & la gloire de l'Empire. A ces mots, Sinan, Roi Renégat, se levant avec un visage enflammé de colere, s'écria : si tout l'enfer réuni eut conjuré la ruine de l'Empire Musulman, il n'eut pas employé d'autres armes que les moyens qu'on nous propose. Jamais ni le Persan attaché à notre perte, ni le Duc d'Ossonne, ni Don Juan, quand à Lepante il teignit la Mer du sang des Janissaires, ne nous furent aussi funestes que voudroit l'être ce chien de Maure. Les mêmes moyens qui font naître les Empires, servent

à

à les maintenir. Un Monarque se glorifie de ses domaines & de ses armées : c'est par ses Troupes qu'il est grand & redoutable, non par de vaines disputes. Protéger les sçavans, les mettre en crédit, c'est honorer la fainéantise, nourrir la discorde, autoriser la cabale, & entretenir une peste dans l'Etat. La sureté des Princes dépend de l'ignorance des peuples : des sujets trop instruits songent moins à obéir qu'à se révolter ; ils connoissent le prix de la liberté, & songent à se la procurer. Plus hardis que respectueux, ils pesent les actions du Souverain, & décident s'il mérite de regner. Ils ne désirent la paix, que parce qu'ils en ont besoin : dès qu'ils en jouissent, ils suscitent & fomentent des guerres intestines plus dangereuses que celles qui se décident par les armes. Rome qui dans son origine ne possédoit qu'un fort petit terrein, s'accrut avec rapidité. Elle n'avoit ni Livres, ni Docteurs, mais du fer & des soldats. Elle ravit tout par la force, & subjugua l'Univers. Brutus, Hortensius, Ciceron, César, introduisirent l'éloquence dans

Rome, & Rome fut aussi-tôt en proye aux séditions. Ces harangueurs en étoient les Chefs, & ils furent détruits les uns par les autres. Depuis & la République & l'Empire & ses maîtres furent toujours déchirés par l'ambition des Orateurs : ceux-ci pallioient les vices, sacrifioient les vertus, & l'éloquence seule conduisoit aux honneurs du triomphe. Cet amour insensé pour les Lettres fut la perte des Grecs : ils formerent des Académies qui enfanterent des sectes de Philosophes ; l'esprit le disputa à la valeur. A mesure que les Grecs devinrent sçavans, ils s'affoiblirent de plus en plus, & si leurs ouvrages sont immortels, leur Empire est éteint. L'Espagne, nation qui brava toujours les périls de la guerre, songeoit plus jadis à faire de belles actions qu'à les écrire, plus à mériter des louanges qu'à les distribuer. La Renommée étoit attentive à publier sa gloire, & l'on n'entendoit partout que des cris de victoire. Ces peuples donnerent de l'admiration à Viriatus, à Sertorius, & le fameux Annibal ne vainquit que par eux. César qui partout ailleurs n'avoit combattu

que pour l'honneur, combattit en Espagne pour sauver sa vie. Quels prodiges de valeur signalerent dans Numance ces peuples guerriers : tant qu'ils ne furent point historiens, ils mériterent de briller dans l'histoire.

A l'égard des Loix Romaines, si nous les recevions, ton dessein pervers seroit accompli. Quelle confusion ne verroit on pas dans cet Empire, de Juges, d'Avocats, de Procureurs, d'Accusateurs, [illegible] Solliciteurs, & de Sergents ! Les procès regneroient en aussi grand n[illegible]e que les Loix. Ce n'est pas qu'en[illegible]es-mêmes les Loix ne soient bonnes, mais les Juges les interprètent à leur guise, & les rendent pernicieuses.... &c..... L'assemblée avoit écouté le discours du Renégat dans un grand silence, & le Maure avoit la frayeur peinte sur le front ; quand Ali, premier Visir, qui étoit le plus près du trône, après avoir consulté le visage de son Maître, dit : Esclaves chrétiens, que dites-vous de ce que vous venez d'entendre ? Ceux-ci voyant l'aveuglement de cette Nation barbare qui aime à rester dans ses ténèbres,

& qui détestant la justice mêt sa sureté dans la tyrannie & dans l'ignorance, firent répondre pour eux un Gentil-homme Espagnol, esclave depuis trente ans. Il s'exprima en ces termes... Nous ne vous donnerons point de conseil qui puisse vous être avantageux : ce seroit trahir notre Souverain & manquer à notre Religion; nous ne voulons pas aussi vous tromper, n'ayant pas besoin de ce lâche artifice pour notre défense. La fortune toucha le Grand Seigneur, les rideaux qui étoient devant son [illegible] s'ouvrant tout à coup : Que ces chrétiens soient libres, s'écria t-il ; que leur magnanimité leur serve de rançon ; qu'ils retournent dans leur patrie ; qu'on les enrichisse des dépouilles des Maures, & que celui qui a voulu introduire des nouveautés dans mon Empire, soit brulé vif. J'aime mieux passer pour un vainqueur barbare, que pour un docte vaincu : subjuguer nos ennemis, voilà quelle doit être toute notre science.

La sérénissime République de Venise qui dans le corps de l'Europe lui sert de tête, avoit assemblé tous les

membres de son Sénat. Un silence profond régnoit parmi eux. Le Doge l'interrompit par ces paroles : La méchanceté introduisit la discorde dans le monde, l'habile politique doit l'y conserver. Les dissensions, les troubles que nous avons semés parmi nos Alliés, nous maintiennent dans la tranquillité. L'Italie, depuis la décadence de l'Empire, ressemble à une pupille riche & bienfaite & qui a des envies de se marier. Ses tuteurs, pour jouir de son bien, refusent sous différens prétextes de lui donner un mari : nous sommes ces tuteurs, les épouseurs sont les Rois de France & d'Espagne, notre intérêt est de les brouiller toujours ensemble. &c....

Nous ne ferons pas un plus long extrait de cet ouvrage, * dont l'idée nous a paru plaisante. Elle auroit peut-être pû fournir à l'Auteur quelque chose de plus neuf & de plus varié. Nous avons omis

* L'Editeur s'est trompé, quand il a marqué que Quevedo avoit composé la *Fortuna con seso* &c, en 1645. Il est évident, par plusieurs endroits de cet Ouvrage, qu'il fut fait avant la naissance de Louis XIV.

les plaiſanteries qu'il fait ſur les Avocats, les Médecins, les Chimiſtes &c : les railleries ſur ces meſſieurs ſont uſées depuis long-tems. On voit dans cet Ouvrage des Républiquains qui déteſtent la République ; des Sujets qui ſupportent impatiemment de vivre ſous un Prince monarchique ; des femmes qui ſe plaignent des hommes qui ont fait des Loix ſans les conſulter ; des Maures & des Juifs très peu ſatisfaits du procédé des Chrétiens à leur égard, & un Roi d'Angleterre qui dit d'aſſez fortes injures au Roi de France.

LES *Œuvres choiſies de Quevedo* ſe trouvent à Paris, chez *Guerin & de la Tour*, Libraires-Imprimeurs, rue Saint Jacques, à S. Thomas d'Aquin.



I I.

Antiguedad maritima de la Republica de Cartago, con el Periplo de su General Hannon, &c.

» Antiquités maritimes de la République de Carthage, avec le Periple » de son Général Hannon, traduit du » Grec, & enrichi de Notes. Par Don » *Pierre Rodriguez Campomanes*, Avocat des Conseils, Asseseur Général » des Postes & Couriers d'Espagne. » A Madrid, de l'Imprimerie d'*Antoine Perez de Soto*, 1756, *in*-8°.

EXTRAIT.

CE Livre, dédié au Roi d'Espagne, fait beaucoup d'honneur à l'érudition, au goût & à la bonne critique de l'Auteur. Le stile en est clair, net & même assez simple, avantage rare dans un ouvrage de discussion, surtout en une langue dont la pompe entraîne souvent les meilleurs Ecrivains.

de la Nation. On a beaucoup écrit ſur Carthage, mais on n'a peut-être jamais préſenté cette République ſous un point de vue ſi intéreſſant. Dans un Diſcours d'environ cent quarante pages, on la voit ſortir du berceau, ſe développer, s'aggrandir; & les cauſes de ſon élevation, de ſa décadence, de ſa chûte, ſont marquées avec autant de juſteſſe que de préciſion. L'Auteur rempli de ſon ſujet, marche rapidement à ſon but, ſans s'écarter dans mille routes qui s'offroient ſur ſon paſſage. Cet élégant Diſcours hiſtorique précede le *Périple*, ou le voyage d'Hannon, que pluſieurs ſçavans & *Dodwel*, entre autres, ont mal à propos traité de fabuleux. La principale objection du critique Anglois, eſt qu'il ne reſte aucune des Colonies, dont il eſt parlé dans ce voyage, & que les noms de ces Colonies ſont Grecs & non Phéniciens. C'eſt à peu près comme ſi l'on mettoit en doute que Carthage ait éxiſté, parce qu'il n'en reſte plus de veſtiges depuis tant de ſiecles. Si *Dodwel* eut ſçu les Langues orientales, il n'eut point avancé que la plûpart des noms

propres sont Grecs ; mais cela fut-il vrai, ce ne seroit point une preuve qui pût infirmer la légitimité de ce monument. Hannon a pu l'écrire en Grec, ainsi qu'en Phénicien, & comme on ne voit nulle part que le *Periple* ait été traduit en Grec, Don *Campomanes* est persuadé qu'Hannon l'a écrit en ces deux Langues. En effet de son tems le Grec étoit fort en usage parmi les Carthaginois : un passage de Justin le prouve. Cet historien parlant des guerres des Carthaginois avec Denis le Tyran, dit qu'Hannon, Général de la République, découvrit la trahison de Suniate qui entretenoit une correspondance en Grec avec le Tyran de Syracuse. C'est pourquoi le Sénat de Carthage voulant prévénir dans la suite un pareil inconvénient, défendit d'étudier la Langue Grecque, & de parler ou d'écrire à l'ennemi autrement que par interprète. Il paroît certain qu'Hannon écrivit son *Periple*, avant qu'il fut envoyé en Sicile, contre le même Denis le Tyran. Il fit son voyage en la 93e. olympiade, 347 ans après la fondation de Rome, tems

où ce Denis s'empara d'une partie de la Sicile qui appartenoit à Carthage. Ce fut pour la recouvrer, qu'elle y fit passer une armée sous les ordres d'Hannon. Ce seul événement fait tomber l'opinion de Fabricius qui regarde le *Periple*, comme postérieur à l'expédition d'Hannon ; puisque cette expédition donna lieu à l'arrêt du Sénat qui défendoit qu'on se servit de la Langue Grecque.

Le *Periple* en question peut avoir, selon le calcul de *Campomanes*, environ deux mille ans d'antiquité. *Xenophon de Lampsaque* cité par *Solin*, *Nearque*, Ecrivain Grec, dans un fragment de ses ouvrages qu'*Arrien* a conservé, *Pomponius-Mela* & *Pline* en parlent si expressément, qu'il est difficile de comprendre comment Saumaise a pu assurer d'un ton décisif, qu'aucun Ancien n'en fait mention (1).

Arrien, d'après *Xenophon de Lam-*

(1) Voici les termes de Pline : *fuére & Hannonis, Carthaginensium Ducis, Commentarii explorare ambitum Africæ jussi, quem sequuti plerique è Græcis nostrisque &c.* Hist. Nat. L. V.

ſaque, dit qu'Hannon l'Africain étant parti de Carthage paſſa les colonnes d'Hercule, qu'il ſouffrit beaucoup pendant le cours de ſa navigation, manquant d'eau, & tourmenté par une exceſſive chaleur, &c.

Florian de Ocampo, *Bochart*, *Berchelius & Ramuſius*, ont commenté le *Periple* d'Hannon. *Jean Hudſon* a recueilli toutes leurs notes, avec toutes les critiques qu'on a faites au ſujet de cet Ouvrage, & a fait imprimer le tout en 1698. Après l'édition de Madrid, il paroît qu'il n'y a plus rien à déſirer ſur ce Morceau. Don *Campomanes* a diviſé ſon Livre en trois parties. Dans le Diſcours Préliminaire, il s'attache à donner une idée exacte de la Marine, des Colonies, du Commerce & des principales Guerres des Carthaginois : nous allons donner un extrait de ce Diſcours. Suit le *Periple*, monument qui prouve la puiſſance de Carthage ſur Mer, ainſi que les dépenſes & les efforts qu'elle faiſoit pour aggrandir ſon commerce. L'Auteur l'a traduit en Eſpagnol, & ſa traduction eſt d'autant plus fidelle, que la con-

noiſſance des lieux & celle de la Langue Arabe lui en ont facilité l'intelligence. Ses Notes qui ſont curieuſes & ſçavantes ont dû lui coûter un travail conſidérable : on voit qu'il a puiſé dans les ſources. Ses refléxions politiques décelent un Patriote éclairé qui connoît les intérêts de ſon pays, & qui ſçait plus que ce qu'on apprend dans les Livres. L'Ouvrage en général peut être regardé comme une introduction à l'hiſtoire de la Marine Eſpagnole. Il eſt orné de deux Cartes, dont l'une offre le Plan de Carthage, l'autre marque les Pays que parcourut Hannon.

Diſcours ſur la Marine, la Navigation, le Commerce, & les Expéditions de la Republique de Carthage.

EXTRAIT.

LES Phéniciens, cinquante ans avant la ruine de Troye, jetterent les fondemens de Carthage (1). Cette ville célebre étoit diviſée en trois parties princi-

(1) Ce nom eſt formé de deux mots Arabes, & ſignifie *Cité des Cités*, ou *Cité ſouveraine*.

pales. La premiere & la plus ancienne étoit la Citadelle qu'on appelloit *Byrſa* (2) : la ſeconde qui environnoit la forteresſe ſe nommoit *Megalia* (3), elle étoit habitée par les Négocians ; le port formoit la troiſiéme partie. La conſtruction de ce port, fait de main d'homme, étoit un ouvrage prodigieux : il renfermoit des magaſins immenſes remplis de mats, de fer, de voiles, de cordages &c. On y voyoit deux cent vingt quais ou étoient aſſiſes les quilles des vaiſſeaux qu'on faiſoit conſtruire, & les plus habiles ouvriers du monde y travailloient preſque continuellement.

Malgré les pertes qu'eſſuya Carthage, dans la troiſiéme Guerre Punique, elle pouvoit encore armer ſoixante & dix mille Citoyens. On peut juger de ſon activité, de ſon induſtrie, de ſes reſſources, parce qu'elle fit dans cette guerre. Dépourvue de tout, attaquée inopinément par les Romains qui l'aſſiégerent avec deux armées formidables, en deux mois elle fit conſtruire

(2) *Byrſa* vient de *Baſra*, mot Arabe qui ſignifie *Citadelle*, *Forteresſe*.

(3) *Megalia*, mot Grèc qui veut dire, *grande*.

& munir de tous leurs agrès deux cent vingt Galeres. Les ennemis ayant bouché le Port, par le moyen d'un Canal elle s'en ouvrit un autre, & fit paroitre tout à coup aux yeux étonnés des Romains une flotte respectable. Chaque jour il se fabriquoit à Carthage cent quarante boucliers, trois cens épées, cinq cens lances, & mille javelots. Dans l'état le plus florissant de cette République, le Senat dirigeoit toutes ses opérations; dans sa décadence le peuple voulût être maître, & brouillant tout perdit tout.

Les seuls Phocéens pouvoient disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Ceux-ci pour détruire leur rivaux, s'alliérent avec les Liguriens (1), & vinrent attaquer leurs ennemis. Les Phocéens (2) furent vainqueurs, & dicterent les conditions de la paix. Les Carthaginois persuadés que l'ambition des conquêtes étoit opposée à l'esprit d'une République commerçante, songerent à s'emparer des Comptoirs des Isles de la mediterranée: ils y réussirent & trafique-

(1) Ce sont aujourd'hui les Genois.
(2) Alors établis à Marseille.

rent avec Cadix, qui comme Carthage tenoit son origine des Pheniciens. Après avoir établi la Colonie du Port-Mahon (1) dans la petite Isle des Baléares, ils entreprirent la guerre contre les Tyrrheniens, qui ayant renoncé aux arts & au commerce, exerçoient la piraterie, & ravageoient continuellement toutes les Isles de la Méditerranée. Ils enleverent à ces Corsaires les Isles de Lipari, de Corse, & de Sardaigne, & s'enrichirent considérablement. Leurs commerce intérieur avec les peuples d'Afrique leur produisoit quantité d'or, d'ivoire, de pierreries, d'aromates, & ils tiroient de l'Espagne de l'or, de l'argent, de l'étain, du vif argent, du vin, du chanvre, & beaucoup d'autres marchandises.

Il y avoit long-tems que Carthage méditoit de s'emparer de la Sicile. Pour parvenir à son but, elle chercha de puissans alliés, & Rome en fut un. Assurée de ce côté-là, aucune puissance ne pouvoit plus s'opposer à ses desseins. Les Romains n'avoient embrassé cette

(1) *Portus Magonis*, ainsi nommé du Carthaginois Magon.

alliance, que pour maintenir leur nouvel état, & conserver la liberté qu'ils venoient de recouvrer par l'expulsion des Rois. Xerxès se disposoit alors à marcher contre les Grecs: les Carthaginois le seconderent d'autant plus volontiers dans son entreprise, que les Grecs leur faisoient ombrage. Ils rassemblerent une armée de trois cents mille hommes sous les ordres d'Himilcon: la flotte étoit composée de plus de deux mille Galeres; ils avoient trois mille batimens de transport, & Amilcar commandoit cette flotte. Elle fut battue par la tempête, & se refugia dans un Port de la Sicile. Tandis qu'*Amilcar* faisoit un sacrifice à Neptune, pour le remercier de l'heureux asile qu'il avoit fait trouver à sa flotte, *Gelon* affectioné aux Grecs fit bruler dans ce Port tous les Vaisseaux Carthaginois.

Ce funeste événement fut suivi de la défaite de l'armée de terre. *Gelon* l'attaqua dans le tems qu'elle consideroit avec douleur l'embrasement de la flotte. *Himilcon* dans cette bataille perdit cent cinquante mille hommes. *Xerxès* ne fut pas plus heureux: *Leonidas* & *Themistocle* détruisirent son armée.

Soixante ſept ans après, les Carthaginois recommencerent la guerre contre la Sicile. Les forces qu'ils avoient préparées étoient bien inferieures aux précédentes ; mais par la valeur d'*Himilcon*, fils d'*Hannon*, ils remporterent de grands avantages. Pendant le long regne de *Denis le Tyran*, les Carthaginois firent quatre expéditions en Sicile qui réuſſirent toutes. En la 107e. Olympiade, ils renouvellerent leur alliance avec les Romains, alors occupés à ſoumettre les peuples d'Italie qui vouloient reſter indépendans. Les deux Républiques vecurent en bonne intelligence, tant qu'elles ne ſe croiſerent pas dans leurs conquêtes. Sous *Denis* le jeune, les Carthaginois s'étant rendus maitres de toute la Sicile, *Timoleon*, Corynthien, partit de ſon pays avec une flotte nombreuſe, prit Syracuſe, rendit la liberté aux habitans, & défit les Carthaginois. Mais ce qui les allarma le plus, ce fut la rapidité des conquêtes que faiſoit dans ce tems *Alexandre*. La priſe & la ruine de Tyr les jetta dans la conſternation. Pour éviter un pareil ſort., ils envoyerent vers *Alexandre*, *Amil-*

car qui trouva le secret d'instruire le Senat de tous les projets de ce Conquerant. Pour prix de cet important service, l'ingrate Carthage fit mourir indignement cet utile Citoyen.

La Sicile étoit toujours le Théâtre de la guerre entre les Grecs & les Carthaginois. Timoléon étant mort, Sofistrates & Agatocles essayerent de se rendre maîtres de Syracuse : Agatocles y réussit. Le Général que la République de Carthage envoya en Sicile, s'y conduisit avec tant d'habileté, qu'en peu de tems il en fit la conquête. Agatocles voyant son parti ruiné, eut l'audace de porter la guerre dans le sein même de Carthage. Persuadé qu'il ne trouveroit que des Républiquains nullement aguerris, il vint à Rama. La flotte des Carthaginois le poursuivit & ne pût l'empêcher de faire voile vers Carthage. La terreur qu'inspira son approche, est incroyable : il parcourut l'Afrique en vainqueur, & la République ne dût qu'à sa flotte le salut de la Capitale. Les révolutions qui arriverent en Sicile y rappellerent Agatocles. Il revint ensuite un seconde fois en Afrique, mais

tous les malheurs l'y accompagnerent. Il y perdit ses deux fils, son armée l'abandonna, & il eut bien de la peine à échapper à l'ennemi. Ainsi Carthage recouvra toutes les places qu'elle avoit possedées en Sicile. Pirrhus, Roi d'Epire, menaçoit de lui enlever ces mêmes Places; mais allant de Sicile en Italie, il fut entierement défait par la flotte Carthaginoise. Cette victoire garantit la République d'un ennemi qui entendoit parfaitement la guerre, & qui avoit formé l'étonnant projet de faire de Rome & de Carthage deux Provinces de son Royaume.

La Politique des Carthaginois leur faisoit fomenter sans cesse les divisions qui agitoient la Sicile. Hieron pour se soutenir, s'unit à la République de Carthage, & fit même un traité d'alliance contre les Romains, dans le dessein d'opprimer plus facilement les Mammertins leurs alliés. Ce fut ce qui alluma la Guerre de Sicile, dans laquelle les Romains, d'alliés qu'ils étoient, devinrent aggresseurs. La maniere dont se forma la Marine Romaine & ses progrès sont presqu'incroyables. Une Ga-

lere Carthaginoise dont ils s'emparerent leur servit de modele : ils en construisirent soixante en très peu de tems, & avec cette flotte Duilius battit celle de Carthage. Les Romains, aguerris sur terre, manœuvroient avec moins d'adresse sur mer ; mais leur bravoure les rendoit toujours superieurs à l'abordage. Dans le même tems le Consul Attilius Regulus se mit en mer avec une autre armée navale ; il défit Annibal, Amiral des Carthaginois, & s'ouvrit un chemin jusqu'aux portes de Carthage. La haine que les Colonies portoient à cette République, seconda les desseins de Regulus. Les Carthaginois désespérés de leurs pertes, en rejetterent la faute sur l'incapacité de leurs généraux, & en demanderent un à Lacedemone qui leur envoya Xantippe. Le Spartiate à son arrivée battit Regulus, & détruisit totalement son armée. Les Carthaginois rentrerent donc en Sicile, & ils exigerent que le commerce fut rétabli entre les deux Républiques. Cependant Carthage, au lieu de récompenser ses Généraux, dès qu'ils revenoient vainqueurs, leur cherchoit des

crimes, pour s'en défaire. Xantippe qui l'avoit sauvée, fut la victime de sa jalousie. Sous prétexte de le renvoyer à Lacedemone avec les autres Capitaines Lacedémoniens, on fit couler à fond le vaisseau qui les portoit. Un caractere si atroce fit détester généralement les Carthaginois.

La premiere Guerre entre Rome & Carthage dura vingt-quatre ans. La derniere y épuisa ses richesses, & son commerce s'affoiblit: les Soldats étrangers la ruinoient, & souvent se révoltoient faute de paye. Les Romains, plus habiles, ne composoient leurs Légions que de Citoyens: les dépouilles de l'ennemi leur appartenoient, & les honneurs du triomphe qu'ils accordoient à leurs Généraux les encourageoient à se signaler de plus en plus par de nouveaux succès. Par cette conduite les Romains marchoient de victoire en victoire, & Carthage qui n'avoit que des troupes mercenaires courroit à sa perte.

Amilcar, surnommé *Barca*, voyant le trésor de la République épuisé, pour y remédier & s'enrichir lui-même, conseilla de faire une invasion en Espagne.

Il débarqua près de Cadix avec *Asdrubal*, son gendre. Tout le butin qu'il faisoit, il le partageoit en trois parts : l'une pour ses Soldats, l'autre pour le trésor public, & la troisiéme pour ceux qui soutenoient avec lui le poids du Gouvernement. *Amilcar* trouva dans ce Pays-là des richesses immenses. Les Espagnols, outrés de ces hostilités, employerent un stratagême qui mit l'Armée des Carthaginois en désordre, de maniere que la plûpart furent tués avec leur Général. *Asdrubal* prit alors le commandement, & fit des actions qui lui attirerent la confiance des Colonies Carthaginoises d'Espagne. Par leur secours & par la valeur d'*Annibal* son fils, il conquit les plus fertiles Provinces du Pays. Les Romains, allarmés de ces succès, envoyerent des Ambassadeurs à Carthage, & l'on convint des bornes que les Carthaginois ne pourroient franchir. *Asdrubal*, après ce Traité, mit tous ses soins à faire refleurir le Commerce de la République, ainsi qu'à rétablir sa Marine, & Carthage la neuve qu'il fonda devint presque aussi puissante que l'ancienne.

Annibal, fils d'Amilcar Barca, à l'âge de vingt-quatre ans, fut successeur d'*Asdrubal*. On lui confia le commandement des Troupes : en trois ans, il subjugua presque toute l'Espagne, détruisit la fameuse Colonie des Saguntins, & leva trois puissantes Armées. Il en laissa une en Espagne sous les ordres d'*Asdrubal* son parent ; il envoya l'autre en Afrique pour veiller à la sûreté de sa Patrie, & se réserva la troisieme pour l'expédition qu'il méditoit en Italie. Les Carthaginois, contre la foi du Traité, ayant passé l'Ebre, les Romains indignés leur déclarerent la guerre. *Annibal* qui cherchoit toutes les occasions de s'éprouver contre les Romains, auxquels il avoit juré une haine immortelle, fit oublier à sa Patrie ses véritables intérêts, & suscita seul la seconde Guerre Punique. Il se couvrit de gloire en Italie, & tua aux Romains plus de deux cens mille hommes. On sçait l'admirable conduite que tinrent les Romains après la défaite de Cannes. Intrépides dans ce terrible revers, le Sénat ne voulut jamais qu'on rachetât ses Prisonniers, parce qu'il

falloit, disoit-il, qu'un Romain dans le combat vainquit ou mourut. Dès qu'il s'agissoit de la gloire du nom Romain, cette fiere République montroit un courage invincible. *Annibal* & Carthage se conduisoient bien différemment. Carthage jalouse des succès de son Général, lui refusa les secours avec lesquels il eût détruit Rome. Annibal qui connoissoit l'esprit de sa République, sûr qu'après avoir anéanti sa rivale, il seroit mal récompensé, préféra ses intérêts propres à ceux de son ingrate Patrie. Il s'éloigna de Rome qu'il pouvoit mettre en cendres; il lui donna le tems de se reconnoitre, & de lever de nouveaux Soldats: par-là le célebre *Fabius* devint le restaurateur de sa Patrie.

Les Romains convaincus que toute la force de Carthage consistoit dans ses Colonies d'Espagne, y porterent la guerre. Asdrubal les écrasa dans plusieurs batailles, & ils perdirent leurs Généraux, presque tous de la famille des Scipions. Il en restoit un âgé de vingt-quatre ans: ce jeune Héros destiné à venger la mort de ses parens, &

& l'honneur des Armes Romaines, fit changer les affaires de face. En cinq jours il prit Carthage la neuve, où il trouva quantité d'argent, d'armes, de vaisseaux & de munitions de guerre, qui faciliterent ses progrès en Espagne. Ensuite il gagna les Espagnols,& chassa de leur pays tous les Carthaginois. De-là *Scipion* se rendit en Afrique, y fit des Alliés, revint à Rome, passa par la Sicile,& forma une Armée de Volontaires qu'il mena droit à Carthage. Il présenta la bataille à Annibal, & fut vainqueur. Les conditions que les Carthaginois accepterent pour obtenir la paix, anéantirent leur puissance. Cependant Annibal eut les premiers emplois de la République, & l'administra si sagement, que bien tôt il rétablit le trésor public. Les Romains qui ne se croyoient point en sureté, tant que vivroit Annibal,demanderent aux Carthaginois de leur livrer ce Général : ils l'eussent fait, si ce grand homme, si digne d'une autre Patrie & même de Rome, n'eût par la fuite prévenu leur dessein.

Les Romains, sous prétexte des dif-

férens qui regnoient entre *Massinissa* & les Carthaginois, déclarerent une troisiéme fois la guerre aux derniers. Carthage, sans troupes étrangeres, sans vivres, sans flotte & sans Général, fut assiégée par Mer & par Terre, & fut obligée d'en passer par tout ce que les Romains voulurent. Le Sénat lui promit la paix, à condition qu'elle envverroit trois cens ôtages choisis entre les premiers Citoyens. Mais, après avoir reçu ces ôtages, il manda secretement à ses Généraux de continuer la guerre & de la pousser avec vigueur. Les Carthaginois, pour comble d'infortune, étoient déchirés par des divisions intestines: le Sénat avoit perdu son autorité, & le Peuple se mêloit du Gouvernement. *Himilcon Phameas*, Général de la Cavalerie, acheva leur ruine. Il sacrifia sa Patrie, & passa du côté des Romains: Asdrubal fit la même lâcheté. Enfin Scipion prit Carthage, la réduisit en cendres, & terminant son destin, fit cesser pour jamais les frayeurs de Rome.

ITALIE.

Essai, ou Choix de Poesies Héroïques & Philosophiques, &c. Second Extrait.

SONNETS.

I.

Le Tems.

Vous désirés, Cinthie, sçavoir de moi ce que c'est que le *Tems* : je ne puis vous l'apprendre. Plus je veux pénétrer dans les ténébres qui l'environnent, plus mon ame reste interdite, & moins je découvre sa nature.

Tout ce qu'on peut en dire de certain, c'est qu'il est incompréhensible, éternel, & qu'il existoit déja, quand l'Univers sortit du Néant, par l'ordre du Souverain Créateur.

On se flatte en vain d'en connoitre la Nature, parce que d'après le cours du Soleil & des Planettes, nous l'avons

sçu diviser & en marquer la mesure.

Ainsi pense l'homme qui, pour avoir aprofondi un objet inconnu relativement à sa quantité, s'imagine le connoitre parfaitement sous tous les autres rapports qu'il peut avoir.

I.

Il Tempo.

CINTIA, da me brami saper che sia
Il Tempo. Io dir nol so: piu che m'interno
Nelle tenebre sue, piu l'alma mia
Resta sorpresa, e meno ognor mescerno.
Solo questo di certo alcun potria
Dir, ch'egli e incomprehensibile ed eterno,
Ch'era già quando l'Universo uscia
Dal nulla, al cenno del fattor superno.
Presume altri saper la sua natura,
Perche del sole e de' pianeti al moto
In parti lo divide, e lo misura.
Tal pure alcun, perche d'un Ente ignoto
La quantita ravvisa, e si figura
Che alla sua mente in tutto allor sia noto.

II.

A une Beauté Orgueilleuse.

VOYEZ, Cinthie, dans l'obscurité silentieuse de cette Forêt, cette Urne sépulchrale, spectacle d'horreur & de larmes, qui remplit l'ame de pensées lugubres.

Des ossemens brisés ou dissous, une tête desséchée, restes des flames d'un bucher : voilà ce que contient ce tombeau, autour duquel erre une ombre triste & solitaire.

Vous frémissez, Cinthie ? Hélas ! cette Tombe renferme la cendre d'une jeune beauté fort aimable, qui fut autrefois tout ce que vous êtes.

Elle eut l'éclat que vous avez. Toute sa figure, ainsi que la vôtre, inspiroit & respiroit l'amour. Elle étoit, comme vous, belle & fiere. Elle n'est plus.

II.

Spettacolo di disinganno esposto alla considerazione d'una Belleza orgogliosa.

Nel taciturno orror della Foresta,
Cintia, quell' Urna sepolcral rimira;
Ahi! vista lagrimevole, funesta!
Che lugubri pensieri all' alma inspira!
Ossa là dentrò infrante, arida testa,
Ultimo avanzo dell' ardente pira,
Veggonsi, e un' ombra che romita e mesta
D'appresso al suo sepolchro i passi aggira.
Ahi! quel terror ti veggio in seno accolto!
Eppur, Cintia, d'amabile Donzella
In quella tomba e il cenere sepolto.
Sparsa di viva ardente luce anch'ella
A giorni suoi spirava amor dal volto
Ed era al par di te superba e bella.

III.

A la louange de l'Italie.

TOUTE divisée que tu es, quoique

ſoumiſe à diverſes Puiſſances, Italie, ce germe fécond de Héros qui firent ta gloire, n'eſt pas entierement éteint. Parmi tes Enfans, il en eſt plus d'un en qui reſpire ou palpite encore le génie altier de l'immortelle Rome.

S'il n'y a plus que le *Vulgaire des Grands* qui attache aujourd'hui l'honneur au vain avantage de ſe couvrir d'injuſtes lauriers, & d'envahir par les armes les poſſeſſions d'autrui; ſi tu ne peux plus châtier les Tirans:

Oppoſe à l'éclat des Nations Guerrieres cette foule brillante de beaux Eſprits, d'eſprits élevés, immortels, qui ont vécu & qui vivent encore dans ton ſein.

Tant que la vigueur du génie ſublime qui t'anime encore ſubſiſtera, quoique vaincue & déſarmée, tu triompheras aiſément de tes Rivaux.

III.

In lode de l'Italia.

Italia, in te benche diviſa e doma,
Spento il ſeme non e dei priſchi Eroi:
L'altero genio dell' eterna Roma
Palpita in ſen forſe à più d'un tra noi.

E se di Lauri ingiusti ornar la chioma,
Se altrui rapir coll' armi i dritti suoi,
Sol dal volgo dei Grandi onor si noma;
Se debellar tiranni or tu non puoi:
Opponi allo splendor d'estranie genti
Lucido stuol d'ingegni alti immortali
Che furo e sono in te chiari e viventi.
Del tuo spirto sublime insin ch' estinta
Non sia la forza, avrai sul i tuoi rivali
Facil trionfo, ancor ch' inerme e vinta.

I V.

SONNET, *en forme d'Inscription, pour placer à l'endroit de l'intersection des deux Lignes qu'alloient chercher sous l'Equateur les Académiciens envoyés au Pérou.*

O Peregrin, quì al tuo vagar pon freno, &c.

VOYAGEUR, termine en ce lieu tes courses. Ici tu vas voir une merveille digne de ta curiosité. Considere ces deux Cercles, l'un qui divise la Terre en deux parties (*l'Equateur*), & l'autre qui touche les deux Poles (*le cercle Polaire*).

De cette Région fortunée qui est environnée du Rhin, des Alpes, des Py-

renée & des deux Mers, des Sages bravant les flots, les vents, toutes sortes de dangers, sont venus pour mesurer les dégrés de ces deux Cercles.

Qu'on nous vante Alexandre & Cyrus, qui trainant à leur suite la désolation, l'horreur, le ravage, ont conquis un très-petit coin du Monde, avec un peu de fumée.

Il est bien plus grand d'avoir sçu découvrir la figure de la Terre, d'avoir pû même la mesurer, enfin de contenir en quelque façon le Monde entier dans son esprit.

IV.

Traduction Latine du Sonnet Italien.

A longo jam siste gradus errore, viator:
Rem tibi sorte datur lustrare & discere magnam.
Circulus hic duplex: Æquator flammeus, & qui
Tangit utrimque Polos, puncto scinduntur in uno.
Ista reperturi, Sophiæ quos impulit ardor,
Per freta, per scopulos, per quidquid ubique pericli est.

Venere è Regno, hinc cingunt quod Rhenus & Alpes,
Inde Pyrenæus, gemini cum littore Ponti.
Pellæi posthac Juvenis, Cyrique triumphos
Jactet fama loquax! Magnis implendo ruinis
Exiguam partem vix orbis uterque subegit.
Plus fuit ignotam terræ evicisse figuram,
Diversos signasse gradus, totumque capaci
Scrutando Mundum complecti & claudere mente.

V.

Sur la fameuse Statue de Moïse, faite par Michel-Ange Buonarotti.

MICHEL-ANGE, en nous représentant celui qui frappa l'impie Pharaon, & qui suscita de si funestes jours à l'Egypte, d'où t'est venue l'idée sublime de cette majestueuse figure?

L'as-tu donc vû, lorsqu'il brisoit les Tables de la Loi; lorsqu'il mettoit en pièces le Veau d'Or, ou quand il divisoit les Eaux de la Mer-Rouge? Mais pourquoi ces questions? C'est lui.

C'est Moïse : je le reconnois, non plus à cette barbe respectable, ni à ce rayon de lumiere qui se partage sur son front. Mais le grand sens & la profonde sagesse du Législateur de l'Idumée, sa communication intime avec Dieu : je vois tout cela gravé dans ses rides, dans la majesté de ses sourcils, dans son regard plein de dignité.

V.

D'onde l'idea del gran sembiante avesti,
Effigiando quale un tempo fosse,
Colui, che l'empio Faraon percosse,
E chiamo sul l'Egitto i dì funesti.
Michel Agnolo! E che? Forse il vedesti
Quando ruppe le leggi, e l'aureo scosse
Vitello; o quando sulle sponde rosse
Divise il Mar? Ma che piu parlo? E questi.
Questi e Mose: ne testimon, che e d'esso,
Fammi l'onor del mento, e non m'appiglio
Al raggio in due frà l'alte chiome fesso.
Ma me'l palesa il senno, ed il consiglio
Nel grave sguardo, e fra le rughe impresso
Il comando di Dio, fra ciglio e ciglio.

V I.

EPITHALAME.

In Ciel gia porta il mattutino lume, &c.

DEJA la Messagere du jour, l'Etoile du matin brille dans le Ciel, & vient annoncer votre Hymen : seulé au lit que faites-vous, fille aimable ? Quittez cette oisive & stérile plume où repose votre virginité.

Votre Epoux a déja porté ses vœux à la Mere des Amours : il vous invite à partager un meilleur lit, où demain l'Aurore doit vous retrouver femme & beaucoup plus gaye.

Hélas ! simple & timide Beauté, vous ne sçavés point quel tort peut vous faire le moindre retard. Levez-vous vite ; hâtez, s'il se peut, ce précieux moment :

Celui où verra le jour un beau fruit de votre heureuse union, tel que l'attendent, & le Dieu du Tibre, & le riant Fornello (1).

(1) Riviere du Royaume de Naples, appellée par les Latins *Sebetus*.

V I.

Ad nobilissimos Conjuges, Marchionem Riarium & Juliam Rospigliosi.

Jam matutinum Oceano caput exerit astrum
Fertque diem, vester quâ celebrandus Himen:
Sola quid in vacuo teris otia barbara lecto?
Ingenua e sterili surge, Puella, thoro.
Sponsus Acidaliæ Veneris tenet inclytus aras,
Et meliorem ardens te vocat in thalamum,
Crastina ubi solito plus lætam Aurora reviset,
Et te jam factam sentiet esse nurum.
O timida, o simplex! Nec amoris præmia nosti,
Nec quæ sint sævæ damna futura moræ.
Eja age, præcipita momentum dulce, tibique
Protinus & sponso consule blanda tuo.
Carpe feram punctum: Tibris pater, atque decorus
Sebetus fructum poscit utrique parem;

L'AUTOMNE D'ITALIE, en l'année 17.....

Poeme adressé au célébre François Rhedi.

(*Redi, gia Ottobre avanza*, &c.)

RHEDI, le mois d'Octobre s'avance: j'ai beau tourner les yeux vers la partie Orientale de la Voûte azurée, je n'y vois aucune espérance de pluye.

Le matin, le soir, au milieu du jour, toute cette brillante étendue qui est sur nos têtes, & que le Soleil parcourt sans relache, n'offre à mes yeux qu'azur & lumiere:

Non à la vérité une lumiere blanche, telle que la distille un Ciel pur & serain, mais enflammée & qui étincelle comme le métal en fusion.

La Foudre homicide & des éclairs formés de vapeurs mal saines, ont tellement infecté le Soleil, que tout ce qu'il frappe de ses rayons dans la campagne, est bien-tôt mort.

La Verdure eſt entierement diſparue : les Prés n'offrent plus qu'un ſable brulant ; les Oliviers languiſſans n'ont plus que le tronc brulé par le Soleil ; les ruiſſeaux ſont à ſec, & leurs bords déſolés ſont ſans herbe.

Que dis-je , les ruiſſeaux ? il en fut : maintenant un amas difforme de troncs arides & de cailloux enflammés, eſt tout ce qu'offre aux yeux leur lit deſſéché.

Mais ce n'eſt pas ſeulement cette vile multitude d'herbes & de fleurs que le haſard ſeme ſous nos pas , qui languit parmi les horreurs de la Terre recuite & calcinée.

Le Cédre , le Poirier , le Figuier , le Coignaſſier, malgré ſes nœuds, & le dur Cormier ſemblent déplorer la perte de leur plus bel ornement , de leurs feuilles qui ſont mortes , faute de ſubſtance.

Le Hêtre même , le Hêtre , ce géant des Alpes , qui réſiſte aux plus violens orages , le Hêtre meurt ſous le puiſſant rayon qui le brule.

La Vigne ſeule , d'un œil ſerein & le front inébranlable , a l'audace d'enviſager ſans frémir le péril commun , & conſerve dans ce déſaſtre ſa force & ſa vie.

Et non-seulement sa vie, mais encore la gayeté de son verd, sa sécurité, son repos apparent, sa fécondité; & elle regorge tellement de seve, qu'elle a de quoi nourrir abondamment ses rejettons.

Cher *Rhedi*, quel suc elle nous va donner, si le Ciel, l'Air & la Terre, ne lui fournissent pour aliment que du feu!

Ce sera donc une liqueur enflammée, une vapeur toute de feu, sans aucun mêlange, une lumiere vive & pure, une quintessence de flamme.

Autrefois le Vin étoit un composé doux & transparent d'humide & de chaud. La Cuve & la Tonne étoit alors d'un grand prix.

Pour nous, quand le tems sera venu de boire à pleine coupe de ce feu liquide, nous en ferons la différence.

LE CIDRE.

POEME.

(*Della regia di Flora al piu bel lato*, &c.)

DANS l'endroit le plus riant de l'Empire de Flore, où près d'*Arcetri* s'éléve jusqu'aux nues le Palais de l'Empe-

teur, un jour Bacchus assis dans un prés fleuri, au milieu d'un grand nombre de flacons, s'excitoit à la joie, lorsqu'un jeune Satire fort alerte, mais las & tout essoufflé l'aborde. Sa poitrine velue & ses flancs étoient trempés de sueur. Il apportoit un certain jus blanc qu'à la faveur de ses contes & de ses plaisanteries il avoit sçu dérober dans la grotte de *Boboli*, sans qu'on l'apperçut. A peine il fut arrivé à l'endroit où une troupe joyeuse de Ménades & de Bacchantes chantoient alternativement, & poussoient des cris d'allégresse en l'honneur du Dieu du Vin, qu'aussi-tôt Bacchus se leva sur ses pieds dans la cuve où il s'étoit assis, pour prendre un bain de vin doux. Il marqua sensiblement sa joie, en voyant arriver le petit Satire chargé d'un si charmant butin. Il le prit à l'instant dans ses bras trempés & dégoutans de vin, & de sa main orna ses cornes naissantes des plus belles fleurs. Ensuite prenant un panier de cerises qu'un Faune badin avoit enlevé à une nouvelle mariée de Vallombreuse, & qui ayant encore leur fleur paroissoient argentées, il en choisit deux

des plus belles qu'il attacha en forme de pendans aux oreilles rudes & pointues du Satire. Ses caresses & ses baisers ne finissoient point. Mais quand il eut humecté son gosier de dix rasades d'un vin exquis (c'est sa moindre dose), se trouvant précisément alors entre l'yvresse & la gayeté, il parla ainsi au jeune Satire. „ Hé bien quelles „ nouvelles ? Le fils de Ferdinand s'a„ muse-t-il à boire pendant l'incom„ mode chaleur de ce mois d'Octobre ? A cette question le Satire fronçant le sourcil, dit au Dieu du Vin : „ Je vais „ vous apprendre des choses qu'il se„ roit peut-être prudent de tenir ca„ chées dans un jour d'allégresse com„ me celui-ci. Sachés, Bacchus, que „ ce matin à la pointe du jour j'ai „ vû commettre dans le Jardin du „ Grand Duc (*de Toscane*) le plus „ horrible & le plus inoui de tous les „ attentats. Il y a dans ce Jardin une „ cuve de porphire, précieuse par son „ antiquité. Peut-être hélas ! (je n'y „ puis songer sans douleur, & presque „ sans verser de larmes) a-t-elle été „ consacrée du tems de l'âge d'or, par

„ le ſang de quelque belle Automne :
„ j'ai vû (cérémonie indigne, inſolite!)
„ célébrer dans cette cuve, avec un
„ bois ferré, la plus exécrable & la
„ plus infame vendange. D'aimables
„ Villageoiſes avoient ramaſſé dans de
„ jolies corbeilles ornées de feuillages,
„ les plus beaux fruits encore couverts
„ de la roſée du matin ; des pommes
„ jaunes comme l'or & parfumées de
„ violettes, avec des coings vermeils &
„ ſentant la roſe. Elles en avoient conſ-
„ truit une pyramide, autour de la-
„ quelle ces Bacchantes courroient en
„ rendant leurs hommages à je ne ſçai
„ quelle Divinité, à qui s'adreſſoient
„ leurs chants. Que dis-je, leurs chants?
„ C'étoient autant de blaſphêmes que
„ proféroient ces Impies contre la plus
„ noble de toutes les Vendanges. Je
„ vis enſuite de vigoureux Ruſtres, ar-
„ més de maſſes de bois, qui frappoient
„ à tour de bras ſur cette pyramide.
„ Ils ne ceſſerent de frapper, que
„ quand cette pile de fruits ſe trouva
„ réduite en une pâte, qui de là fut
„ tranſportée dans une autre cuve, &
„ placée ſous une vis polie faite d'un

„ excellent bois de noyer, avec la-„ quelle cette vile Troupe transpor-„ tée de joie, en tiroit une liqueur „ dont la couleur imite celle de l'or.

„ Aussi-tôt que ce jus vermeil fut „ suffisament exprimé du fruit, je vis „ entrer un jeune homme vêtu d'une „ robbe travaillée en or, dont le vi-„ sage plein d'agrémens avoit la fraî-„ cheur de la rose : il portoit une che-„ velure blonde que l'on eût pris pour „ de l'or, & qui se terminoit en bou-„ cles. Il tenoit à la main une cou-„ pe d'or dans laquelle il reçut un très „ ample essai de cette barbare Liqueur, „ & sortit ensuite comme un éclair. „ Je suis ses pas, mais qu'apperçois-je! „ Il pose la coupe sur cette table (le „ dirai-je?), sur cette même table que „ vous avez tant de fois chargée de vos „ dons; sur cette table où le Souve-„ rain des Dieux a daigné plus d'une „ fois étancher sa soif, & où votre „ main bienfaisante fait continuelle-„ ment pleuvoir l'Ambroisie : il pré-„ sente cet indigne breuvage au Grand „ Duc. A peine le Prince en a goûté, „ que la joye coule dans son ame &

„ repand ſur ſon auguſte viſage un
„ doux ſouris qui lui donne un air
„ d'enjouement & de fraîcheur. *Vive*,
„ s'écria-t-il, *Vive le Cidre : rendons*
„ *graces à l'Angleterre, de qui l'Italie*
„ *tient cette boiſſon nouvelle, la ſource*
„ *de nouveaux plaiſirs.*

A ces mots, Bacchus tranſporté de rage fut tout à fait hors de lui-même, & courant ſur tout ce qu'il rencontroit de Faunes, de Villageois, de Satyres, il en eſtropia dix-huit ou vingt. Il frappe ceux-ci, menace ceux-là ; ce n'eſt de tous côtés que playes & boſſes. Enfin, dans ſa rage, il ſe déchira les levres. Autant de Tyrſes on lui préſenta, autant il en briſa ſur la tête & ſur le dos des Aſſiſtans. Il ſe jetta tout écumant ſur tous les yvrognes qui compoſoient ſa cour, & leur arracha la chevelure. La pauvre Ariadne, pour avoir voulu lui faire entendre raiſon, reçut un ſi furieux ſoufflet, qu'il la fit ſauter en l'air de près d'un demi-empan. Qu'il fit de folies, que de tapage ! On vit, dans ce mémorable jour, la majeſté du Dieu bien avilie.

M. Waipole, fils du célébre Ministre; dans un voyage qu'il a fait à Rome, a eté si frappé des vertus du Pon*tife qui occupe aujourd'hui le Siège de S. Pierre, qu'il en a fait cet éloge énergique.*

PROSPERO LAMBERTINI,
Vescovo di Roma
Col nome di Benedetto XIV.
Che, quantunque un Principe assoluto,
Regno tanto innocentamente
Quanto un Doge di Venezia.
Egli ristoro il lustro della Tiara;
Con quelle arti solamente egli ottente
Cio colle sue virtudi.
Amato dai Papisti,
Stimato dai Protestanti:
Un Prete, senza insolenza, ò interesse;
Un Principe, senza favoriti;
Un Papa, senza Nepotismo;
Un Autore, senza vanita;
In breve un Uomo,
Che ne lo spirito, ne'l potere
Poterono guastare.

Il Figlio d'un Ministro favorito,
Uno pèro che non corteggio mai alcun Principe,
Ne venero alcun Ecclesiastico,
Offerisce in un libero Protestante Paese
Questo meritato incenso,
All' ottimo dei Romani Pontifici.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

SUEDE.

ESPAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Septembre 1757.

LAVIROTTE.

